CSF

MÉMOIRES PHILOSOPHIQUES DU BARON DE ***,

Grand Chambellan de Sa Majesté l'Impératrice Reine.

Quid verum atque decens curo,
Et rogo & omnis in hoc sum.

Horat., lib. 1, ép. I, v. II.

TOME SECOND.

A VIENNE EN AUTRICHE,
Et se trouve à Paris,
Chez BERTON, Libraire, rue Saint-Victor, au Soleil Levant.

M. DCC. LXXVIII.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

B
1999
.C73M4
1777
v.2

MÉMOIRES PHILOSOPHIQUES.

LE MONOLOGUE.

TEL qu'un voyageur, parvenu au faîte des montagnes, apperçoit à la naissance du jour les vapeurs de la nuit qui lui cachent encore les forêts & les plaines ; ainsi, près du sage Mésophée, je me croyois transporté dans une haute région ; je me repréſentois les diverses opinions des hommes comme une foule d'erreurs & de

mensonges qui sembloient me dérober les vérités que je cherchois. O vérité ! m'écriai - je, que n'êtes - vous à nos esprits, ce que le soleil est à nos sens ? Mon cœur se souleve encore aux souvenir des affreuses maximes des Philosophes de nos jours ; j'avoue que je commence à éprouver des consolations qui m'étoient inconnues, & je sens que je les dois au goût que le Vieillard m'a inspiré pour sa religion. Ah ! si la vérité & le bonheur résidoient dans le christianisme ; avec quelle ardeur j'irois puiser sans cesse dans ses sources immortelles ! Allons entendre Arsenne & Mésophée : déjà je les vois escortés des plus grands hommes & des plus beaux génies de toutes les Nations, qui depuis dix-huit siècles, ont pensé & cru tout ce qu'ils croyent & pensent eux-mêmes. Cet immense concours d'esprits supé-

rieurs n'eſt cependant, en faveur de leur religion, qu'un préjugé, bien fort, j'en conviens. Mais pourquoi recourir aux hommes, quand il eſt queſtion de connoître la Divinité? Mon eſprit ne peut-il ſe ſuffire à lui-même? Simplifions mes idées; c'eſt le moyen de parvenir plutôt à la vérité; car elle eſt ſimple & unique.

Quel eſt l'objet de ma premiere recherche? L'homme s'eſt-il créé?

La queſtion me révolte: l'athéiſme répugne à tous les hommes; c'eſt anéantir l'ame, la nature & tous les êtres; mais s'il eſt un Créateur, il exiſte néceſſairement un rapport entre lui & ſa créature; la dépendance de cette créature l'aſſujettit à des devoirs; ces devoirs ſuppoſent une juſtice & des

loix, car elles ſeules peuvent inſtruire & contenir les hommes : ces loix doivent être divines, car Dieu ſeul pût être le légiſlateur du premier homme, puiſqu'il n'exiſtoit que Dieu & l'homme ſur la terre. Il m'eſt donc démontré qu'il doit y avoir une premiere religion, & que c'eſt Dieu qui la donnée à l'homme.

Parmi cette foule de religions qui partagent la terre, Être ſuprême! apprenez-moi à diſtinguer la vôtre.

Cette religion unique a dû, ſans doute, être inſtituée pour le premier homme. Au moment de ſa création, il dût comparoître devant ſon Créateur; mais partout où ſe trouvent l'homme & la Divinité, le myſtère doit éclore, il doit les ſéparer. Quel trait de lumière! j'apperçois tout à

coup la vraiſemblance des myſtères du chriſtianiſme.

Je me livrai à une méditation profonde; j'entrepris de ſonder mon cœur. Abſorbé dans mes réflexions, je me promenois à grands pas; j'apperçus dans le lointain des hommes courbés vers la terre, qui brulés par l'ardeur du ſoleil, labouroient avec peine; je m'arrêtai à ce ſpectacle: pourquoi cette étrange diſproportion parmi les hommes? Si l'inégalité des conditions & des fortunes eſt néceſſaire, elle ne doit pourtant aſſigner aucune prééminence aux yeux de Dieu, qui ne couronne que l'innocence & la vertu. On m'aſſure, il eſt vrai, que la juſtice divine n'exerce ſes droits dans toute ſa plénitude, que dans un autre ordre de choſes; cependant cette Juſtice ne

peut changer de nature, elle doit donc toujours éclater ſur la terre de manière ou d'autre, & ſi le Ciel refuſe à l'innocence des triomphes & des biens paſſagers, ſa juſtice alors lui doit des conſolations plus puiſſantes, elle lui doit la tranquillité, la paix & des ſecours continuels contre ſon déſeſpoir & ſa foibleſſe. Le chriſtianiſme eſt la ſeule religion, où le malheureux trouve un port & un aſyle aſſuré; ſeroit-il donc la religion du Ciel.

Une foule d'idées ſemblables ſe préſentoient à mon eſprit : la nature du cœur de l'homme, diſois-je avec un tranſport de joie, eſt de n'être jamais borné dans ſes deſirs ; il voudroit être parfaitement heureux, & s'il ne jouit jamais de ce bonheur

ſur la terre, il y aſpire toujours ; ſes deſirs ſont donc infinis ; la vraie religion doit offrir à l'homme la réalité d'un bien que ſon cœur réclame néceſſairement. Or, c'eſt dans le chriſtianiſme ſeul que l'homme peut trouver ce bonheur parfait, eſſentiel à ſon cœur & à ſa nature. Le chriſtianiſme ſeroit donc la religion de l'homme.

Développons la ſuite de mes idées. On veut me perſuader que mon eſprit fut formé à l'image de Dieu. Ai-je quelqu'intérêt à rejetter une ſi noble penſée ? Je m'arrête cependant : d'où me vient une tradition ſi ſublime ? Dieu auroit-il parlé ? Je l'ignore encore, car ſi j'en étois certain, je ne douterois plus. Mais que j'aime à me repréſenter un pere tendre qui parle à ſes enfans ! Il ne ſera donc point

difficile à mon cœur, de croire qu'une révélation du Ciel a pû être accordée aux hommes.

Je conviens que ma raiſon s'abîme à l'aſpect des myſtères du chriſtianiſme; mais l'on m'enſeigne que ces myſtères renferment la nature de Dieu. Si cela eſt, ma raiſon me dit que je ne puis & ne dois les comprendre; & dans le fond, myſtères pour myſtères, j'aime bien mieux croire aux myſtères du Ciel, que de m'avilir au point de croire aux myſtères des hommes.

Mais quelle réflexion ſe préſente à mon eſprit! Cette religion ſi ſublime qui ſemble ne devoir être que la religion des intelligences céleſtes, eſt en même-tems celle des hommes! mon ſemblable a-t-il pu l'inventer & la faire croire aux hommes? Non, je

croirois plus aiſément qu'il a formé la voûte des Cieux, & qu'il la ſoutient encore.

Ce qui m'entraîne enfin, c'eſt de voir une religion ſi ſpirituelle, ſi profonde dans ſes détails, ſi grande & ſi majeſtueuſe dans ſon enſemble, être depuis le moment qu'elle eſt fondée, la religion du peuple ; les pauvres, voilà ſes rois.

Que des dogmes ſenſuels ſoient donnés, & qu'ils ſoient ſuivis par les peuples, je le conçois : c'eſt l'homme qui parle & qui agit ; mais qu'une religion, ſans contrarier véritablement la raiſon humaine, reſte inconcevable dans ſa partie myſtérieuſe, & ſublime dans celle qui ne ſurpaſſe pas notre intelligence ; qu'elle renferme tous les êtres, la terre & les Cieux, toutes les

générations paſſées & celles qui doivent paroître ; & que néanmoins cette religion ſoit celle du peuple, & que ce peuple ignorant & borné ſaiſiſſe ſes dogmes & pratique quelquefois ſes maximes, mieux que les Docteurs de la loi : voilà le ſceau de la Divinité. C'eſt le ſoleil des eſprits qui répand ſa lumiere univerſelle & ſe plaît à pénétrer avec plus d'éclat dans les cœurs ſimples & vertueux. Une telle religion ne peut être que la véritable.

Eh ! qu'importent après tout tant de recherches Un cœur ſimple & droit eſt le génie qui conduit à Dieu. Au reſte, s'il étoit poſſible que je fuſſe dans l'erreur, que cette erreur me ſeroit chère ! J'ai pour moi la raiſon, la vertu, tous les évènemens poſſibles, & la nature toute entiere. Dans le

tems, je jouis de la paix & de moi-même; & dans l'avenir, de Dieu & de ſon immortalité. L'homme peut-il deſirer d'avantage ? C'en eſt fait, le ſentiment ſeul me ſubjugue ſous la loi des Chrétiens; il ne me reſte plus qu'à connoître leur Dieu & à l'aimer.

Tel fut le réſultat de mes réflexions & de ce monologue, le plus agité & le plus conſolant que j'aie jamais fait. Mon premier mouvement me portoit vers Méſophée, j'allois dépoſer dans ſon ſein le ſecret de mon cœur : heureux Vieillard, m'écriai-je, qu'un pareil aveu aura de charmes pour vous ! A peine avez-vous jetté quelque ſemence dans mon cœur, je vous rapporte des fruits immortels. J'approchois du château, lorſqu'une funeſte idée ſe préſenta à mon eſprit, idée d'autant plus dan-

gereuſe, que l'illuſion la faiſoit naître. Je penſai que pour mieux m'inſtruire, je devois diſſimuler la nouvelle ſituation de mon eſprit ; j'imaginai même que pour profiter des lumières ſupérieures de Méſophée, je devois me ſervir des apparences de la plus forte incrédulité. Je me trompois hélas ! Et j'ai la force d'avouer que je cherchois à me tromper moi-même. Je rougis de le dire, un goût décidé pour les controverſes & les diſputes, étoit le vrai motif de mes réſolutions. Ce faux prétexte faillit me coûter bien cher, & me précipiter dans l'abîme des incertitudes d'où j'étois à peine ſorti ; cependant mon cœur étoit ſincère, & le Dieu de vérité me défendit contre moi-même. Je diſſimulai donc & j'arrivai au château : j'entrai dans le cabinet d'aſſemblée,

toute la compagnie y étoit réunie, la conversation rouloit sur l'étrange inconséquence de la plûpart de nos Philosophes.

Lorsque j'arrivai, j'entendis le neveu de Mésophée qui prononçoit ces paroles : je ne puis concevoir comment un homme qui n'est pas assez imbécille pour être athée, peut être assez inconséquent pour être Déiste ; car il est aussi ridicule de se former une idée d'une Divinité absurde, que d'en nier l'existence.

Il y a longtems qu'on nous l'a dit, reprit le Vieillard, rien ne paroît au premier aspect si opposé à l'athée, que le Déiste de nos jours ; mais ils combattent tous deux avec tant de chaleur pour la même cause ; ils se prêtent mutuellement tant de secours, que je serois tenté de croire que ce

ſont les mêmes eſprits qui paroiſſent tantôt Athées, & tantôt Déiſtes (1). En effet, l'Athée ne combat l'immortalité de l'ame, que pour nier l'exiſtence d'un Dieu, & le Déiſte, à ſon tour, n'admet l'exiſtence de Dieu, que pour combattre l'immortalité de l'ame. Mais puiſque nous ſommes ſur cet article, je veux vous faire part d'un propos aſſez piquant d'un homme de ma connoiſſance.

Un de nos beaux eſprits, dont le nom étoit inſcrit dans les regiſtres de la Philoſophie, ſe trouvoit un jour

(1) Sans doute, il y a de vrais Déiſtes qui ne ſont parconſéquent rien moins que Matérialiſtes; il y a même des Thé ſtes qui croyent à l'immortalité des ames; ces derniers ne refuſent leur créance qu'à la révélation; les Déiſtes ſont inconſéquens, les Matérialiſtes ſont abſurdes, & les Théiſtes ſont de mauvaiſe foi, puiſqu'ils encenſent une chimère qui ne peut exiſter, comme on le prouvera dans la ſuite de ces mémoires.

dans

dans une compagnie aſſez nombreuſe; il cherchoit à ſe faire remarquer par un langage extraordinaire, & ſurtout par la liberté de penſer la plus biſarre. Cet être indéfiniſſable s'applaudiſſoit beaucoup, & pour paroître plus ſage & plus éclairé que la plûpart des gens de ſa ſecte, il déclamoit avec force contre l'athéiſme : je ne puis concevoir, diſoit-il, qu'une foule de mes amis (d'un génie ſupérieur) puiſſent s'aveugler au point de conteſter l'exiſtence d'une Divinité, qui gouverne le monde par les loix les plus ſenſibles & par l'harmonie la plus merveilleuſe.

Vous croyez donc, Monſieur, lui répondit-on, que Dieu dirige les mouvemens de la terre & des aſtres, & qu'il préſide à l'harmonie de cet univers?

— Aſſurément je le crois; il faudroit

être parfaitement fou pour en douter sérieusement. Mais, lui ajouta-t-on, croyez vous aussi qu'il s'occupe des mouvemens de notre cœur & de notre esprit ? Oh ! pour cela non, répondit-il, avec un grand éclat de rire.

Eh ! bien, Monsieur, parlez-nous avez sincérité : que penseriez vous d'un homme qui vous diroit, avec une espèce d'enthousiasme, qu'il arrive de la représentation d'une des meilleures pieces de Corneille ou de Racine ; qui vous entretiendroit avec chaleur de la beauté de leurs vers, de la sublimité de leurs pensées, des mouvemens impétueux & rapides qu'elles ont excités dans son ame, & finiroit par vous dire froidement qu'il est convaincu que ces rares esprits n'ont fabriqué leurs vers, n'ont conçu leurs brillantes images & la sublimité de leurs pensées, que pour la déco-

ration de la ſcène & l'embelliſſement du théâtre ? ne croiriez-vous pas cet homme dans la démence la plus complette? Certainement il y auroit autant d'extravagance à ſuppoſer que Dieu eût créé l'eſprit, le ſentiment & notre moralité pour l'embelliſſement matériel de l'univers, qu'à ſuppoſer que l'intelligence, l'intérêt & les paſſions qui règnent dans un ouvrage de génie, aient été formés pour la décoration du théâtre.

Notre prétendu bel-eſprit n'étoit pas tout à fait bête, il ſentit à merveille la juſteſſe de l'application; il baiſſa les yeux & garda le ſilence.

DE L'IMMORTALITÉ.

MÉSOPHÉE, toujours plus attentif, cherchoit tous les moyens de nous rendre notre séjour agréable, & tandis qu'il se retiroit, selon son usage, pour se livrer à ses travaux ou à ses devoirs, ses neveux n'étoient occupés qu'à nous plaire ; ils étoient l'un & l'autre de très-bons physiciens & d'excellens naturalistes : nos occupations sans cesse variées, faisoient couler nos momens avec rapidité; & l'affreux ennui, qui poursuit la plûpart des hommes, ne pénétra jamais dans cette agréable retraite.

Nous nous étions réunis dans le cabinet des machines de physique; au milieu des expériences les plus intéressantes,

nous vîmes paroître notre ſage Vieillard. Je viens, nous dit-il, partager avec vous votre admiration & vos plaiſirs ; & lorſque nous aurons interrogé la nature ſur ſes merveilles, je vous propoſerai de nous rendre à la bibliothéque pour nous entretenir de cet Être univerſel, qui eſt lui-même le principe & la vie de toute la nature. En effet, peu de tems après, on ſe rendit au lieu indiqué ; nous nous aſſîmes autour d'un grand bureau ; Méſophée prit la parole & me dit :

Dans la vaſte carrière que nous avons à parcourir, il eſt eſſentiel de fixer votre eſprit & de l'arrêter à quelques principes fondamentaux ; mais nourri dès votre enfance dans les doutes ou dans l'erreur, ſur quelle vérité nous appuyerons-nous ? Eſſayons néanmoins

le doute méthodique de Deſcartes, pour parvenir à des connoiſſances certaines; ce grand homme, par ſon génie, s'ouvrit une route nouvelle; ſuivons ſes traces, oubliez pour un moment ce que vous avez ſçu, pour apprendre ce que vous ne ſavez pas; confondez l'erreur avec la vérité; & dans cet immenſe cahos d'idées, profitez de la maturité de votre raiſon pour vous attacher uniquement à quelque principe ſimple, inconteſtable pour tous les hommes. Cette verité une fois reconnue, bientôt vous en appercevrez d'autres auſſi certaines, car une vérité n'eſt jamais iſolée, en poſſéder une, c'eſt ſaiſir la chaîne de toutes; ce principe, vrai pour l'eſprit, l'eſt auſſi pour le cœur, car une vérité découverte, fait deſirer les autres.

Hélas! lui dis-je, je ne connois qu'une vérité.

— Quelle eſt-elle ?

— Je mourrai.

— Eh ! bien, que concluez-vous de cette vérité ?

Un doute, répondis-je ; mon ame eſt-elle immortelle ? Et ſi elle l'eſt, que devient-elle après ma mort ?

Eh ! vraiment, s'écria le Vieillard transporté de joie, vous découvrez en un moment la véritable ſcience, l'unique étude de l'homme ; vous mourrez, dites-vous ? Vous doutez de l'immortalité de votre ame ? Un doute, de quelque nature qu'il ſoit, demande un éclairciſſement : mais quelle eſpèce de doute, que celui d'où dépend votre éternité ! Sachez donc ſi votre ame eſt immortelle.

Le diſcours de Méſophée me fit la plus vive impreſſion ; je méditois dans

un profond ſilence. Je m'écriai tout à coup : Dieu ne m'auroit-il créé que pour vivre un moment ſur la terre ? Je mourrai ! Sa voix me rappellera-t-elle du fond de mon tombeau, ou me fera-t-il tomber dans le néant ? Quelle effrayante incertitude ! Quel doute affreux ! Ne connoîtrions-nous la Divinité que pour être encore plus malheureux !

Ces expreſſions & mon trouble attendrirent Méſophée : après m'avoir laiſſé quelques momens à mes réflexions, l'idée, me dit-il, que vous avez de la juſtice & de la ſuprême bonté du Créateur, ne peut ſe concilier avec le néant qui vous épouvante. Quoi ! ce ſont-là vos réflexions, m'ajouta-t-il ; & vous doutez que votre ame ſoit immortelle ?

Oui, il me semble, lui dis-je, que mon esprit a été créé pour adorer son Créateur dans tous les tems, & sans doute, voilà l'unique destinée qui réponde à la sublimité de son origine.

Ce rapide mouvement de votre ame m'enchante; mais puisque nous traitons un objet si important, tâchons de l'approfondir. Je ne puis employer ici pour vous convaincre, la parole de Dieu même, il faudroit que j'eusse recours à la révélation, aux oracles des livres sacrés, & leur langue vous est encore étrangere; mais laissons parler la raison, & pour répandre plus d'intérêt dans nos entretiens, communiquons-nous mutuellement nos idées.

Sans chercher, reprit un des neveux de Mésophée, à prouver l'immorta-

lité de l'ame, par la nature évidemment diſtinɑe de l'eſprit & des corps, il me ſemble que s'il exiſte un Être, ſource unique de toute penſée, ce qui penſe en nous doit tenir par des nœuds indiſſolubles à cette penſée immortelle. Il eſt donc en nous un principe naturellement penſant, principe qui ſans doute ne pourroit ſe détruire que par un miracle d'anéantiſſement, & cet affreux miracle, en détruiſant le point *inſécable* qui nous unit avec Dieu, frapperoit l'image de la Divinité & romproit les ſublimes rapports qui ſe trouvent entre le créateur & ſa créature. D'ailleurs, conſidérons l'homme dans ſon intelligence; gouverné par ſa ſeule raiſon, il eſt dans cet inſtant au milieu de ſa gloire, il porte en lui l'image d'un Dieu; tout lui dit que l'univers eſt fait pour lui, & qu'il n'eſt pas fait pour l'univers, que la matiere eſt

pour ses sens, & son esprit pour l'esprit suprême. Il le conçoit comme un Être conservateur, juste, bienfaisant; or, puis-je de sang froid me représenter un Dieu juste & sage, laissant prospérer le crime, gémir la vertu, & à la mort détruisant indifféremment l'ame de l'innocent & celle du coupable ? Si les vices & les vertus sont des fantômes, si cet ordre moral qui conserve le genre humain depuis son berceau est une pure illusion, que devient cette sagesse éternelle, cette justice suprême qui gouverne le monde ? Oui, s'il est des hommes sur la terre, heureux par des rapines & des forfaits, & si leurs foibles victimes, constantes dans leurs vertus, implorent vainement la justice du Ciel, ce Ciel, alors, n'a point de Dieu. Vous convenez cependant que Dieu existe, & jamais

vérité ne fut ſi inconteſtablement démontrée ; croyez donc auſſi à l'immortalité de l'ame ; elle eſt auſſi certaine que l'exiſtence de Dieu ; l'homme vertueux marche ſans ceſſe en ſa préſence & le méchant ne peut le fuir ; l'immortalité de nos ames eſt une ſuite néceſſaire de la juſtice & de la ſageſſe divine. C'eſt dans ce dogme univerſel de l'immortalité que les grands hommes ont puiſé l'héroïſme & les vertus (1) ; elle ſoutient le malheureux dans l'infortune, & le juſte, dans ſes com-

(1) Rien ſur la terre, dit Cicéron, parlant d'un ſage, n'eſt aſſez formidable pour l'intimider, ni aſſez eſtimable pour lui enfler le cœur : que verroit-il dans tout ce qui fait le partage des humains ? Qu'y verroit-il de grand, lorſqu'il conſidere l'éternité ?

Page 123, traduction de l'Abbé d'Olivet.

bats ; cette radieuſe vérité, tranſmiſe de ſiecles en ſiecles, des premiers hommes juſqu'à nous, & que les générations à venir ſe tranſmettront juſqu'à la fin des tems, eſt conſignée dans toutes les annales du monde, dans les monumens de toutes les nations, & gravée ſur tous les tombeaux.

Oui, m'écriai-je avec tranſport ; puiſqu'il eſt des crimes, il eſt des vertus ; puiſqu'il eſt un Dieu juſte, il eſt dans l'avenir des récompenſes & des peines. L'impie nous dit que le remords eſt la punition du crime, mais admettrons-nous une punition que l'on peut faire ceſſer à force de la mériter ? Car on ne peut ignorer que des crimes redoublés étouffent le remords.

Vous n'êtes encore, me dit le

Vieillard, avec ce ton d'énergie & d'empire que donne l'éloquence de la raiſon, vous n'êtes encore que dans les parvis du temple, nous vous ferons bientôt pénétrer juſqu'aux marches du ſanctuaire ; c'eſt-là que proſterné au pied du trône de votre Dieu, adorant ſa majeſté ſainte, vous rendrez gloire & témoignage à ſon auguſte religion ; c'eſt alors que vous verrez s'éclaircir, ſe développer à votre raiſon docile, ce grand ordre, cet enchaînement admirable de principes conſéquens qui partent tous d'une vérité premiere ; tout s'y tient, rien n'eſt diſparate, rien n'eſt iſolé. Mais Arſenne, ajouta le Vieillard, n'a point encore parlé, écoutons-le ſur cette matiere importante.

Nous venons, répondit Arſenne, de conſidérer les plus beaux attributs de

l'ame, ſa penſée, ſa raiſon, ſa juſtice; ces attributs ſont totalement diſtingués de la nature des corps, avec laquelle ils n'ont évidemment aucun rapport; ils ne ſont ſuſceptibles ni d'étendue, ni de modification matérielle; ils doivent donc ſubſiſter dans une ſubſtance diſtincte; & quoique ſelon les loix établies par le Créateur, les volontés de l'ame influent ſur les mouvemens du corps, & les modifications du corps ſur les affections de l'ame, il ne s'enſuit pas que la diſſolution de l'un entraîne la diſſolution de l'autre; la mort ne fait que ſéparer ces deux ſubſtances; de même que les corps ne ſont point anéantis après leur diſſolution, ainſi l'ame ne ceſſera d'exiſter après ſa ſéparation; l'eſprit étant la vie du corps, il exclut ſon contraire qui eſt la mort; l'ame doit même recevoir plus d'ac-

tivité lorſqu'elle eſt affranchie des liens qui l'uniſſoient à une ſubſtance, qui ne pouvant lui rien communiquer de ſpirituel, la tenoit dans un dur eſclavage.

Nous entendions Arſenne avec plaiſir, cependant l'autre neveu de Méſophée ne put s'empêcher de l'interrompre, & il lui dit avec une vivacité charmante : vous penſerez de moi ce qu'il vous plaira, mais j'aime mieux ma philoſophie que la votre; la mienne eſt naturelle & peu pénible, & je n'ai jamais aimé celle qui eſt trop difficile. Il y a un ſentiment qui nous parle à tous également, & qui eſt bien ſupérieur aux pénibles combinaiſons de l'eſprit. En effet, pour nous convaincre de l'immortalité de l'ame, ne faut-il pas néceſſairement en revenir à ces preuves rendues ſenſibles & inconteſtables par l'expérience de tous les jours? C'eſt par elles

elles que la vérité, ſans avoir beſoin de diſcuſſion ni de calculs, a toute la force de ces démonſtrations dont nul raiſonnement ne peut ébranler l'empire, ni voiler l'évidence. Chaque jour, ajouta-t-il, la nature, en nous forçant d'admirer un infortuné qui ſupporte ſes maux avec conſtance, ne nous dit-elle pas au fond du cœur qu'un état de conſolation & de récompenſe l'attend dans le ſein d'un Dieu juſte? Au milieu des larmes & des gémiſſemens douloureux, que la nature ſouffrante arrache à l'infortuné, la nature elle-même le conſole, en lui dévoilant au bout de cette courte carrière l'immortalité qui l'attend, & Dieu qui le regarde. Voilà le ſeul moyen de juſtifier la nature & ſon maître, que les uns ont méconnu, & que les autres ont blaſphêmé.

Le Vieillard entendoit parler ſon neveu avec un plaiſir extrême. Je penſe parfaitement comme vous, lui dit-il; votre méthode de raiſonner, & d'approfondir les choſes, m'a conduit toute ma vie : je crois même que c'eſt vouloir s'égarer, que de chercher la vérité & le bonheur de l'homme ailleurs que dans l'accord de la raiſon & de la nature.

Y penſez-vous, lui dis-je, en l'interrompant? Vous cherchez la vérité & le bonheur dans l'accord de la nature & de la raiſon! Mais la nature ne dit-elle pas à tous les hommes, livrez-vous à mes penchans?

Elle dit auſſi un moment après, repliqua Méſophée, impoſez ſilence aux cris ſéditieux qui troublent mon

repos ; quoique je paroiſſe quelquefois injuſte & cruelle, j'aime la juſtice & la bonté. La nature parle ainſi, & la raiſon qu'elle réveille applaudit à ſa voix : celle-ci joint aux diſcours naïfs de la nature des raiſonnemens ſenſibles & profonds ; elle nous arrête en nous montrant le juſte & l'injuſte ; ſi elle nous préſente des vérités qui ſemblent ſe contredire, elle nous apprend à les concilier. En effet, ſi d'une part la raiſon nous indique des ſacrifices généreux, dûs à nos ſemblables, & d'autre part, nous autoriſe dans un amour de préférence pour nous mêmes ; bientôt, d'accord avec la nature, elle fait ceſſer cette contrariété apparente, elle nous fait voir que ces ſacrifices, que nous devons à nos ſemblables, ne contrediſent pas l'amour que nous devons avoir pour nous mêmes, puiſque

ces ſacrifices paſſagers, trop peu encouragés par le foible eſpoir de la reconnoiſſance, nous aſſurent encore des biens immortels.

Quand la raiſon & la nature nous font entendre, dans le même inſtant, les remords du crime & les ſoupirs de la vertu, l'une & l'autre nous diſent, que les efforts pénibles de la vertu ſe juſtifient par les jours tranquilles & la félicité qui l'attendent, & elles nous font voir pourquoi les remords deviennent la ſeule reſſource d'une ame criminelle.

Tels ſont les axiômes de la nature & de la raiſon. Obſervez, m'ajouta le Vieillard, que des axiomes de conſcience, ne ſauroient être vrais & faux en même-tems; ils ſeroient tels ce-

pendant, s'il n'exiſtoit dans l'avenir un autre ordre de choſes. Donc il faut conclure que les axiomes de conſcience, qui ſe détruiroient mutuellement s'il n'y avoit pas une autre vie, démontrent qu'il y en a une.

Voilà comme l'accord de la raiſon & de la nature nous aſſure en même-tems l'exiſtence d'un monde meilleur; ni l'une ni l'autre ne ſe repoſeront jamais ſur la noire idée d'un abſurde anéantiſſement. Si toutefois, m'ajouta-t-il, votre raiſon chancelle encore, prenez pour arbitre cette voix impoſante qui parle au-dedans de nous même, & qui s'oppoſant toujours au crime, entretient, dans tous les tems, la croyance & l'eſpoir d'un jour éternel. C'eſt-là le premier ſentiment de la religion des hommes; & pour me ſervir de la

penſée d'un auteur célebre (1), ils ne l'ont point fait naître, puiſqu'il naît avec eux; jamais ils ne pourront le détruire, puiſqu'ils n'ont pu ſe le donner.

J'avoue, lui dis-je avec tranſport, que cet accord de la raiſon & de la nature, joint à ce ſentiment qui conſtitue la foi du genre humain, eſt une preuve bien frappante de la réalité d'une juſtice & d'une autre vie.

Je ſavois bien, me dit Méſophée, que des réflexions ſi naturelles vous feroient plus d'impreſſion que des raiſonnemens métaphyſiques; mais vous ſerez bien plus étonné d'apprendre que vos Philoſophes athées, ou partiſans

(1) Fénelon.

de la nature, ſeront forcés de recevoir cette preuve, ou de renoncer aux principes, ſur leſquels ils appuient leurs ſyſtêmes.

En effet, ils ne ceſſent d'écrire que le témoignage des ſens réunis ne peut jamais nous tromper, quand ils atteſtent de concert l'exiſtence du même objet; ils rendent graces à la nature de ce qu'elle nous a donné des yeux pour voir, des oreilles pour entendre; mais d'après ces principes, peuvent-ils donc ignorer que cette même nature, ſi ſage, ſi sûre dans tous ſes procédés, nous a auſſi donné des deſirs plus nobles? Nous lui devons les douceurs de l'amitié, les plaiſirs du cœur, notre raiſon, enfin notre moralité. Si ſa marche invariable & certaine ne nous a jamais trompés relativement

au monde préſent, ne devons nous pas reconnoître la même véracité dans les annonces qui ne peuvent être réaliſées que dans cette autre vie, dont elle ſoutient en nous l'idée, la crainte & l'eſpérance? Eh! pourquoi cet accord ſi viſible de nos facultés morales, qui embraſſent le préſent & l'avenir, n'auroit-il pas autant de certitude que l'accord & le réſultat de nos autres facultés ſenſibles, qui n'embraſſent que le monde actuel? Mais remarquez ſurtout, m'ajouta-t-il, que tous ces deſirs & tous ces beſoins ne peuvent jamais provenir, que d'une ſeule & même cauſe. Appellez cette cauſe univerſelle, Dieu ou nature, vous reverrez toujours & les mêmes terreurs, & la même eſpérance; & dès-lors, toujours les mêmes inductions que nous en avons tirées, toujours l'immortalité

de nos ames, & un autre ordre pour les punir ou les récompenser (1).

Mais voici le moment, m'ajouta Mésophée, de vous faire entrevoir un des sublimes rapports qui se trouvent entre Dieu & l'homme, tant il est vrai qu'il existe une foi commune, un accord tacite entre tous les êtres raisonnables. Avons nous jamais vû, sans murmurer, notre semblable écrasé par la force, gémir sous le poids de l'injustice? Nous le plaignons, & nous

(1) Suivant la réflexion d'un excellent auteur, les athées ne gagnent rien à nier Dieu & à reconnoître la nature, car il ne seroit pas moins terrible pour eux de tomber entre les mains de ce qu'ils appellent nature, que dans celles du Dieu vivant.

Le Comte de Valmont, quatrieme édit., t. 3, p. 543.

crions avec lui. Rien de plus commun que ce concours de voix qui s'élevent ſubitement à la vue d'une injuſtice atroce & publique ; tous les eſprits ſont irrités ; l'ame du ſage en eſt ſoulevée, la multitude éclate, & les méchans mêmes, pour ſe parer d'une vertu que tout le monde exige dans les autres, ſont ſouvent ceux qui font le plus de bruit. Ce premier cri de la nature n'eſt que l'ordre établi par ſon maître ; tous les peuples du monde ne portent le même jugement, que parce qu'ils ont le même légiſlateur ; mais s'il eſt une juſtice inſéparable du cœur de l'homme, quelle doit être celle du Créateur ? Pourrions-nous méconnoître dans Dieu la ſublime équité que nous trouvons dans nous-mêmes ? Cette juſtice tient à l'eſſence de l'ame, elle fait partie de notre être ; nous ne

pouvons la détruire; elle nous ſuit & nous juge juſqu'au tombeau; s'il eſt impoſſible de méconnoître cette juſtice, qui vit encore dans l'homme, même le plus corrompu, comment pourrions-nous méconnoître dans Dieu une juſtice toute-puiſſante & immuable comme lui? Dieu ſeroit-il moins ſage & moins grand que l'ouvrage de ſes mains? Oui, nous portons en nous la preuve la plus ſenſible d'une vie où la juſtice divine doit un jour éclater; & ſi de tous les crimes qui ne ſont point expiés ſur la terre, il en exiſtoit un ſeul impuni, le plus vil des humains ſeroit par le remord, plus juſte qu'un Dieu, qui verroit du même œil le vice & la vertu. Envain voudroit-on s'étourdir, on eſt forcé de convenir qu'il n'y a point d'objection à faire contre une religion qui ne ſuppoſe que l'exiſtence d'un

premier Être, qu'une liberté qu'on ſent & qu'on défend ſoi-même, qu'une corruption profonde & générale qui révolte & qu'on voit, qu'une juſtice enfin qu'on admire & qu'on appréhende, parce qu'elle doit un jour punir ce qu'elle condamne à préſent.

LE THÉISME.

JE mourrai, & mon ame doit ſurvivre à mon corps, pour être récompenſée ou punie. Voilà donc les deux ſeules vérités que mon eſprit ait encore apperçues. Quel ſera le genre de peine ou de récompenſe qui m'attendent après la mort ? Cette troiſieme vérité une fois connue, je ſerai ſans doute au terme de mes recherches ; toute autre ſcience me paroît vaine.

Mais qui peut m'apprendre la véritable deſtinée de l'homme, ſi ce n'eſt le Dieu qui l'a placé ſur la terre ? A-t-il parlé ? Qu'a-t-il dit ? Et quelle eſt la religion, dépoſitaire de ſes paroles ? La religion naturelle ſuffira peut-être pour m'indiquer mes devoirs ; mais

pourra-t-elle jamais m'apprendre la nature de mes eſpérances & de mes craintes ? Hélas! je reſte immobile entre les deux grandes vérités que j'ai apperçues, & mon eſprit ne peut déſormais ſe ſatisfaire, qu'autant que je puiſerai des connoiſſances nouvelles dans la véritable & unique religion qu'il a plu au Ciel de donner aux hommes. J'avoue que plus je réfléchis, plus je ſens augmenter ma foi & ma vénération pour le chriſtianiſme; il eſt des momens où mon eſprit croit y appercevoir ſon Créateur; que cette heureuſe foi ſoit pour mon cœur! mais laiſſons agir ma ſeule raiſon. Méſophée veut me convaincre : ſi ſa conquête eſt facile, qu'il puiſſe au moins l'ignorer longtems; que mon obſtination apparente le force à développer ſes penſées; qu'il place dans ma mémoire ſes paroles victorieuſes; je fais ſerment de

m'en ſervir un jour pour éclairer mes ſemblables. En attendant, prenons des armes redoutables & choiſiſſons-les dans les arſenaux de la plus forte incrédulité. Dès ce moment, je me livrai à un examen ſérieux des ouvrages célèbres; je comparois ſouvent mes anciennes illuſions aux vérités que je venois enfin de reconnoître; je ne pouvois concevoir que j'euſſe vécu ſi longtems dans cette ignorance groſſière. J'ai dit que mon éducation avoit été livrée à un homme ſans principes & ſans mœurs; mes paſſions, flattées par ſes maximes, étoient encouragées par ſes exemples; mais j'aurois pu, comme je l'éprouvai bientôt, détruire moi-même une partie des erreurs dont on cherchoit à m'inveſtir, il me ſuffiſoit de lire avec plus d'attention les ouvrages mêmes qui ont obtenu le plus de ſuccès parmi les

Philoſophes. *L'Entendement humain* de Locke fut le premier livre qui ſe préſenta à mes yeux ; quelle fut ma ſurpriſe ! On m'avoit enſeigné qu'il n'y a réellement ni vices ni vertus ; Locke m'auroit convaincu « que la connoiſ- » ſance des vérités morales eſt auſſi » capable de certitude, que celle des » vérités mathématiques ». (*Entend. hum. Liv. 3, Ch. 11, §. 16.*

Si j'adore aujourd'hui un Être créateur & conſervateur de tous les autres êtres, par quel malheur ai-je pu le méconnoître ſi longtems ? Locke m'eût appris : « Que l'exiſtence d'un Dieu eſt » auſſi certaine & évidente, qu'il eſt » évident que les trois angles d'un » triangle ſont égaux à deux droits. » *Entend. hum. Liv. 1, Ch. 3, § 16.*

D'après une maniere de penſer, ſi contraire aux idées des nouveaux

Philoſophes, ſur des matières de cette importance, je fus curieux d'examiner les ſentimens de ce célèbre Anglois, ſur la poſſibilité de la création, ſur la révélation, ſur les miracles, enfin ſur tous les objets dont s'occupe la nouvelle philoſophie. Quelle fut encore ma ſurpriſe, de voir que ſa manière de penſer étoit toujours diamétralement oppoſée à celle de nos Philoſophes modernes! Cette découverte me fit conclure que ces ſages ſi éclairés n'étant jamais d'accord avec Locke ſur les objets les plus eſſentiels, il falloit néceſſairement qu'ils euſſent eu tort de proclamer Locke un grand homme, ou que Locke auroit été fondé à les regarder comme de mauvais raiſonneurs. J'ignore ſi ma logique eſt bonne, mais j'attends encore une réponſe à mon dilemme.

J'avois parcouru rapidement l'ou-

vrage de Locke (1) ; j'en ſuſpendis la lecture juſqu'au moment où je pourrois en faire l'objet d'une étude ſérieuſe : ce fut moins l'attention pénible qu'exigent les matieres traitées dans ſon livre, qui me fit prendre ce parti, que l'impatience où j'étois d'approfondir ce ſophiſte éloquent (2) dont la plume hardie étonna ſa nation. Je voulus m'introduire dans l'école de ce républicain, célebre par ſes talens & par ſa ſingularité ; ſon art me ſurprit ; ſon ſtyle m'enivroit ; l'éclat des vérités naturelles & morales qu'il développe, portoit la lumiere

(1) Liſez à la fin de ce chapitre, une note importante ſur cet Auteur.

(2) J. J. Rouſſeau : on auroit bien tort de le confondre avec les prétendus Philoſophes de notre ſiecle ; perſonne ne les a ſi bien connus & ſi vigoureuſement peints. L'eſpece de mépris & l'indignation même que cet auteur a témoignés contre eux dans tous ſes ouvrages, éleve un mur d'airain entre ſon école & la leur.

dans mon esprit & le sentiment dans mon cœur. Que n'ai-je été, m'écriois-je, le compagnon d'Émile ! A peine ma raison eût-elle été capable de l'entendre, que son maître m'eût offert le Créateur sous une forme touchante & majestueuse ; il m'auroit fait trouver dans moi-même, ce livre de morale qui nous enseigne toute vérité ; j'eusse vû la religion naturelle gravée dans tous les cœurs en caractères ineffaçables. On apprenoit à Émile, au sortir de l'enfance, la plûpart des vérités qu'Arsenne & le Vieillard ne m'ont appris à connoître que dans la maturité de l'âge, après de longs égaremens & avec de pénibles efforts.

J'avoue néanmoins que j'étois surpris de voir cet homme atrabilaire, fréquemment en contradiction avec lui-même, tantôt théiste, tantôt chrétien,

dire quelquefois que ſans la révélation, l'homme n'auroit jamais pu apprendre à compter juſqu'à dix, & d'autres fois, que la révélation étoit inutile; Cependant on repréſentoit à Émile le pouvoir de ſa liberté, comme un préſent du Ciel qui lui laiſſe le mérite & la gloire d'aſſimiler ſa volonté à la volonté ſuprême. Je trouvois donc dans la religion naturelle, un Dieu, un culte & mes devoirs; j'avois l'idée la plus exacte du juſte & de l'injuſte, & ſans préſumer encore des malheurs éternels pour les coupables; je voyois dans l'avenir la vertu récompenſée & le crime puni.

Tel étoit ce théiſme dont les loix ſe bornent à nous apprendre, que les vrais devoirs de la religion ſont indépendans des conſtitutions des hommes; qu'un cœur juſte eſt le vrai temple

de la Divinité ; qu'en tout pays & dans toute ſecte, aimer Dieu par deſſus tout, & ſon prochain comme ſoi-même, eſt le ſommaire de la loi.

J'appercevois cependant avec plaiſir, que ces maximes étoient au fond les mêmes que celles dont tous les Chrétiens avoient pû s'inſtruire dans leurs catéchiſmes, dix-ſept ſiécles avant que J. J. Rouſſeau les eût enſeignées.

J'étois néanmoins fâché d'imaginer qu'un vrai théiſte ne pouvoit raiſonnablement embraſſer le chriſtianiſme, puiſque l'on prétendoit « que ſuivant » ſes dogmes, il étoit évident, que » pour croire au Dieu des Chrétiens, » il falloit renoncer à la raiſon ». Cette révélation, qui nous annonce des choſes ſi inintelligibles, eſt donc la ſeule barrière qui me ſépare de Méſophée! Il croit tout ce que je crois ; il le conçoit. Pourquoi s'obſtine-t-il à

croire encore ce qu'il ne ſauroit comprendre ? Mais ce n'eſt ſans doute que dans les objets ſur leſquels nous ſommes d'accord, qu'il puiſe ſa ſageſſe & ſa vertu. J'étois ſi perſuadé de mon théiſme, qu'il étoit des momens où j'oſois me flatter de convaincre Arſenne & peut-être Méſophée lui-même.

C'eſt ainſi que m'expoſant au danger de l'erreur, je me trouvai preſque ſéduit, ſans m'en douter : ma foi naiſſante diſparoiſſoit devant une raiſon trop orgueilleuſe; heureuſement mon cœur étoit droit; je cherchois Dieu; & l'homme, quand il le veut, eſt toujours sûr de le trouver. Abſorbé dans mes réflexions, je n'étois occupé que du théiſme; mon eſprit étoit ſatisfait, & ma raiſon tranquille ſe diſpenſoit de croire des choſes inintelligibles.

Je jugeois toutefois que la raiſon des hommes, ſurtout celle du vulgaire,

exigeoit des preuves de fait; je voyois que la multitude ne pouvoit être conduite que par le fil d'une premiere tradition, auſſi ancienne que le monde; ce qui ſuppoſoit une loi intimée autrefois par un Dieu, & depuis atteſtée de ſiecle en ſiecle par des témoignages humains. Je n'ignorois pas que mon nouveau maître s'étoit écrié: *que d'hommes entre Dieu & moi!* Mais cela me paroiſſoit inévitable, & je ne voyois pas que ce vain raiſonnement dût affoiblir l'autorité de cette ſuite de témoignages. D'ailleurs; en admettant une premiere génération, il me ſembloit qu'on ne pouvoit guère avoir perdu la trace de ces tems primitifs, ni le ſouvenir de ce précieux dépôt qui avoit été confié aux premiers hommes, & dont la tranſmiſſion leur avoit ſans doute été recommandée dans les termes les plus impérieux.

Il eſt vrai que je retrouvois enſuite, dans le théiſme, ce que la foi des Chrétiens me paroiſſoit renfermer de grand & de raiſonnable; ainſi, partagé quelque tems entre le premier penchant qui me portoit au chriſtianiſme, & l'eſpèce d'éblouiſſement que me cauſoient le théiſme & ſa ſimplicité, je me jettai enfin tout entier dans ce dernier parti; je conclus qu'il ne falloit blâmer les préjugés d'aucune religion; qu'il me ſuffiſoit que le Dieu de l'univers fût adoré dans tout ſon empire; que je pouvois même regarder ſans crime la variété des opinions religieuſes, comme autant d'hommages diverſifiés qui lui étoient rendus par des peuples différens; ainſi, ma foi, ſi foible encore, mouroit preſqu'en naiſſant au milieu des dangers où je l'avois expoſée par de funeſtes & imprudentes lectures. Je raiſonnois ainſi, lorſque j'apperçus

Méſophée & Arſenne qui s'avançoient vers moi. J'étois agité, & aucun de mes mouvemens n'échappoit à leurs yeux; ils m'aborderent l'un & l'autre avec un air tranquille.

Eh! bien, me dit le Vieillard, nous confierez-vous le réſultat de vos penſées?

— Vous prévenez mes deſirs, j'allois vous conſulter; vous voulez connoître l'objet de mes réflexions, écoutez donc ma profeſſion de foi. Depuis longtems je ſonde toutes les religions; la loi naturelle du premier homme, dut certainement lui être donnée par l'auteur de ſes jours; elle fut ſans doute ſuffiſante pour le conduire; elle n'a pas beſoin de nous être révélée; tous les hommes en naiſſant la reçoivent de Dieu même; le diplome en eſt gravé dans tous les cœurs; il eſt en même-tems publié dans toute la terre,

& ce miracle univerſel répond à la grandeur de la Divinité, qui ſe communique partout dans le même inſtant. Cette loi ſi univerſelle, ſi ſage, Dieu a-t-il voulu la changer? ou les hommes ont-ils changé eux-mêmes? C'eſt ce qu'il faut prouver; car ſitôt que l'on connoît une religion divine, on ne peut raiſonnablement la quitter pour s'expoſer au danger d'en embraſſer une autre, inſtituée par des hommes.

Je regarde l'athéiſme comme l'anéantiſſement de tout principe de vie. Un athée de bonne foi & réfléchi, me paroît un être imaginaire. Le matérialiſme me paroît abſurde en lui même. Je ne puis auſſi me former aucune idée raiſonnable d'une créature ſans loi, ſans eſpoir, errante au gré de ſes deſirs, & indifférente à l'auteur de ſa vie; cette eſpece de déiſme me paroît inſoutenable.

D'un autre côté, le christianisme renverse ma raison & mes sens; je cherche donc, avec confiance, dans le plus pur théisme, le soutien de ma vertu & la force de ma raison : enfin, je me flatte de trouver, dans ce seul système, le repos de mon esprit & le bonheur que je cherche.

Je suis enchanté; dit le Vieillard, de vous entendre; vos progrès sont rapides; vous ignorez sans doute qu'un vrai Théiste est bien près d'être Chrétien; le Théiste & le Chrétien sont toujours sur le point de s'embrasser, c'est l'orgueil qui les sépare; malgré la fierté de votre esprit, vous n'êtes rien moins qu'orgueilleux; vous serez donc bientôt Chrétien. Pour vous convaincre, un long discours seroit superflu; jugez vous même, en un moment, cette importante question. Que repon-

driez-vous, ſi vous entendiez une voix qui vous adreſſât ces paroles: « homme » aveugle & inconſidéré, tu ne con- » nois d'autre loi que celle de la na- » ture; mais trouves-tu dans la nature » la force d'accomplir ſa loi? Médite » donc les obligations que cette loi » t'impoſe; écoute cette nature qui te » crie d'un ton impérieux : le pre- » mier de tes devoirs eſt de te rappro- » cher de l'auteur de ton être, non-ſeu- » lement par l'adoration & l'obéiſſance, » la reconnoiſſance & le reſpect, » mais par le plus ſublime amour : » écoute cette nature, offrant tout à » coup à tes yeux une foule d'infor- » tunés, s'écriant pour eux & avec eux : » fais pour nous ce que tu voudrois » que nous fiſſions pour toi, ſi tu étois » auſſi malheureux que nous, & que » nous fuſſions auſſi heureux que tu

» l'es ; entends cette même voix qui te
» dit : voilà ton ennemi, il a voulu te
» perdre, tu peux te venger ; mais par-
» donne : apperçois ici la volupté qui
» te présente les attraits de la femme
» de ton semblable ; respecte-là , te
» dit cette voix menaçante ; fais plus
» encore, résiste à ses charmes, si elle-
» même veut te séduire ; garde-toi de
» porter le trouble & le déshonneur
» parmi ces vierges timides ; leur foi-
» blesse, leur inexpérience assurent le
» triomphe de tes sens : mais si tu veux
» qu'on respecte tes enfans, modère
» tes desirs, souviens toi que tes con-
» citoyens iront chercher des compa-
» gnes parmi ces vierges innocentes ;
» prends garde aux paroles indiscretes ;
» réprime la médisance, étouffe la ca-
» lomnie, évite les flatteurs, refuse
» leurs louanges & leurs présens ; sache
» entendre & dire avec courage de

» fortes vérités, fouviens-toi furtout
» qu'il y aura pour toi des momens
» redoutables, où la févère nature te
» demandera les plus grands facrifices,
» fans intérêts & fans témoins; fois
» donc jufte alors, généreux, parfait
» fi tu peux l'être, & glorifie-toi en-
» fuite dans ton fublime théifme.

Après avoir prononcé avec véhémence ces dernieres paroles, le Vieillard garda le filence, il fixa fur moi un regard paifible. Occupé d'une foule d'idées qui fe préfentoient à mon efprit, je me taifois moi-même, mes yeux fe fixoient vers la terre; tout annonçoit mon doute & ma perplexité, ou du moins un homme qui cherche une vérité & qui craint de la trouver prefqu'autant qu'il la defire.

Enfin Méfophée rompit le filence, & d'une voix moins rapide & plus

douce, mon cher Baron, me dit-il, je vous connois, votre ame eſt haute & fiere; n'importe, pouvu qu'elle ſoit vraie; dépouillons-nous ici de tout orgueil ſtoïque, il n'en impoſe qu'au théâtre, à une foule de ſpectateurs peu inſtruits; quittons la repréſentation pour la réalité; ſachons être homme ſans rougir: un théiſte ſincere pourra-t-il s'efforcer de remplir conſtamment les devoirs que la loi de la nature lui impoſe, ſans éprouver mille fois une foibleſſe déplorable, ſans gémir d'un fonds de corruption inconcevable; pourra-t-il gémir de ſa corruption & éprouver tant de foibleſſe, ſans ſoupçonner une dégradation d'une nature affoiblie & ſans deſirer des ſecours puiſſans qui la réparent? Eh! bien ce deſir même eſt une priere. Je ne me trompois donc pas, quand je vous diſois que le théiſte ſincere étoit bien

près de devenir chrétien, puiſque le chriſtianiſme eſt la ſeule religion de la terre qui avertiſſe l'homme, qu'il eſt foible & dégradé ; qui lui apprenne qu'un réparateur lui a été promis; qu'un ſecours ſurnaturel lui eſt néceſſaire, & que pour l'obtenir, la priere lui eſt commandée..... Si nous laiſſons ici les ſubtilités de l'eſprit pour écouter la voix du ſentiment, je penſe que bientôt la fierté de votre théiſme pourroit ſe démentir, pour deſcendre juſqu'à l'humilité du Chrétien, qui n'eſt au fond que la connoiſſance de ſoi-même & l'aveu de ſa foibleſſe.

Méſophée s'arrêta encore un moment après ces paroles : mais je m'apperçois, continua-t-il, que notre marche eſt précipitée, nous nous hâtons trop tôt de former un Chrétien ; oubliez, mon cher Baron, juſqu'au

nom du chriſtianiſme ; ſoyez encore Théiſte pendant quelque tems, & même Théiſte paſſionné ; je vous conjure ſeulement de peſer ces trois vérités : les devoirs de l'homme ſont bien pénibles; ſes forces ſont bien foibles ; les motifs du pur théiſme bien confus ; tout cela réuni ne ſemble-t-il pas ſolliciter une action divine & nouvelle, qui en développant les motifs, en fortifiant tant de foibleſſe, aſſure l'accompliſſement des devoirs de la loi naturelle ? Approfondiſſez-vous même cette importante queſtion ; car on n'eſt jamais mieux perſuadé que par les lumieres qui ſortent de notre propre fond.

Toutes ces paroles de Méſophée étoient pour mon cœur des traits de feu; rappellé, malgré moi, à la conviction intime de ma foibleſſe, je ſentois tomber avec mon orgueil un ſyſtême que

l'orgueil avoit formé ; eh quoi ! m'écriai-je avec tranſport, ce théiſme impoſant ne ſeroit-il donc qu'une ſpéculation vaine, qu'une chimère brillante ?

Oui, répondit le Vieillard, du ton le plus affirmatif qu'il eût pris encore ; tout homme qui s'annonce comme vrai Théiſte, eſt un véritable impoſteur ; il cherche à tromper les hommes ; il y réuſſit quelquefois ; mais il ne ſe trompe jamais lui-même, & toujours il ment à ſa conſcience. Eh ! qu'importe en effet, que l'homme trouve ſes devoirs au fond de ſon cœur, s'il n'y trouve en même-tems les grands motifs qui les appuyent, & la force néceſſaire pour les remplir ?

Le Théiſme conſtant & durable n'exiſtera jamais, il n'eſt pour l'homme qu'une préparation à un état plus parfait, il n'eſt que le commencement

d'un grand ouvrage, il n'eſt enfin qu'une voie, & toute voie ſuppoſe un terme : mon chèr Baron, vous venez d'entrer dans cette voie, puiſſiez-vous bientôt toucher au terme où elle conduit.

Quelle religion, m'écriai-je, reſtera-t-il donc aux hommes ?

Il en eſt une cependant, me dit Méſophée ; car puiſqu'il exiſte des rapports néceſſaires entre les hommes & leur créateur, entre leur juſtice & la ſienne ; ces rapports quelconques doivent conſtituer l'eſſence d'une loi, qui par des liens ſacrés, uniſſe la terre avec le Ciel ; c'eſt dans cette loi que l'homme doit trouver des motifs & des ſecours pour ſon accompliſſement ; & puiſque ni les uns ni les autres ne ſont aſſez abondans dans la loi générale ; puiſque les Philoſophes de l'antiquité les y ont vainement

cherchés, & que ceux de nos jours les y cherchent vainement encore, ils existent donc dans une loi nouvelle, ajoutée à la loi générale ; & c'est cette loi qu'il faut découvrir (1).

Mais je me rappelle, dit Arsenne, en m'adressant la parole, que vous demandiez tout à l'heure dans le fort d'une vive exclamation, si Dieu avoit voulu changer sa religion, ou si les hommes avoient changé eux-mêmes.

Oui, ils ont changé, vous répondrai-je, & pour vous convaincre de cette vérité, étudions les hommes de tous les tems. Excepté le peuple Juif

(1) Le Vieillard ne doutoit cependant pas que des hommes vivant dans l'ignorance absolue d'une loi révélée, ne reçussent des secours surnaturels qui les missent en état d'observer les loix du théisme, qui n'est en lui-même que le sommaire de la religion naturelle.

dont l'eſprit fut éclairé par une révélation du Ciel, quel affreux tableau nous eſt préſenté par les nations qui ont été privées d'une révélation particuliere ! Nous voyons des peuples enchaînés par la ſuperſtition, ſourds à la voix de la nature, immoler des victimes humaines ; nous en voyons d'autres, donner aux peres barbares le pouvoir d'expoſer leurs enfans aux bêtes féroces, aux oiſeaux de proie : l'hiſtoire nous offre des nations, qui par une affreuſe pitié, égorgeoient leurs peres dans leur vieilleſſe.

Enfin, de quelque côté que l'on jette les yeux, on voit les excès les plus honteux ſervant de principes de morale, & faiſant même partie des fêtes & des cérémonies religieuſes; on ſeroit tenté, comme le dit un Critique

du dernier ſiecle : « De prendre tous » ces crimes, trop réels à la honte de » l'homme, (1) pour des calomnies inventées contre le genre humain ».

Un oubli, répondis-je, auſſi répandu & auſſi extrême de tout droit naturel, ne pourroit-il pas être attribué à l'indolence & au peu de progrès de l'eſprit humain ?

Mais quand on ſuppoſeroit, me dit Arſenne, que les peuples de tous les âges euſſent été inſtruits & policés, combien exiſteroit-il encore de vérités importantes, de promeſſes, de menaces, de motifs que les ſeules lumieres de la nature n'auroient jamais pu découvrir avec certitude ? La multiplicité des ſectes des Philoſophes de l'antiquité, la variété des opinions

(1) Bayle.

& leur ſentiment contraire ſur les mêmes objets, forment la preuve de cette vérité. Cependant pour vous convaincre d'une maniere plus ſenſible, transformons ces hommes ſtupides & barbares en autant de ſages inſtruits & éclairés, douons-les même de la plus ſublime philoſophie ; faiſons en des *Socrate*, des *Platon*, des *Ciceron;* que réſultera-t-il de cette merveilleuſe métamorphoſe, ſinon qu'avec les mêmes lumieres & le même génie, ils ſeroient obligés de proclamer la même vérité que ces grands hommes ont ſi ſouvent prononcée ? « A moins, » diſoit Socrate à ſes diſciples, qu'il » ne plaiſe à Dieu de nous envoyer » quelqu'un pour nous inſtruire de ſa » part, n'eſpérez pas de réuſſir jamais » dans le deſſein de réformer les mœurs » des hommes. (*Plat. in Apolog. Socratis.*

» Nul homme, disoit Cicéron, ne » sauroit être véritablement grand sans » être inspiré par un soufle divin». (*De natura deorum*).

Vous m'objecterez, peut-être, que les connoissances sont devenues infiniment plus sûres, & que les profondes recherches de tous les hommes ont porté la philosophie de nos jours à la plus haute perfection.

Eh! bien, pour le plus grand triomphe de la raison, j'admets avec plaisir les hypothèses les plus inconcevables; & je consens à reconnoître que les Philosophes de nos jours sont doués par la nature d'un génie plus vaste que les *Socrate*, les *Platon* & les *Cicéron*. Je veux encore que ces demi-Dieux convoquent toutes leurs écoles pour former un code universel de morale & prononcer sur les dogmes de

l'immortalité de l'ame, des peines & des récompenſes de la vie future; penſez-vous, que ſi la révélation n'avoit jamais paru, ils puſſent, par les ſeules lumieres de la raiſon, & d'un commun accord, établir ces mêmes vérités qu'ils ont appriſes ſans peine & preſque en naiſſant, & qui dans notre ſuppoſition auroient été inconnues juſques à eux? Penſez-vous encore que les préceptes & les devoirs de morale réduits en code métaphyſique, préſentaſſent de grandes lumieres à tous les peuples, & fuſſent bien propres à éclairer tant d'eſprits différens, à développer, & ſurtout à fixer immuablement ces principes ſublimes que le plus grand nombre altérera toujours plus ou moins, ſoit par la foibleſſe de l'eſprit, ſoit par la force des paſſions, ſoit enfin par la ſéduction des mauvais exemples? Un coup d'œil ſur

l'hiſtoire des ſiecles, ſuffit pour convaincre que la religion eſt une ſcience profonde, qui réclame la néceſſité d'un maître pour tous les eſprits. Sans révélation, les peuples de l'antiquité ſe ſont partout jettés dans les abſurdités du polithéiſme ; & dans ce ſiécle, les Philoſophes qui la rejettent, tombent dans un déiſme abſurde, ou dans l'athéiſme & le matérialiſme, qui ſont pires que l'idolatrie.

Mais, je ſuppoſe encore, que le cœur & les lumieres de ces nouveaux légiſlateurs ne puſſent les égarer ; ce ſeroient toujours des hommes, qui parleroient à d'autres hommes ; il ſeroit toujours permis à leurs diſciples de douter ; & quand ils ſeroient convaincus, comment pourroient-ils donner aux déciſions de leurs maîtres, la ſanction irrévocable de la vérité ? Nous

avons ſuppoſé que la ſageſſe & le génie ne manqueroient pas à nos Philoſophes ; mais la qualité la plus eſſentielle leur manqueroit toujours, c'eſt l'autorité ; & quand il eſt queſtion de religion, de l'avenir, de nos eſpérances, & de nos craintes, Dieu ſeul peut parler & commander aux hommes.

Ici le Vieillard interrompit Arſenne: ne laiſſons point échapper l'occaſion, me dit-il, de vous convaincre par l'autorité même de l'auteur que vous m'oppoſez : écoutons l'inſtituteur d'Émile.

Vous avez dû lire dans ſes écrits, « que » les hommes ont erré ſur la religion » par la fantaiſie des révélations ». Que conclurons-nous de-là, ſinon qu'une fantaiſie ſi générale eſt la plus forte preuve du beſoin que l'on avoit d'une révélation. D'ailleurs, c'eſt reculer la dif-

ficulté & non la résoudre ; car si la fantaisie des révélations a fait errer tous les hommes en matière de religion, peu importe la cause de leurs erreurs, il est toujours certain qu'ils ont erré, donc ils avoient besoin d'être conduits & éclairés.

Citons encore quelques passages du même auteur ; il dit : « que l'Être in- » compréhensible qui embrasse tout, » n'est ni visible à nos yeux, ni pal- » pable à nos mains ; l'ouvrage se » montre, mais l'ouvrier se cache, ce » n'est pas une petite affaire de con- » noître enfin qu'il existe ». (*Émile t. 3. p.* 313).

Quoi ! pour un Philosophe tel que J. J. Rousseau, pour un éléve aussi heureux que son Émile, *ce n'est pas une petite affaire de connoître enfin si Dieu existe ?* Quelle grande & im-

menſe affaire ſera-ce donc pour des femmes ignorantes, pour le laboureur, l'artiſan, & pour le peuple innombrable & groſſier. Il paroît donc bien naturel que le pere des hommes leve lui-même des obſtacles ſi difficiles, qu'il conduiſe ſes foibles enfans, & qu'il les éclaire par une révélation extraordinaire.

Le même écrivain dit encore : « on » a beau vouloir établir la vertu par » la raiſon ſeule, quelle ſolide baſe » peut-on lui donner ? » (*Émile, tom 3, p. 184*).

Mais ſi la raiſon ſeule, de l'aveu de l'inſtituteur d'Émile, ne peut ſervir de baſe à la vertu, le théiſme ne le peut donc pas, puiſque le théiſme n'eſt au fond que la religion de la raiſon ; ſi le théiſme eſt inſuffiſant, il faut donc une loi nouvelle, laquelle ajoutée à

la loi naturelle, ſupplée à ce qui lui manque.

Conſultons encore votre Philoſophe, car il fournit lui-même les preuves les plus déciſives de la néceſſité d'une révélation qu'il cherche à détruire.

Il nous dit : « que les bonnes inſti-
» tutions humaines ſont celles qui ſça-
» vent le mieux dénaturer l'homme ».

D'après ce principe même, n'eſt-il pas raiſonnable de conclure, que ſi les meilleures inſtitutions humaines ne ſervent qu'à dénaturer l'homme, il lui falloit donc néceſſairement une religion ſurnaturelle, capable de réparer l'homme dénaturé ?

Il ajoute : « que l'homme naturel
» doit tenir à la ſociété le moins qu'il
» eſt poſſible ; que dans l'état ſocial,
» le bien de l'un fait néceſſairement le

» mal de l'autre ; qu'il faut opter, ou » faire un homme ou un citoyen ».

Toutes ces maximes qui partent des mêmes principes de cet écrivain, ne renferment-elles pas une preuve évidente de la nécessité d'une révélation? En effet, si l'on convient, comme on le doit, que l'homme est né pour vivre en société, & que néanmoins sa nature vicieuse paroisse contraire à l'ordre social; il faut donc nécessairement une religion qui puisse rétablir l'homme dans le premier état pour lequel il est naturellement fait.

Il résulte delà, m'ajouta le Vieillard, que les Philosophes ne peuvent perdre de vue le christianisme, sans renoncer tout à fait à la loi naturelle qu'ils réclament sans cesse ; car cette loi primitive se trouvera toujours plus affoiblie & plus dégradée, à mesure

qu'on s'éloignera de la véritable religion qui la conserve & la rétablit.

Enfin, dis-je à Mésophée, j'abandonne à jamais l'auteur d'Émile; j'avoue que la peinture de son théisme m'avoit séduit; mais quelque brillant qu'il puisse être, que devient-il dès qu'il est impraticable? Les chimeres de l'esprit & du cœur peuvent offrir des mensonges agréables, mais jamais des vérités satisfaisantes; & je conviens avec vous que le plus beau théisme, que l'imagination puisse représenter, n'est tout au plus que l'image imparfaite & défigurée de la véritable religion de l'homme.

Dès que ma raison m'eut donné ce point d'appui, je le crus inébranlable; mais en revenant sur mes pas, je revoyois ce qui souilloit à mes yeux, un ouvrage conçu par un Dieu bon

&

tout puiſſant. Je ne pouvois concilier ſon amour pour les hommes, leur grandeur & leur abjection. Plus ſurpris de leur foibleſſe que de leur perverſité, je diſois : que d'ames baſſes & élevées qni connoiſſent le bien, qui l'aiment, qui l'admirent ſouvent, & qui font preſque toujours le mal ! J'avois une foule d'idées, que je ne pouvois accorder, & cependant je trouvois entr'elles des liens ſi néceſſaires, que je ne pouvois les ſéparer.

J'allois entamer la diſcuſſion du mal phyſique & moral, lorſque le vieillard m'interrompit : égayez votre imagination, me dit-il; ne raſſemblez point autour de vous, des fantômes qui ne ſont propres qu'à retarder la marche de votre eſprit; ne vous étonnez point; ce ne ſont que des ombres qui accompagnent des vérités que vous ne

découvrez pas encore; mais avant que de chercher à les diſſiper, il eſt à propos de repoſer votre eſprit & de le fixer ſur les vérités que l'on vient de vous faire connoître. Remettons au lendemain l'examen de la grande queſtion du mal phyſique & moral.

NOTE

Sur l'ouvrage de Locke, renvoyée de la page 50.

ON eſt bien éloigné de juſtifier le ſepticiſme de ce métaphyſicien : ſon opinion, plus qu'extraordinaire, ſur un Être matériel ſuſceptible de la penſée, révolte avec raiſon la fierté de tous les eſprits, & ſans vouloir affoiblir le ſel épigrammatique d'un de nos écrivains, qui s'écrie : « Que répondrons-nous à ces » modeſtes Théologiens, qui ne veulent pas » que Dieu puiſſe faire penſer la matiere » ; Je crois néanmoins qu'il auroit pu ajouter : que » ces modeſtes Théologiens, ne veulent pas » auſſi que Dieu puiſſe faire tout à la fois » qu'une choſe ſoit, & ne ſoit pas ; & qu'ils » ne peuvent pas encore concevoir com-

» ment il ne répugne point à ſes divins
» attributs de changer l'eſſence & la nature
» des choſes ».

Mais pour revenir à Locke, plaçons ſous les yeux du Lecteur ſon fameux paſſage: » Peut être ne ſerons-nous jamais capables
» de connoître ſi un être purement maté-
» riel penſe ou non, par la raiſon qu'il nous
» eſt impoſſible de découvrir, *ſans la révéla-*
» *tion*, ſi Dieu peut faire penſer la ma-
» tiere ».

J'ignore ſi Locke a toujours été attaché à un pareil paradoxe; mais ce que je ne puis ignorer, c'eſt qu'il n'a pu le mettre au jour, ſans tomber dans la plus étrange contradiction avec lui-même, & ſans anéantir tous ſes principes; en effet, il ne démontre l'exiſtence de Dieu, que par les mêmes raiſons

qui prouvent, que ce qui penſe, ne peut dans aucun cas, être *matiere*, ou *accident de la matiere.*

Mais ce qui doit nous ſurprendre, au-delà de toute expreſſion, c'eſt que le même auteur après nous avoir dit (1) : « Qu'il eſt bien » éloigné de concevoir comment la matiere » pourroit jamais penſer » ſemble inſinuer dans le cours du même ouvrage « que les corps pourroient bien n'avoir vis-à-vis de nous, » qu'une exiſtence *relative*, & que nous ne » pourrions jamais affirmer que leurs qua- » lités apparentes & *ſenſibles* ». Ce qui ſupposeroit alors qu'on ne peut affirmer que l'exiſtence de l'*eſprit*, qui ſeul peut appercevoir les qualités *ſenſibles des corps.*

---

(1) *Enten. hum.*, *pag.* 441.

Il faut convenir qu'une pareille propoſition reſpire bien le *ſpiritualiſme*; il réſulte de cette petite diſcuſſion métaphyſique, que dans tous les cas, l'hypothèſe de Locke n'eſt qu'un paradoxe iſolé.

LE BIEN ET LE MAL,

PHYSIQUE ET MORAL.

Je méditois sur la nature de l'homme, & je ne pouvois penser à sa création, sans être effrayé de la corruption d'un monde, formé par une sagesse infinie. Si je pouvois du moins, me disois-je à moi-même, me persuader que l'homme est l'auteur de ses maux; il me semble que j'adorerois, sans raisonner, la profondeur de ce mystère. D'où viennent donc ces passions fougueuses qui nous tyrannisent, ces vices honteux qui nous avilissent? Non, s'il est un Créateur, ce n'est pas ainsi que sa créature a dû sortir de ses mains. Dans l'homme vertueux, j'entrevois l'image d'un Dieu; mais dans le coupable, que

puis-je reconnoître? L'homme se seroit-il dégradé? Comment a-t-il perdu sa premiere innocence? S'il a commis le mal, qui le lui a fait connoître? Pourquoi le mal existoit-il devant la source éternelle du bien?

L'heure de notre rendez-vous approchoit; je portai à Mésophée mes nouvelles inquiétudes; après m'avoir écouté tranquillement:

Vous croyez, me répondit-il, à l'existence d'un Dieu; conséquemment vous croyez à sa puissance & à sa bonté; cependant vous êtes sujet à la douleur; vous voyez régner sur la terre le crime & la mort; l'homme est donc malheureux & coupable; il s'est donc lui-même dégradé, car il n'y a point d'effet sans cause. Mais quelle pourroit être la source de ce mal? Résulteroit-il de quelque combinaison monstrueuse de la nature & du hazard? Non, sans doute,

puisque vous reconnoissez un Dieu créateur. Auriez-vous recours à la fable de deux principes opposés qui eussent concouru à la création de l'homme? Vous êtes trop éclairé pour la croire; mais enfin, si Dieu est le créateur de l'homme, naturellement vicieux & infortuné; il auroit donc manqué de puissance ou de bonté, car ou il n'auroit pas pu, ou il n'auroit pas voulu rendre les hommes meilleurs? Sans doute ces expressions vous étonnent & vous blessent; mais puisque vous croyez à cette vaste intelligence, il faut donc lui supposer nécessairement des raisons & des motifs cachés dans son essence, ou bien dans celle des choses qui ne sont connues que de lui seul.

— Cette réponse simple & précise me déconcerta: je respecte, dis-je au Vieillard, les desseins inscrutables de l'Être

parfait, malgré les défauts d'un ouvrage où l'on voit briller encore l'empreinte de sa sagesse & de sa puissance. Je conçois même qu'il ne seroit pas infini, si nous pouvions saisir l'accord & l'immensité de ses vues & de ses moyens. Mais quelle idée puis-je avoir de sa justice ? M'auroit-il donné le jour pour me perdre ? Mon ame n'est-elle immortelle que pour voir éterniser son supplice ?

Cette pensée est un blasphême, reprit Mésophée avec sang froid ; je le répète encore, Dieu existe, & le mal est sur la terre ; or, aimez-vous mieux voir immédiatement sortir des mains de votre Créateur, des hommes pervers & malheureux, que de penser avec nous, que Dieu les ayant créés pour la justice & pour le bonheur, ils étoient libres de persévérer dans

le bien ou de commettre le mal, & que l'abus qu'ils ont fait de leur liberté, eſt l'unique cauſe de leurs maux? Enfin, de quelque manière qu'on tourne la difficulté, toujours elle retombera dans cette alternative, qui certainement n'en eſt point une, pour un eſprit raiſonnable.

— Je me taiſois.

Que j'aime à voir, ajouta-t-il, votre raiſon abbatue ſous des myſtères inſéparables de la nature, forcée de reconnoître dans l'ordre des choſes une ſource inconnue de notre perverſité & de nos maux, convenir avec Paſcal, « que ſi notre religion eſt en effet in-» compréhenſible, elle explique du » moins un monde plus inconcevable » qu'elle ».

— Je crois, oui je crois vivement

ſentir que l'homme eſt libre, & je ne ſens que trop par malheur qu'il eſt pourtant incliné vers le mal; ces deux vérités de conſcience me paroiſſent également certaines.

Mais quelque ſoit la cauſe de ce terrible phénomène, un Dieu tout-puiſſant n'auroit-il pas dû le prévenir?

Ne perdons pas de vue nos principes, me dit le Vieillard; ſavez-vous bien que nous ſommes preſque d'accord? Car prenez garde que vous diſputez contre vous-même; en effet, s'il exiſte, ſelon vous, dans toutes les hypothèſes, des crimes & des malheurs inexplicables, & que d'une autre part, vous prétendiez que Dieu a dû néceſſairement prévenir le mal qui eſt ſur la terre; l'exiſtence d'un ſeul méchant, celle d'un ſeul malheureux, feroit encore inexplicable: je dis plus, quand

on démontreroit que tous les hommes ſeront heureux & juſtes après cette vie, vous devriez, dans vos principes, reprocher encore au Créateur les vices & les douleurs qui affligent les hommes ſur la terre.

— Je convins que tous les ſyſtêmes nous préſentoient les mêmes difficultés, & qu'on ne pouvoit, en croyant un Dieu, accuſer cependant ſa ſageſſe infinie, que d'ailleurs ne pouvant jamais rien faire qui contredit ſes divins attributs, il ne pouvoit vouloir le mal.

Donc, répliqua encore le Vieillard, Dieu n'a point conduit ſes créatures dans un piége inévitable ; non, il n'a pu leur donner de coupables penchans, il n'a point arrêté, dans le premier deſſein de la création, qu'elles ſeroient injuſtes & miſérables. L'homme n'eſt

donc devenu malheureux qu'en abusant de sa liberté ; né libre, il pût commettre le mal ; mais créé à l'image d'un Dieu, ses vertus défigurées ne purent être anéanties. Une voix qu'on entend dans soi-même, effraye les passions ; l'homme affoibli, mais encore libre, peut suivre ou braver sa conscience, il entend malgré lui ce moniteur secret, s'il résiste ; il aggrave son crime & l'éternise autant qu'il peut ; s'il écoute & obéit, il est juste & pardonné. Hélas ! le remords est le cri plaintif d'une vertu qui meurt ; il semble que Dieu laisse entrevoir à l'ame attendrie & effrayée, sa justice & sa bonté. Aussi, n'est-il aucune religion qui nous affranchisse de ces loix intimes, de ces régles de morale que nous portons au-dedans de nous-mêmes, & s'il falloit reconnoître une espece de culte forcé,

auquel Dieu voulût aſſujettir tous les hommes ; ce ſeroit dans nos cœurs qu'il faudroit chercher ce culte indeſtructible ; & de là, ces combats ſecrets que nous livrons tous les jours à cette juſtice intérieure qui nous réveille ſans ceſſe.

Il me ſemble, dit un neveu de Méſophée, que ſans nos vices & notre philoſophie moderne, nous ſerions communément d'aſſez bons Philoſophes ; le ſentiment & la raiſon ſe prêtent des forces mutuelles ; la raiſon a ſes principes ; le cœur, ſes axiomes.

Cela eſt vrai, lui dis-je ; mais encore une fois, je ne m'accoutume point à voir le vice, la mort & la douleur s'emparer ſubitement d'un monde où le mal n'étoit pas, & cela, en préſence de l'Être bon & puiſſant qui le conſerve & le ſoutient.

J'avouai toutefois, après un moment de réflexion, qu'à l'égard des douleurs physiques, elles pouvoient dépendre, jusqu'à un certain point, de notre constitution naturelle ; car la douleur, dis-je au Vieillard, nous avertit, comme l'observe très-bien Mallebranche, des périls que nous courons sans cesse ; l'ennui & la satiété nous rendent plus modérés. Cependant, malgré toutes ces raisons spécieuses, il me semble que la difficulté reste encore dans tout son entier ; car je suppose que la douleur & les maux physiques soient nécessaires pour éviter des maux plus grands ; il s'ensuivra toujours que Dieu n'aura fait tout au plus qu'un ouvrage, en partie bon, & en partie mauvais. Si cet Être, si sage & si bon, jouit en même-tems de la toute-puissance, il auroit dû agir de telle maniere que le

mal

mal n'eût pas été une conséquence nécessaire de ses productions, parce que le mal est toujours mal en soi, & doit être évité, soit qu'il arrive par accident ou par dessein; car la sagesse de Dieu a dû prévoir tous les accidens.

En attendant, me répliqua Mésophée, que je réponde à votre difficulté, trouvez bon que je vous fasse observer que votre objection suppose ce que vous venez d'infirmer vous-même, puisqu'il n'est pas certain, selon vous, que nous pussions, dans l'état d'une nature corrompue, goûter les plaisirs dont nous jouissons, sans être sujets à des sensations de douleur; mais, ajouta-t-il, brisons la difficulté: ces désordres passagers deviennent un bien dans l'ordre des choses morales, auquel le monde physique doit être subor-

donné ; ils doivent diſparoître devant la divine moralité du grand Auteur de la nature , occupé de la gloire de ſa juſtice & de l'unique bonheur qui puiſſe contenter des eſprits nés pour le connoître : ce qui nous paroît ſi réel & ſi grand, n'eſt ſans doute à ſes yeux qu'un phantôme & une ombre répandue ſur la terre.

La nature nous annonce tous les jours ce qu'il nous importe de ſavoir; elle nous fait preſſentir que le monde finira, parce que nos crimes, en le ſouillant, l'ont livré à la douleur & à la mort ; les incendies , les tremblemens de terre , les cataſtrophes du monde phyſique & celles du monde moral , tout nous rappelle que rien n'eſt ſtable ſur ce globe fragile. Hélas ! en voyant la mort parcourir l'Univers, ſous des formes différentes & terribles , ne ſemble-t-il

pas que les maux qui nous environnent, ſont moins faits peut-être pour punir le méchant & pour éprouver le juſte, que pour perpétuer à ſes yeux une image ſalutaire de ſa dépendance & de ſa fin ; peut-être que dans ſon immuable vérité, Dieu ne conſidère que l'importance de ces choſes qui doivent toujours être. Peut-être il n'agit qu'en raiſon des grandes vérités qu'il a ſemées dans les cœurs & de celles qu'il nous fit annoncer ; tout concourt à réaliſer ſa parole.

D'ailleurs, m'ajouta-t-il, la douleur & les maladies ne ſont-elles pas inſéparables d'un monde corrompu ? Il eſt certain que ſi des créatures innocentes pouvoient vivre dans un monde mortel, elles euſſent été ſuffiſamment averties de ce qu'elles devoient craindre ou éviter par une ſimple vue de

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

l'eſprit. Or, par la raiſon des contraires, dans l'état violent du cœur de l'homme, il étoit néceſſaire que le ſentiment de la douleur l'éloignât en mille circonſtances des périls qui l'environnent; mais le plus grand de ſes maux, le ſeul mal réel qui eſt la ſource de tous les autres, c'eſt l'extrême corruption de ſon eſprit & de ſon cœur, & vous ſavez que le mal moral, qui a produit le mal phyſique, n'eſt point ſorti comme nous en ſommes convenus, d'un Être auſſi juſte que bon.

Mais je veux bien, m'ajouta le Vieillard, renoncer moi-même à la force de mes preuves; revenons à notre premier raiſonnement; le monde tel qu'il eſt aujourd'hui, vous ſemble peu digne de la ſageſſe & de la bonté dont il eſt pourtant l'ouvrage; tâchez donc de vous former une idée plus ſatisfaiſante

d'un monde qui feroit réellement meilleur, & puifqu'il vous déplait tel qu'il eft, dites-moi comment vous voudriez qu'il fût : effayez de créer dans votre imagination un monde plus parfait, car il eft difficile de s'arrêter à l'idée du mal, fans avoir celle du mieux, ou bien on parleroit fans penfer à ce que l'on dit.

Je fuppliai vivement Méfophée de me difpenfer de bâtir un roman, tandis que nous cherchions une vérité.

On y touche quelquefois, me répondit-il, alors qu'on s'en croit le plus éloigné; donnez l'effor à votre imagination : en un mot, qu'euffiez-vous fait à la place du Créateur ?

Il me femble, répondis-je, qu'en conciliant nos intérêts avec ceux de cette fuprême fageffe qui doit agir tout

à la fois pour ſes enfans & pour elle-méme, j'aurois voulu que les hommes naturellement bons & heureux n'euſſent point éprouvé l'indigence & la douleur; orné des plus rares facultés, l'eſprit humain auroit connu, ſans étude, tout ce qu'il devoit ſavoir & connoître; les habitans d'une même terre, également juſtes & fortunés, auroient vécu ſans paſſions & ſans vices; nés dans l'abondance des biens communs à tous, à l'abri des motifs & des intérêts qui les diviſent, ils euſſent ignoré juſqu'au nom du crime. Cependant les perfections du monde ſenſible euſſent répondu, comme vous pouvez l'imaginer, à celles du monde moral; la terre auroit prodigué ſes tréſors à ſes heureux habitans, ſans que les travaux du corps ni les peines de l'eſprit troublaſſent leurs innocens plaiſirs. Un Ciel ſans nuages, des mers ſans tempêtes, un printems

éternel, ou des ſaiſons variées, ſeulement pour diverſifier les délices de la vie ; tel devoit être un monde créé par la ſageſſe & la bienfaiſance.

Mais enfin, interrompit le Vieillard, ſans doute qu'une créature intelligente & libre, eût rendu des hommages à l'auteur de ſes jours ?

Son culte, répondis-je, eût été doux & facile, fondé ſur la reconnoiſſance & ſoutenu par l'amour ; les devoirs de l'homme ſe ſeroient bornés à célébrer, par un culte intérieur & public, les perfections de l'Être créateur, à lui offrir ſa volonté, à reconnoître ſa dépendance & à chérir ſes ſemblables ; l'ingratitude envers ſon bienfaiteur eût été le crime le plus odieux.

Divine vérité ! s'écria tout à coup le Vieillard, en verſant des larmes de

joie; que ta force eſt puiſſante, tes traits ineffaçables ne demandent qu'à ſe ranimer! Nous adorions le même Dieu, nous avions les mêmes idées d'un premier univers.....

A cette exclamation, je commençois à m'étonner de moi-même...

Oui, continua le Vieillard, vous venez de peindre ce premier ouvrage d'un Dieu, tel qu'il fut au ſortir de ſes mains; en vous écoutant, je croyois entendre le récit de l'hiſtorien ſacré: quand vous traciez la douce image de la nature innocente, je croyois voir l'homme créé dans les jardins d'Éden: ce paiſible état, que vous jugez ſi conforme aux vues d'une bonté juſte, qui peut tout ce qu'elle veut & qui veut ce qui ne répugne point à l'eſſence des choſes & à la ſienne, ce fut en effet celui de la premiere nature.

L'homme, comme vous l'avez très-bien remarqué, ne pouvoit alors offenser son maître que par son ingratitude, ce qui pourtant n'est guère concevable; mais enfin s'il étoit libre, il pouvoit corrompre ou perfectionner ses facultés naturelles. Eh! que nous importe quelle fut l'espèce du délit, puisque les premiers hommes pouvoient devenir criminels ou rester innocens; il falloit bien que leur juge & leur pere eût trouvé les moyens d'éprouver leur fidélité; mais si l'homme étoit heureux parce qu'il étoit soumis & reconnoissant, seriez-vous étonné de l'avoir vu malheureux, lorsqu'il devint rébele? Si la paix d'une conscience pure est un bien inestimable; une conscience souillée ne devoit-elle pas produire un déluge de maux? En considérant un monde d'abord excellent, ensuite misérable & dégradé, disputerez-vous toujours sur

le plus ou le moins ? Vous ſouhaitiez que le Créateur, en formant le monde, en eût banni la peine & la douleur ; c'eſt ce qu'il a fait ; vous voudriez que cet ordre admirable ne ſe fût jamais altéré ; mais cet immuable & fortuné ſéjour ne peut être habité que par la juſtice & non par une nature corrompue & dégradée. On ne veut voir dans Dieu que ſa bonté, mais il eſt juſte ce Dieu ; & parce qu'on abhore ſa juſtice, on voudroit pouvoir l'anéantir. Oui, ſans doute, il peut créer encore un monde, où l'homme ſoit exempt de peine & de douleur : mais ce règne nouveau doit éclater dans ces lieux où ſa magnificence & ſa juſtice divine s'exerceront dans toute leur étendue. J'entrevois ce nouvel ordre de choſes dans les tems qui nous ſont ſi ſouvent annoncés ; j'y vois pour la vertu une immortalité ſans douleur,

& pour le crime, une douleur éternelle.

Ces paroles répandirent la consolation dans mon cœur ; j'étois étonné cependant que tandis que Dieu éclairoit les hommes par les lumieres de la raison, il se voilât lui-même : pourquoi, dis-je à Mésophée, la Divinité ne se manifeste-t-elle pas à nos yeux ? Sa présence redoutable contiendroit les méchans, & le crime ne s'éleveroit plus entre Dieu & les hommes ; ses créatures contentes & soumises l'adoreroient sans cesse ; il fixeroit dans la vertu nos ames incertaines, & nous serions heureux.

Grand Dieu ! s'écria le Vieillard, où la saine raison peut-elle nous conduire ? Vous nous traciez tout à l'heure le Paradis terrestre ; maintenant vous

nous peignez les Cieux... Les tems de cette manifestation ne sont point encore arrivés. Si la Divinité se montroit à nos yeux, les vérités que nous appercevons se manifesteroient à notre esprit, & le subjugueroient nécessairement. Les attributs de cet Être infiniment parfait, sa sagesse, sa bonté, sa puissance, sa sainteté pénêtreroient nos ames toutes ensemble; & le connoissant si bien, seroient-elles libres de ne pas l'aimer? Mais l'hommage de notre esprit & de notre cœur, n'étant plus libre, il seroit sans mérite; les vertus seroient anéanties dans l'homme; plus de foi, puisque nous verrions si clairement qu'il ne nous seroit plus possible de douter. Plus d'espérance, puisque sans cesse contemplant la Divinité, la terre deviendroit un Ciel où nous n'aurions plus rien à desirer; l'amour seul reste-

roit, mais cet amour néceſſaire dans les Cieux, doit être le prix & la récompenſe d'un amour libre ſur la terre.

LES MYSTERES.

Je ne ceſſois de faire les réflexions les plus ſérieuſes ſur les diſcours de Méſophée; je ne pouvois encore découvrir les routes par leſquelles ce reſpectable Vieillard vouloit me conduire à la vérité. Néanmoins je ſoumettois ma raiſon avec plaiſir à ce ſage que le Ciel m'avoit fait connoître: j'étois chaque jour plus perſuadé de la vérité de ſa religion; mais voulant m'inſtruire parfaitement, je lui diſſimulois avec d'autant plus de ſoin ma conviction, qu'il me diſoit ſouvent lui-même,

qu'il n'avoit point encore employé les moyens les plus puiſſans pour me convaincre.

L'objet qui excitoit le plus mes deſirs, c'étoit d'approfondir les preuves de la révélation ; en effet, une fois convaincu qu'elle eſt émanée de la Divinité, je concluois qu'elle devoit régir tout l'Univers. Dès que nos aſſemblées s'ouvrirent, je me hâtai de témoigner l'empreſſement d'être éclairé ſur cet objet important.

Ce n'eſt point ici, me répondit le Vieillard, le moment de vous expoſer les preuves du chriſtianiſme ; permettez-nous de ſuivre le plan que nous nous ſommes tracé ; il eſt même eſſentiel de faire paſſer devant vos yeux des objets importans, avant de vous donner les preuves que vous demandez : votre eſprit ſera bien plus porté à ſe

livrer à une exacte diſcuſſion des preuves de la révélation, ſi je puis vous convaincre auparavant que la religion ne renferme dans ſes plus grands myſtères aucune propoſition abſurde & véritablement oppoſée à une ſaine raiſon. Tels doivent être les myſtères les plus inconcevables d'une religion avouée du Ciel; non ſeulement on ne doit y découvrir rien de vraiment contradictoire, mais nous devons en même-tems appercevoir pourquoi nous ne pouvons les comprendre d'une maniere claire & diſtincte.

Ne faudroit-il pas, en effet, que l'eſprit humain embraſſât l'immenſité des perfections divines, pour qu'il pût en ſonder les profondeurs : les puiſſances mêmes du Ciel proſternées, révérent dans le ſilence les abîmes impénétrables de la Divinité, & la foi

vive d'un Chrétien ne préſente d'autre image à nos yeux que l'eſprit de l'homme, incliné devant l'eſprit ſuprême.

Le monde phyſique & la nature ſont des emblêmes qui nous repréſentent des traits de la Divinité : frappés par la lumière, nous admirons ſon exiſtence ; nous ne voyons que par elle, ſans pouvoir jamais connoître ſa nature ni la comprendre (1).

J'ai ſouvent entendu dire que ſans les myſtères, on croiroit à la religion ; je penſe bien différemment, car je ne pourrois croire à une religion qui n'en auroit pas ; la raiſon en eſt ſenſible. Les myſtères ſupprimés, Dieu

(1) Le Poète Young dit fort éloquemment tout eſt myſtère autour de nous ; ſouffrons que Dieu en ſoit un lui-même.

ne

ne s'y trouveroit plus, & Dieu abſent de ſa religion, elle ceſſeroit d'être divine. D'ailleurs, ſi notre eſprit aſſujetti à la matière ne peut appercevoir un eſprit, ni connoître ſa véritable nature; que placerons-nous entre l'homme & cet eſprit inviſible, ſi ce n'eſt un myſtêre?

Une religion ſans myſtères ſeroit néceſſairement fauſſe, puiſque la religion de l'homme ſuppoſe des rapports entre la créature & ſon Créateur, entre le fini & l'infini: ainſi, cette religion doit être en partie concevable, & en partie inconcevable, ſpirituelle & ſenſible, naturelle & ſurnaturelle tout enſemble. Faites attention qu'une religion ſemblable eſt bien conforme à notre raiſon; elle nous paroîtra encore plus vraie, quand nous conſidérerons que la partie myſtérieuſe que nous ne pouvons conce-

voir, ſe trouve néceſſairement inſéparable de celle que notre cœur réclame & que notre eſprit conçoit. Je ſuis même incliné à croire, que les grands myſteres du chriſtianiſme atteſtent la préſence de Dieu ſur la terre; & j'oſerois dire, peut-etre, que le myſtére eſt Dieu même. En effet, que la perſonne du grand Légiſlateur diſparoiſſe de notre religion, elle n'aura plus ſes myſtères, nous n'y verrons que les dogmes de la loi des Juifs, & les commandemens de la religion naturelle, qui ſe réduiſent *à aimer ſon Créateur par deſſus tout, & ſon prochain comme ſoi-même.*

La loi des Juifs ne connoiſſoit aucun de nos grands myſtères; pourquoi? C'eſt que Dieu n'étoit point encore deſcendu parmi les hommes. Quoique le plus grand nombre des phénomênes

de la nature ſoient autant de myſtères à nos yeux, ils deviennent cependant pour nous des faits ſenſibles, que nous ne pouvons révoquer en doute; nous en voyons les effets; ce ne ſont que les cauſes qui échappent à notre foible entendement. Au contraire, les myſtères du chriſtianiſme, non-ſeulement ſont inconcevables, mais nous n'en voyons ni les effets ni les cauſes; pourquoi? C'eſt que Dieu s'y trouve, & que les hommes ne peuvent le voir.

— Vous me faites comprendre à merveille que les myſtères ſont néceſſaires dans une religion divine; mais cette néceſſité ne prouve pas la poſſibilité de ceux du chriſtianiſme. Comment la raiſon peut-elle ſe repréſenter un Dieu homme, ſujet à la mort, ſans ceſſer d'être Dieu? Sera-t-il plus facile d'imaginer trois perſonnes très-diſtinctes entre-

elles, qui ne forment cependant qu'une ſeule & même nature ?

Eh ! bien, me dit Méſophée, vous voulez donc que je vous faſſe entrevoir la poſſibilité de ces deux grands myſtères ? J'y conſens. Vous n'ignorez pas que dans une diſcuſſion ſemblable, une métaphyſique difficile & preſque toujours abſtraite, eſt le ſeul langage dont on puiſſe ſe ſervir, & il me ſemble qu'il doit être employé rarement dans des diſcours comme les nôtres ; mais puiſque vous le deſirez, j'entreprends d'approfondir ces grandes vérités, qui ſont la baſe de la religion & de la foi ; je veux même vous faire convenir que l'homme porte en lui-même l'emblême de nos plus grands myſtères.

Choiſiſſons, puiſque vous l'indiquez

vous-même, le myſtère de l'Incarnation : un Dieu fait homme, ſujet à la mort, ſans ceſſer d'être Dieu. Il m'a paru que de tous nos myſtères, c'eſt celui qui vous révolte le plus ; mais dites-moi, votre eſprit, uni à une maſſe de chair, ne forme t-il pas une véritable incarnation ? Cet eſprit, créé à la reſſemblance de l'eſprit ſuprême, n'eſt-il pas uni à un corps ? Et cette union ne forme-t elle pas l'humanité ? Si Dieu à pu unir votre eſprit à une matière charnelle, pourquoi l'eſprit de Dieu n'aura-t-il pu s'incarner lui-même ?

Notre ame, ſpirituelle & immortelle par ſa nature, ſe trouve unie à un corps corruptible & ſujet à la mort. L'homme eſt donc tout à la fois eſprit & corps, immortel & mortel, intelligence & matière.

Pourquoi ſeroit-il impoſſible que

l'eſprit Créateur ſe fût fait homme en s'uniſſant à l'humanité par ſon opération toute puiſſante dans le ſein d'une Vierge ? Il ſeroit donc alors, vrai Dieu & vrai homme.

Notre corps corruptible meurt.

La Divinité unie à l'humanité réſide dans un corps ſujet à la douleur & à la mort.

A la diſſolution des corps, notre eſprit créé immortel, reſte indeſtructible.

L'eſprit du Créateur reſte Dieu.

— Je vous avoue que je n'aurois jamais imaginé que pour me donner une ſimilitude & une idée de l'*Incarnation*, vous euſſiez employé un myſtère de plus.

C'étoit préciſément mon deſſein,

me répondit Mésophée, souffrez que je vous fasse une question qui n'est pas indifférente.

Cette union de votre esprit à un corps, en un mot, votre propre *Incarnation*, est sans doute incompréhensible à votre raison? Je vous prie de me dire si vous concluez de là, que vous n'existez pas? Et puisque vous ne pouvez douter de ce mystère qui vous est propre, pourquoi seroit-il raisonnable de réputer comme impossible ou absurde, un mystère du même genre & de même nature qui regarde la Divinité? Et cela, parce que vous ne pouvez concevoir l'union de l'humanité avec un Être infiniment au-dessus de vous.

Vos raisonnemens, lui dis-je, me paroissent persuasifs; mais vous ne pouvez disconvenir qu'en vertu de l'u-

nion de notre corps avec notre eſprit ; les diſpoſitions de l'un influent ſur les diſpoſitions de l'autre, & que ces deux ſubſtances ſe trouvent dans une mutuelle dépendance ; ce principe inconteſtable une fois établi, les beſoins & les affections de l'humanité doivent faire des impreſſions ſur la Divinité, à laquelle elle eſt unie, & par là même, Dieu devenant paſſible & ſujet aux affections du corps, ne ceſſeroit-il pas d'être Dieu ?

Vous vous égarez, mon cher Baron, répliqua Méſophée en ſouriant ; ne voyez-vous pas que la comparaiſon entre l'homme & Dieu ne peut ſe conſidérer que ſous de certains rapports ; l'union de notre eſprit avec notre corps établit entre eux des aſſujettiſſemens & une correſpondance réciproque ; parce que notre ame eſt ſuſceptible de

cette dépendance ; mais l'eſprit ſuprême ne peut s'unir à ſa créature que d'une maniere conforme à la perfection de ſon Être, ſouverainement indépendant & toujours immuable ; par ſa nature, il ſe communique à tous les êtres inanimés, en leur donnant à tous, leur véritable maniere d'être; il ſe communique aux eſprits, comme leur lumiere & lenr vie ; il ſe communique à ſes différens ſaints par la communication plus ou moins vive de ſon eſſence; & il s'eſt communiqué à l'humanité ſainte du Sauveur des hommes, par une union ſi ſpéciale & ſi intime, que l'homme ne fait qu'une ſeule & même perſonne avec la Divinité ; mais toujours ſans rien perdre de ce qu'il eſt, donnant tout à l'humanité ſans rien recevoir d'elle, ſemblable à l'aſtre du jour qui ſe communique à tous les points de la vaſte ſphère qui l'envi-

ronne, la féconde, l'éclaire, ſans rien contracter de la nature des corps qu'il pénètre par ſa lumiere.

— Je convins que l'eſſence des choſes, & ſurtout la nature myſtérieuſe de l'Être incompréhenſible, étoient même au-deſſus de la portée des pures intelligences, & qu'elles doivent être encore plus inconcevables à un eſprit uni à la matiere.

Que ſavons-nous, dit Méſophée; ſi Dieu, après la chûte des eſprits rébelles, n'a pas voulu humilier cette même nature d'eſprit qu'il a tranſmis à l'homme, en l'aſſujettiſſant à la matière, pour qu'il pût mieux ſentir dans cet abaiſſement ſa dependance & ſa foibleſſe ? Mais ſi l'intervalle qui ſe trouve entre Dieu & l'homme nous empêche d'atteindre juſqu'à la Divinité, le flambeau de la foi nous en

fait approcher & nous conduit jusqu'au voile du sanctuaire ; là réside la Divinité : « Nul homme ne l'a vu, ni l'a » pu voir, & celui qui voudra pénétrer dans la Majesté, sera accablé » par la gloire ».

Que répondoit Job à la voix qui lui demandoit : » Où étiez-vous, quand » je jettois les fondemens de la terre ? » Savez-vous qui en a réglé les mesures & qui a tendu sur elle le niveau ? Dites-moi où habite la lumiere, si vous en connoissez les chemins & les routes ? »

Que prétendent donc, s'écria le Vieillard, ces esprits superbes & foibles, eux qui sont forcés de reconnoître & de révérer les mystères de la nature, eux qui ne peuvent comprendre l'essence des corps qui les en-

vironnent, la propagation des êtres (1), les développemens de la lumiere, le feu électrique? Quoi! ils croiront à tous les myſtères renfermés dans la nature, & ils ne croiront pas à ceux qui ſont renfermés dans l'eſſence de ſon auteur?

— J'avoue que je ſuis auſſi révolté que vous, d'une pareille inconſéquence; mais que penſez-vous du myſtère de la Trinité? Quand je vivois avec vos prétendus ſages, & ſurtout avec vos jeunes Philoſophes, je ne ceſſois de leur entendre dire avec un rire moqueur: imaginera-t-on que Dieu, qui

(1) M. de Malézieu a vu, au microſcope, des animaux vingt-ſept millions de fois plus petits qu'une mitte. M. Leuvenhoeck dit qu'il en a trouvés dans un vaſe plus que la terre ne peut porter d'hommes; il eſtime que mille millions des corps mouvans que l'on découvre dans l'eau commune, ne ſont pas ſi gros qu'un grain de ſable ordinaire.

eſt le principe de la vérité, ait pu propoſer à des hommes, que *trois* ne font *qu'un ?*

L'eſprit humain, répondit le Vieillard avec une eſpèce d'indignation, ne ceſſera-t-il d'outrager ſa propre raiſon en défigurant toujours les vérités les plus eſſentielles! Sans doute il ſeroit abſurde de ſoutenir que *trois* ne font *qu'un*; tel ſeroit le myſtère de la Trinité, ſi l'on nous propoſoit de croire que le Pere, le Fils & le Saint-Eſprit ſont trois perſonnes diſtinctes, & que toutes trois ne font qu'une même & ſeule perſonne; mais ce myſtère eſt tout a fait contraire à cette propoſition déraiſonnable.

Les trois perſonnes ſont très-diſtinctes, elles ne ſont qu'une ſeule & même nature, & non pas une ſeule & même perſonne. De l'intervalle infini qui ſe trouve entre Dieu & moi,

dois-je conclure l'absurdité de l'existence de Dieu? Par la même raison, dois-je conclure que les mystères sont absurdes, parce qu'il y a un intervalle immense entre les mystères & ma raison? Pour juger s'il y a de l'absurdité dans un dogme, il faut pouvoir comprendre l'objet qu'on nous propose de croire; si je ne le comprends pas, je ne suis pas fondé à dire qu'il est absurde, car pour l'affirmer tel, il faudroit qu'en comprenant l'objet proposé, je pusse juger s'il n'est pas contraire à une autre vérité qui m'est parfaitement connue. J'affirme qu'il est absurde que *trois* ne fassent *qu'un*, parce que mon esprit est frappé par l'opposition subite d'une vérité contraire qui me dit, que trois unités font trois unités : mais je ne puis dire qu'il répugne à ma raison, que trois personnes très-distinctes entr'elles, ne fassent qu'une seule &

même nature, ſi je ne vois évidemment que la nature de ces trois perſonnes ne peut-être la même ; mais pour que je puſſe l'affirmer, il faudroit que je conçuſſe eſſentiellement la nature de Dieu.

Mais ſans nous engager dans de longues diſcuſſions, & pour vous faire entrevoir en vous-même une eſpèce de ſimilitude & d'emblême de ce grand myſtere, « deſcendez dans » la profondeur de votre ame, dans » cet intérieur où la vérité vient « pour ainſi dire ſe graver, vous y « entreverrez une image de ce myſtère » ſi incompréhenſible; la penſée qui » naît en vous, ce germe de votre eſ- » prit qui eſt enfanté par votre en- » tendement (1), vous préſente une » foible idée du fils de Dieu, conçu

(1) On peut l'appeller le Fils de notre Intelligence.

» éternellement dans l'intelligence di-
» vine ; auſſi le fils de Dieu prend-il
» le nom de *Verbe*, pour nous faire
» comprendre qu'il naît dans le ſein
» du Pere (non comme les corps naiſ-
» ſent les uns des autres) ; mais comme
» naît dans notre ame cette parole,
» ce *Verbe* intérieur que nous y ſen-
» tons, quand nous contemplons la
» vérité dans l'intérieur de notre
» ame (1) ».

Examinons la maniere dont un Prélat de nos jours (2) développe cette grande idée :

(1) Ces paroles ſont de Boſſuet.

(2) L'Évêque de Boulogne.
Il a écrit ſur tous nos myſtères avec la plus grande profondeur, & y a répandu de vives lumieres, il expoſe, avec toute la force poſſible, toutes les objections qui ont été faites par les incrédules & particulièrement par Bayle, &c., &c., &c!, & les ſolutions qu'il en donne, ne laiſſent rien à déſirer;

idée : « De même que Dieu le Pere
» conçoit ſon *Verbe*, c'eſt-à-dire ſa
» parole ou ſa penſée éternelle, &
» qu'il produit avec elle l'amour éter-
» nel qui les unit ; de même notre
» ame ſent naître en elle ſa penſée,
» comme le germe de ſon entende-
» ment, & fait ſortir de ſa volonté
» ſa penſée & l'amour de ſon être;
» ainſi, voilà donc trois choſes dans
» notre ame, l'*être*, la *penſée* & l'*a-*
» *mour*, & tout cela cependant, n'a
» qu'une même vie, qu'un même
» principe, qu'une même exiſtence.

» Si je ne comprenois, ne voulois
» & n'aimois qu'une unique choſe,

---

on ne peut trop admirer l'abondance de ſes preuves dans tous les genres.

Voyez ſon ouvrage ſur les myſtères, imprim à Boulogne en 1772.

» n'ayant qu'un ſeul Être, je n'aurois
» auſſi qu'une ſeule connoiſſance, une
» ſeule volonté, un ſeul amour. Ce-
» pendant ces trois choſes n'en ſeroient
» pas moins diſtinguées entr'elles, &
» ne formeroient qu'une ſeule ſubſ-
» tance; il ſe trouveroit en moi l'être
» produiſant la connoiſſance, la con-
» noiſſance produite, & l'amour pro-
» duit & par l'un & par l'autre.

» D'après cé principe, ſuppoſez une
» nature éternelle & immuable; ſa
» connoiſſance, ſa volonté & l'amour
» d'elle-même, ſeroient quelque choſe
» d'éternel, d'immuable : Cette hypo-
» thèſe ſe réaliſe en Dieu; telle eſt
» ſa nature; éternellement il ſe con-
» temple, il ſe connoît, il s'aime.
» Ainſi, dans ces trois opérations diſ-
» tinctes, il conſerve toujours l'unité

» de ſon être, un ſeul & même principe de vie, d'intelligence & d'amour ; il eſt en lui unité de ſubſtance, avec trinité de perſonnes, » dont l'une engendre toujours, l'autre » toujours engendrée, l'autre toujours » produite, ſans commencement, ſans » fin, & toujours immuable ».

J'entrevois à merveille, dis-je au Vieillard, le réſultat de cette grande idée ; mais certainement l'on ne me perſuadera jamais que ma penſée, ma volonté, & l'amour de moi-même, puiſſent être trois perſonnes réellement diſtinctes dans ma ſeule ſubſtance.

Je le crois bien, me dit Méſophée en riant ; ſi cela étoit ainſi, vous feriez Dieu même ; mais obſervez que dans la Divinité, il n'y a rien d'accidentel comme dans l'homme ;

tout y eſt néceſſaire. La penſée ou le *Verbe* que l'Éternel produit en ſe contemplant, eſt une penſée inſéparable de la ſubſtance divine, c'eſt une connoiſſance eſſentielle, infinie, auſſi parfaite que le principe qui l'a produite,un tout auſſi complet que lui; en un mot, *un être à ſoi*, & par conſéquent une perſonne.

Eſt-il étonnant que l'eſprit captivé ne puiſſe, du milieu de ſes fers, s'élancer dans les Cieux, pour y contempler, dans le raviſſement, cette intelligence ſuprême, d'où eſt ſorti & d'où ſort continuellement le Verbe de Dieu, comme la lumiere ſort du Soleil! Ou plutôt ſemblable à la nature du feu, comme une lumiere éclatante qui communique ſubitement ſa flamme au flambeau qu'elle allume, il brule du

même feu, & sa lumiere est produite sans *dégradation*, diminution, ni partage (1). Mais si les comparaisons qui doivent nous conduire à la connoissance des objets de la nature ne sont que de foibles images, en peut-il être une, quelque grande qu'elle soit, qui ne dégénère infiniment lorsqu'il est question de nous approcher de l'essence de la Divinité? Notre esprit peut bien nous élever jusqu'à une certaine connoissance de Dieu; nous pouvons même entrevoir de sublimes rapports entre le Créateur & sa créature; mais l'homme, dans le tems, ne connoîtra jamais l'essence de la Divinité: là finit sa raison, & commence sa foi.

(1) Cette comparaison est de Saint Justin.

Il ne suffit donc pas, m'ajouta Mésophée, de nous objecter que nos Mystères sont inconcevables ; il faut prouver qu'ils sont contradictoires ; & c'est cette preuve que n'ont pu nous fournir encore ceux qui les ont attaqués dans tous les siécles; & assurément on ne soupçonnera jamais nos infatigables adversaires d'indolence,& quelques-uns d'entr'eux de défaut de sagacité ; la répugnance même qu'éprouve la raison humaine à se soumettre aux mystères de la foi, est une des plus fortes preuves de leur révélation ; plus ils paroissent révoltans, moins il est croyable qu'on les ait persuadés à tant de nations, & qu'ils aient triomphé de tant d'esprits différens,malgré les efforts inouis des persécuteurs & la puissance des Maîtres de l'Univers, qui vouloient les détruire.

Le Vieillard, en ſe levant, mit fin à notre ſéance : différons, me dit-il, notre premiere aſſemblée de cinq ou ſix jours ; ce délai eſt néceſſaire, moins pour le repos de votre eſprit, que pour vous donner le tems d'approfondir la matière importante que nous venons de traiter.

LA RELIGION
DU VIEILLARD.

Enfin voici le moment, nous dit Méſophée, où il faut oſer ſonder les profondeurs du chriſtianiſme; avant de vous faire entrer dans les routes où je vais vous conduire, j'ai penſé qu'il étoit eſſentiel de diſcuter pluſieurs queſtions difficiles; en effet, celles que nous venons de traiter renferment des difficultés & des objections, plus ou moins inſidieuſes, qu'il étoit néceſſaire de détruire dans votre eſprit; ſans cette précaution, vous m'euſſiez arrêté par une foule d'hypothèſes, de doutes & par mille fauſſes ſubtilités, conſignées comme des

vérités fondamentales dans les livres de vos Philoſophes. Forcés de céder à chaque inſtant à la diſcuſſion du détail, nous euſſions inſenſiblement perdu de vue l'enſemble du tableau, & le fil de nos idées eût été ſans ceſſe interrompu. Ce premier objet rempli, il eſt néceſſaire de remonter à l'origine des choſes, & de conſidérer la nature de l'homme & les divers évènemens qui les concernent; vous verrez reparoître la plûpart des vérités particulières qui vous ont été expoſées; elles recevront encore un nouveau développement d'autant plus ſenſible, que vous les verrez, pour ainſi dire, miſes en œuvre & en action; car j'obſerve, depuis longtems, que les vérités iſolées & conſidérées ſéparément ſont au grand œuvre de la religion, ce que les caractères & les lettres typographiques ſont

à des ouvrages imprimés; cette foule de vérités réunies & placées où elles doivent être, suffiroient, si je puis m'exprimer ainsi, pour former l'ensemble de tous les livres du Ciel.

Les bornes que je me suis prescrites, me permettent peu de détails. Nous poserons des principes certains; je laisse à la sagacité de votre esprit, le soin de les développer: cette grande esquisse restera dans vos mains; elle fera le sujet de nos entretiens de tous les jours, & je desire que ce soit vous même qui fassiez à loisir le développement de ses parties les plus essentielles; mais souvenez-vous que je vous ai promis de n'invoquer que les lumieres de votre raison.

Vous croyez à un Créateur? Dès-

lors vous penſez que l'homme eſt ſorti de ſes mains.

L'excellence du Créateur ſuppoſoit ſa créature néceſſairement douée d'éminentes vertus; ſon eſprit ne connoiſſoit que ſon maître; dans ce premier état, le mal ne pouvoit exiſter; l'homme dût jouir de la félicité attachée à ſon innocence & à ſa nature primitive. Mais étoit-il libre de reſter ou de ſortir de cet état de gloire & de bonheur? Hélas! ſi l'homme eût été créé immuable dans le bien, nous y ſerions encore; cependant notre nature eſt vicieuſe, dégradée: l'homme étoit donc libre, car Dieu n'a pu le précipiter lui-même dans le mal?

Mais comment a-t-il pu ſe dégrader?

Certainement ce ne peut être que par l'inobſervance d'une loi qui lui fût donnée par ſon Créateur ; car s'il n'eût exiſté une loi qu'il pût enfreindre, il n'auroit pû faire le mal, puiſqu'il n'en connoiſſoit aucun. L'homme a donc reçu une loi ? S'il l'a reçue, il a pû la garder ou l'enfreindre, car s'il n'eût eu la liberté de l'enfreindre, & qu'il n'eût pas été maître de ſes actions & de ſa volonté, la loi eût été ſuperflue & inutile : l'homme étoit donc libre & une loi lui fut donnée ?

Quelles dûrent être la nature & l'objet de cette loi ? Le motif qui la fit porter, fut, ſans doute, d'obtenir de l'homme une marque de dépendance, d'amour & de ſoumiſſion. Dans ce moment, le défaut d'obéiſſance & de gratitude, étoit le ſeul

crime dont l'homme pût être capable; puiſqu'il ne connoiſſoit aucun vice; par conſéquent le commandement ne pût tomber que ſur un ordre dont l'objet en lui-même devoit pàroître aſſez indifférent. Auſſi ma raiſon applaudit-elle au récit de l'hiſtorien ſacré, qui m'apprend que le premier homme, placé dans un ſéjour de délices, au milieu d'une multitude innombrable de biens, ne reçut d'autre ordre de ſon maître, que celui de lui témoigner ſon obéiſſance & ſa ſoumiſſion, en s'abſtenant de manger des fruits d'un ſeul arbre. Ce commandement étoit doux & facile, mais il renfermoit néanmoins toute la moralité de l'homme & le grand principe de la loi: *vous aimerez Dieu par deſſus tout.*

En effet, ſi l'homme n'eût pas déſo-

béi à ce commandement, indifférent en apparence, il eût fait éclater, l'obéiſſance, la reconnoiſſance & l'amour : mais le commandement, une fois violé, faiſoit éclore ſur la terre, la rébellion, l'ingratitude & le crime. Je le répète, puiſque l'homme ne connoiſſoit ni vice ni crime, la défenſe de Dieu ne pouvoit tomber que ſur un objet indifférent en lui-même, & lorſque j'entends nos prétendus eſprit-forts plaiſanter ſur un fruit défendu qui a bouleverſé la nature & le monde, je n'apperçois dans leurs dériſions qu'une foibleſſe d'eſprit & une impiété ſtupide. Car ſelon la ſaine raiſon, les choſes ne pouvoient être autrement.

La foi nous apprend que l'homme, né dans la juſtice, a tranſgreſſé librement une loi facile à remplir ; ſa fi-

délité eût assûré son bonheur & le nôtre ; sa faute l'a perdu & avec lui toute sa postérité.

Sans avoir recours à la révélation , comment prouverons - nous cette chûte si mémorable ? Hélas ! par la dégradation même de notre nature ; nous portons dans nos cœurs cette funeste preuve. Dieu est la source des perfections ; il ne peut être la cause de notre dépravation. Le premier homme s'est donc dégradé ; l'homme coupable vit à l'instant rompre les liens qui l'unissoient à l'auteur de son être : mais il tenoit à l'inflexible justice qui le menaçoit du haut des Cieux & qu'il retrouvoit encore dans son cœur. Abbattu par la honte , déchiré par les remords , ses sens dépravés accablerent sa raison obscurcie. Le mal moral sortit du fond de sa conscience ; le mal

phyſique ſortit du mal moral; les peines, les angoiſſes, les maladies & la mort furent le triſte cortége des erreurs & des crimes.

Je conçois, dis-je au Vieillard, que l'homme dût être malheureux, mais ſans le crime qu'il a commis, il eût donc été éternel ſur la terre? Alors il n'y auroit eû pour lui, ni Ciel ni eſpérance?

Votre réflexion eſt très-vraie, me répondit Méſophée; ſans doute, l'homme eût été immortel, c'eſt-à-dire, exempt des atteintes de la douleur, de la corruption & de la mort. Mais je penſe que l'état du premier homme, innocent ou coupable, n'auroit jamais été permanent & éternel; né dans le tems, il devoit en ſortir, car le tems ſuppoſe des changemens & des variétés,

riétés, & vraisemblablement les corps des premiers hommes dûrent être pour ainsi dire suspendus entre la mort & la vie, ils devoient se dissoudre ou se perfectionner; c'est-à-dire, que coupables & dégradés, leurs corps devoient entrer dans l'éternité en passant par le tombeau; mais innocens & purs, ils devoient peut être se perfectionner jusqu'à ce qu'ils pussent entrer enfin dans un autre ordre de choses, & s'unir plus intimement au Créateur, dans ce jour immobile & éternel, qui doit éclairer cette nouvelle terre & ces nouveaux Cieux, si souvent annoncés par les Prophètes (1). En un mot, quand

(1) Ce nouvel ordre de choses est sans doute le fruit de la Rédemption; c'est cependant une question problématique de savoir si Dieu ne se seroit pas incarné indépendamment de la chûte du premier homme.

l'ame du premier homme fut unie au corps, elle fut soumise à une loi qu'elle pouvoit observer ou enfreindre ; sans doute cet assemblage d'esprit & de matiere, (l'homme), incertain & flottant entre le bien & le mal, ne se trouvoit point encore dans un état fixe & permanent, il n'étoit pas enfin ce qu'il pouvoit être un jour. Ce qu'il y a de certain, c'est que le crime ne pouvoit porter dans l'ame, la crainte, la tristesse & le remord, sans blesser les organes du corps ; leur harmonie une fois dérangée, devoit s'altérer de plus en plus, & enfin, se détruire. La mort étoit donc non-seulement inévitable, parce que la justice d'un Dieu l'avoit ainsi réglé, elle étoit même physiquement probable, dès que l'homme fut devenu coupable.

Cependant, dis-je au Vieillard ; quelle fut donc la deſtinée de l'ame? Vous me faites bien ſentir la cauſe des douleurs & de la diſſolution du corps ; mais les douleurs & les peines de l'ame différent des douleurs corporelles.

Obſervez, me dit Méſophée, que la continuelle réaction de l'eſprit & de la matière eſt telle, que tout ce qui ſe paſſe dans l'eſprit, affecte auſſi le corps plus ou moins diſtinctement, & vous concevez bien, m'ajouta-t-il, que les organes de la vie du premier homme ayant perdu ce point de perfection & d'équilibre que Dieu leur avoit donné, la nature qui combat ſans ceſſe la frêle machine du corps, préparoit tous les jours ſa mort & ſa diſſolution. Enfin, les douleurs phyſiques & les douleurs morales

poursuivoient la destruction des ames & des corps, selon que l'esprit & la matière pouvoient recevoir les atteintes de la mort; mais la mort de l'ame n'est que l'anéantissement de sa justice & de son bonheur; elle peut exister souffrante, & dans les horreurs d'une agonie continuelle; elle reçoit une espèce de mort quand elle perd entièrement l'espérance & la vertu, mais son bonheur ou son malheur, sont indestructibles comme elle. Le corps de l'homme pût donc être assujetti à la mort, mais son esprit étoit immortel; il faut donc considérer l'homme dans cet état, vis-à-vis de son Créateur & de lui-même, c'est-à-dire, comme mortel & comme immortel.

Quelle fut l'horrible situation de cette intelligence sortie par sa faute du pre-

mier ordre de la nature ! Égarée dans l'Univers , en guerre avec Dieu , avec elle-même , ſans pouvoir étouffer le cri de ſa conſcience, & trop foible pour dompter des paſſions dont le poids l'accabloit. Repréſentez-vous un eſprit immortel , renfermé dans un corps que la corruption appeſantit & devore ; l'homme né pour l'éternité connut le tems, & vit un terme à ſa vie (1). Il ignore ce qu'exige la mort : ce ſpectre menaçant qui le preſſe, & l'environne, lui fait ſans ceſſe appré-

(1) Selon l'opinion du Vieillard, quoique l'éternité ſoit indiviſible, Dieu a pu frapper l'eſprit de l'homme coupable de l'idée d'un terme & d'une fin, car ſelon ſon ſyſtême, nous ſommes dans l'éternité, au moment où je parle, & nos momens qui commencent, qui ſe ſuccédent & finiſſent, ne ſont que l'éternité même modifiée ſous l'image du tems.

hender la terre où il va le conduire. Jugez quel eût été le désespoir des premiers hommes, si leur juge & leur maître n'eût alors fait briller à leurs yeux les traits de sa clémence & l'espoir du repentir? Figurez-vous des malheureux qui pour la premiere fois sentent la douleur ou la craignent: tout les afflige, rien ne les satisfait; un avenir impénétrable augmente leur terreur; des ténebres profondes, un désert inconnu dont ils craignent les habitans; voilà ce qui remplace les objets qu'ils ont le plus aimés. En effet, ce funeste tableau ne s'offre-t-il pas encore aux hommes épris des biens qu'ils ne peuvent emporter avec eux? Tel eût été l'état déplorable du premier homme & de tous ses enfans, s'ils fussent restés sous la loi de nature; & comment sans un secours inespéré

& ſurnaturel, euſſent-ils pu remonter le torrent qui les entraînoit? Comment le premier homme eût il compté ſur la clémence de ſon juge, lorſqu'il auroit vu la mort dans ſon triſte appareil s'approcher des moindres créatures qu'elle frappoit à ſes yeux? N'auroit-il pas dû s'imaginer qu'il tomberoit bientôt entre les mains d'un juge intégre & irrité? Fixons enfin notre attention ſur l'évènement le plus eſſentiel à la nature humaine; il étoit arrêté que l'homme devoit être frappé de mort; A la diſſolution de ſon corps, que deviendra ſon eſprit? Sans doute il s'élancera vers ſa ſource? Il s'unira à cette unique intelligence qui eſt la cauſe, le lieu & le principe de la vie après la mort & dans la vie. Mais l'humanité eſt ſouillée, dégradée; le crime ne peut s'unir à Dieu; les ténèbres n'habitent point avec la lumiere.

Cependant l'esprit de l'homme une fois séparé de son corps doit exister quelque part : dans quel lieu sera-t-il ? Dieu est partout.... Mais ce Dieu remplit les Cieux & les Enfers ; il pénètre à la fois les bons & les méchans, car il embrasse toutes ses créatures, sans contracter leurs défauts & leur corruption, de même que le feu, principe élémentaire, ne se charge point des molécules grossières auxquelles il donne le mouvement & la fécondité ; Dieu renferme éminemment toutes les choses créées selon leur perfection & leur essence, laissant à la volonté de tous les esprits la liberté de perfectionner, ou dénaturer les principes de leur moralité ; sa justice est l'aliment & le séjour indestructible des ames viles & criminelles ; sa sainteté, son bonheur & sa paix, ne peuvent remplir que les cœurs

capables de les recevoir, & ſa miſéricorde ne peut s'appliquer qu'à ceux qui peuvent ſe repentir & l'aimer.

L'eſprit du premier homme dégagé de ſon corps ne pouvoit donc s'unir & retourner à ſa ſource, puiſqu'il ſe rencontroit dans la nature humaine des obſtacles invincibles & comme antipathiques à une nature infiniment parfaite. Ces obſtacles auroient néceſſairement rendu l'eſprit de la créature incapable de s'unir à jamais avec l'eſprit Créateur. Dès-lors cet eſprit malheureux n'eût pu participer à aucun des attributs de ſon maitre. Privé de la jouiſſance de ſa vue, de ſa gloire & de ſon bonheur immenſe, l'homme eût éprouvé le cruel ſupplice d'exiſter dans un état violent & contre nature, puiſqu'il eût été forcé d'être dans une ſituation où il n'auroit

jamais dû exister. Dès-lors cet esprit malheureux n'eût vécu que dans l'éternelle & inflexible justice de Dieu; il eût vécu hors de ce centre éternel d'où partent & où doivent se réunir toutes les heureuses intelligences une fois développées & parvenues dans un état de perfection (2).

Un réparateur de l'humanité étoit donc nécessaire. Ne nous arrêtons pas à cette question douteuse, si Dieu auroit pu, en vertu de son domaine absolu, pardonner à sa créature repentante sans aucun sacrifice d'expiation. Renvoyons l'examen de cette opinion à un autre

---

(1) C'est ainsi que le Vieillard concevoit l'immortalité des ames, le bonheur des Saints, & le supplice des réprouvés auquel *Dieu* a pu ajouter des peines corporelles ; la justice parfaite devant s'excercer sur les esprits & sur les corps qui sont les uns & les autres complices & coupables.

tems. Il me ſuffit de réduire cette grande queſtion à un objet bien ſimple; c'eſt de ſavoir, ſi Dieu, *qui a tant aimé les hommes*, auroit pu rendre l'humanité capable de la ſuprême félicité & de ſon union avec lui, ſans que la nature humaine fût parfaitement réparée; voilà l'objet capital & eſſentiel, & l'unique qui me ſoit néceſſaire dans le plan que je me propoſe. Or, il me ſemble indubitable que le Pere de tous les hommes, voulant donner à ſes enfans les marques du plus prodigieux amour, n'auroit pu, ſans contrarier ſes divins attributs, unir l'eſprit de l'homme avec la Divinité, ſans que l'humanité fût réintégrée & parfaitement reparée.

La religion nous apprend qu'à la chûte de l'homme, la terre, objet de la colere du Ciel, devint tout à coup un ſejour de douleur; tous les

maux vinrent fondre ſur une race criminelle dont les excès attirerent enfin ce terrible déluge qui n'épargna qu'un juſte & ſa famille ; l'annonce d'un Rédempteur promis dès le commencement, fut renouvellée à quelques Patriarches ; elle s'eſt développée de plus en plus dans les oracles des Prophètes. Chaque ſiécle & chaque prophétie ajoutoit de nouveaux traits au grand tableau d'un Dieu fait homme, pour expier des offenſes infinies dans leur objet, qui ne pouvoient être effacées, ni par le ſang des taureaux, ni par les larmes des hommes.

Il eſt encore de foi que le Verbe de Dieu s'eſt auſſi revêtu de notre chair pour annoblir & réparer notre nature déchue & ſouillée, en lui rendant une force & une vertu qui n'étoient plus en elle.

Examinons maintenant ſi ces myſtères & ces grandes merveilles peuvent ſe concilier avec les lumières de notre raiſon ; je vois ſans effort que la dégradation de l'humanité a dû élever entr'elle & la nature divine une barrière, qui ne pouvoit-être renverſée par les forces humaines ; car l'homme n'auroit jamais pu faire en ſa faveur, plus que Dieu même n'avoit fait pour lui, au jour de ſa création : il falloit donc un médiateur, un grand réparateur. On m'aſſure que ce libérateur étoit Dieu ; cela me paroît plus que vraiſemblable, car il n'exiſtoit ſur la terre à la chûte du premier homme, que Dieu & l'homme ; il falloit donc que ce libérateur fut Dieu. D'ailleurs, il étoit queſtion, tout à la fois, de ſatisfaire à la juſtice, à l'infinie bonté de Dieu, & de remédier aux malheurs de l'humanité;

il falloit expier, pardonner & réparer. Aucune créature choisie même dans les Cieu,xne pouvoit opérer un pareil prodige. Un Dieu seul pouvoit accomplir le mystère de l'homme.

Mais s'il y eut un Dieu médiateur entre Dieu & le seul homme qui exista sur la terre, il fallut nécessairement que cette tierce personne, fut une seconde personne en Dieu; il falloit encore que l'humanité devint l'appanage & la nature d'un être pur & parfait. Mais la nature humaine étant viciée dans son principe, il s'agissoit de réparer la création & l'humanité, & de porter le remede dans la source du mal.Un semblable prodige ne pouvoit être opéré que par un homme juste & parfait, & comme il n'existoit qu'un homme coupable, il falloit donc que cet homme juste & parfait fut un Dieu homme, c'est-à-dire

un Dieu qui s'unissant à l'humanité, lui rendit sa premiere splendeur, & élevât tout à la fois au comble de la perfection, l'homme, la nature & la loi.

La foi ne révolte donc point mon esprit, quand elle m'apprend que Dieu s'unit à l'humanité : voilà le Christ & ses deux natures ; & vous vous rappellez sans doute tout ce que nous avons dit sur la possibilité du mystère de l'Incarnation (1).

Je conviens, dis-je à Mésophée, que vos réflexions répandent une grande lumière, & j'avoue mon étonnement en voyant des faits purement historiques, venir à l'appui de vos dogmes incompréhensibles, & attester la vraisemblance du

---

(1) Voyez le chapitre des Mystères, à l'article de l'Incarnation, page 117 & suivantes.

plus grand de vos myſtères. Mais que répondrons-nous aux incrédules, quand ils nous objecteront que ce juge intégre qui promet par la bouche de ſes Prophètes, de rendre à chacun, ſelon ſes œuvres, frappe dans le premier homme tous ſes enfans ?

Vous n'ignorez pas ſans doute, répliqua le Vieillard, que cette intelligence dont l'unité embraſſe tous les tems & toutes les circonſtances, agit ordinairement par des loix générales. Auſſi pluſieurs Écrivains ne ſont pas étonnés que la nature libre, mais bornée, ayant été créée tout à la fois, inclinât toute entiere, preſqu'à l'inſtant de ſa création, vers le bien ou vers le mal; ils nous aſſurent que toutes les générations repoſoient dans Adam, & que par conſéquent elles ont dû recevoir le coup mortel qu'il venoit

de

de ſe donner à lui-même ; dans d'autres ſyſtêmes, on ſemble inſinuer que l'eſprit éternel, qui voit le commencement, le milieu, la fin & la ſuite des êtres, vit les enfans d'Adam, le ſuivre & l'imiter, toutefois autant qu'ils pouvoient le faire, parce que leur foible volonté étoit, pour ainſi dire, mêlée avec la ſienne (1).

Mais ſans porter ſi loin les conjectures, & ſans adopter de pareils ſyſtêmes qui paroiſſent favoriſer les erreurs d'Origene, renouvellées par les Sociniens, je veux que ce ſoit vous-même qui décidiez la queſtion.

En conſidérant l'union, & je dirois preſque la confuſion de l'eſprit avec la

(1) Cette opinion eſt condamnée ; Dieu ne punit point le crime qui auroit été commis, mais celui qui l'a été.

matière, concevriez-vous comment le premier homme, qui venoit de s'eſſayer au crime, n'eût point enſuite été trahi par ſes organes, & ſubjugué par ſes ſens? Croiriez-vous aiſément que le corps d'Adam, renfermant toute ſa poſtérité (1), ne lui ait point tranſmis le poiſon deſtructeur dont lui-même étoit infecté? Au ſouvenir du crime qui dégrada ce repréſentant du genre humain, pourriez-vous penſer que ſes enfans, purs & heureux comme leur pere dût l'être avant ſa chûte, fuſſent libres comme lui, de changer encore, chacun à ſon gré l'ordre & les loix d'un monde

(1) C'eſt une opinion reçue par une ſaine philoſophie, ainſi que par les partiſans les plus orthodoxes des loix generales, que les corps furent créés tous à la fois, & que le germe de l'humanité (quant à nos corps ſeulement) réſidoit dans le premier homme.

indécis? Ou plutôt quelle idée vous formeriez-vous d'un monde, moitié parfait & moitié imparfait, pur & souillé, selon les circonstances ; dans lequel la mort & l'immortalité deviendroient sans cesse le partage inégal & monstrueux des enfans d'un même père? Car il est incontestable que le premier homme qui naîtroit, pouvant, comme le premier de tous les hommes, se conduire par son libre arbitre, pourroit aussi, comme le père du genre humain, conserver ou perdre à son choix sa vie & sa vertu. Quoi! les mêmes alimens & le même athmosphère, nouriroient donc & conserveroient des hommes mortels & des hommes immortels? Les uns seroient accablés de maux & d'infortunes, tandis que les autres seroient toujours inaccessibles à la douleur?

Au reste, dès qu'on admet un premier crime, tout nous confirme (ce qui d'ailleurs est si probable) qu'en formant le premier homme, Dieu prépara dans Adam le caractère & la destinée de tous les habitans d'une même terre, paitris d'un même limon, & animés d'un même esprit. Mais au lieu de se fatiguer à oublier ce qui est, à imaginer ce qui n'est pas, il me semble qu'en voyant la nature, telle qu'elle est aujourd'hui, & surtout en se voyant soi-même, on juge que les hommes ont commis depuis longtems quelque délit considérable. Et en effet, où trouveriez-vous l'innocence dans la nature entiere ?

Quoi ! lui dis-je, jettez donc les yeux sur ces foibles enfans qui ne savent que pleurer & souffrir.

La nature en eux eſt-elle donc juſtifiée à vos yeux, reprit vivement le Vieillard, par le mal qu'ils ne font pas encore, ou par celui qu'ils ne peuvent faire ? A peine leur ame engourdie ſe montre capable de vouloir & de ſentir, ils ſont déjà impatiens, coleres, impérieux, deſpotes; au moindre obſtacle, ils témoignent leur rage impuiſſante par des cris ou par des larmes : avant de connoître les convenances ou les diſconvenances des choſes, ils ont des paſſions, des vices ; & le germe de tous les crimes n'attend pour ſe développer, que le danger de l'occaſion & la force des organes. Cela ſeul prouve en vérité par les faits, ce qu'on ne détruira jamais par des ſophiſmes.

La religion naturelle ne pouvoit

donc plus suffire à l'homme. Un Dieu revêtu de l'humanité supposoit une religion naturelle & surnaturelle tout ensemble, qui rendoit à la nature humaine dégradée, sa premiere innocence. C'est cette union qui constitue l'essence du christianisme, & qui fait l'unique force de l'homme. Voilà le Christ qui s'annonce ; lui seul put réparer la chûte de l'homme & l'élever a un état sublime. Il falloit donc une loi surnaturelle, non-seulement pour opérer tant de merveilles, mais pour que l'homme pût même obéir aux seuls devoirs de la religion naturelle. Bientôt une pure lumiere devoit briller à ses yeux : nous n'avons vu jusques ici dans l'homme, que la crainte & la honte, mais son cœur étoit destiné pour les plus grandes vertus : ce n'est plus un homme foible, tyrannisé par ses

vices; c'eſt Dieu même qui le ſoutient, qui l'anime & qui lui apprend à combattre ſes paſſions & à les vaincre ; nul doute, en effet, que ſans une aſſiſtance perpétuelle de la Divinité, le chriſtianiſme ſeroit impraticable ; & ſi la religion naturelle ſuppoſoit une communication entre le Créateur & ſa créature, celle du Chriſt annonce la préſence de Dieu même parmi les hommes.

De ſi grandes vérités & des faits ſi ſurnaturels formant la baſe du chriſtianiſme, tous ces myſtères devoient être donnés à l'homme pour l'objet de ſa créance ; mais ſa raiſon ne pouvoit y atteindre, & ſans les lumieres de la foi, comment auroit-il pû croire ce qu'il ne pouvoit concevoir ? Il lui falloit donc des ſignes

certains & un flambeau du Ciel. La révélation fut donnée; Dieu parla, & le Monde crut à sa parole.

Assurément, dis-je à Mésophée, si Dieu s'est fait entendre aux hommes, rien désormais ne sauroit m'arrêter ; à cette parole suprême, je crois, sans hésiter, les mystères les plus incompréhensibles : mais comment la raison peut-elle reconnoître avec certitude qu'une loi est dictée par un esprit invisible ? Les hommes qui m'assurent la vérité de cette grande révélation, sont des hommes comme moi ; peut-être n'ont-ils pas voulu nous tromper, ni nous séduire ; mais ne peuvent-ils point eux-mêmes avoir été séduits & trompés ? J'avoue que je me suis déjà dit, qu'il me paroissoit assez naturel que le Créateur eût voulu parler

à ſa créature. L'idée d'un pere qui ſe communique à ſes enfans, qui leur montre le chemin qu'ils doivent prendre & celui qu'ils doivent éviter, eſt une idée conforme à ma raiſon; elle eſt faite pour plaire à mon cœur. Certainement Dieu a pû, s'il l'a voulu, nous intimer ſes ordres; mais les ſignes qu'il nous eût donnés, & les moyens dont il ſe ſeroit ſervi, ne pourroient être ni douteux, ni équivoques.

Sans doute, me dit Méſophée, la révélation devoit être certaine, & revêtue de tous les caractères de la vérité; mais ſa certitude ne pouvoit s'établir que par des voies & des moyens ſurnaturels, & cependant à la portée de tous les hommes. Cette révélation du Ciel devoit être accompagnée de ſignes & de preuves ſi fortes, ſi ſenſibles,

ſi fréquentes , que notre raiſon, de toutes parts éclairée , ne pût , ſans un aveuglement volontaire, méconnoître une puiſſance ſupérieure qui parle, & qui veut être obéie. Auſſi cet eſprit inviſible n'a ceſſé de manifeſter la vérité aux hommes par des merveilles & des prodiges inouis. Il a fait marcher devant lui, pour garans de ſa parole, tous les évènemens & tous les ſiécles ; & ſes Prophètes n'ont ceſſé de faire retentir une voix qui ne pouvoit venir que du Ciel. Mais, comme le dit ſi bien Paſcal, « la même lumiere qui doit » éclairer les bons, aveugle les méchans ». Dieu laiſſe aux hommes la liberté de ſe conduire bien ou mal, de croire ou de ne croire pas ; il ſuffit à ſa juſtice qu'il fourniſſe à ſes créatures une grande lumiere qui doit éclairer leur eſprit & leur cœur. Si elles

préferent les ſens & les ténebres, elles ſe détournent de Dieu, & outragent la ſaine raiſon qu'il leur a donnée.

Je ſuis convaincu, lui dis-je, de la juſtice de Dieu; mais en attendant que vous me donniez les preuves les plus certaines de ſa révélation, apprenez-moi, pourquoi Dieu n'a paru ſur la terre que quarante ſiécles après la dégradation de la nature; pourquoi ce grand myſtère de la Rédemption a-t-il été retenu dans les Cieux pendant quatre mille ans?

Je ſuis enchanté, me dit le Vieillard, de la queſtion que vous me faites; elle ſe préſente fort à propos, car l'éclairciſſement qu'elle exige ſe trouve dans les preuves même que vous demandez de la certitude d'une révélation; & je vais tâcher de ſatisfaire en même-

tems, à ces deux questions importantes.

Nous remarquerons toujours, que Dieu s'écarte rarement de l'ordre de la nature & des esprits; & quoiqu'il exige une grande soumission de la part de sa créature, il lui a cependant donné la raison pour le connoître & pour entendre sa voix. Les hommes les plus sages, fussent-ils même inspirés par le Ciel, si leur mission divine ne m'est pas connue, rentrent dans la classe des hommes ordinaires. En effet, quand il s'agira de ma religion, de mon ame & de sa destinée, de quel droit mon semblable subjugueroit-il mon esprit (1)? Or, depuis la dégradation de l'huma-

---

(1) L'orgueil de l'homme me fait concevoir un héréfiarque, mais je ne puis concevoir un herétique sans le considérer comme un homme foible, ou bien peu jaloux de la dignité de sa raison. En effet, un

nité & l'inſuffiſance de la loi naturelle, rien ne pouvoit mieux aſſurer la certitude d'une révélation du Ciel, que l'établiſſement d'une loi intermédiaire entre la loi des premiers hommes & celle que Dieu devoit apporter lui-même ſur la terre. Cette loi intermédiaire devoit repréſenter à nos ſens, d'une maniere ſenſible, ce qui devoit un jour devenir l'objet de la foi de notre eſprit : les grandes figures & les comparaiſons ont toujours frappé les hommes; & Dieu vouloit, dans un immenſe tableau, continué pendant une longue ſuite de ſiécles, leur repréſenter l'image de tout ce qui devoit être. Il eſt facile de nous convaincre que Dieu avant

---

être raiſonnable pourroit-il riſquer l'évènement de ſon ſalut, pour ſoutenir l'opinion de ſon ſemblable ? Il me ſemble que l'amour propre même, devroit le mettre à l'abri du danger.

d'établir sa religion & d'élever l'édifice de son église, a voulu en tracer le plan le plus exact, & l'exposer aux yeux des hommes, afin qu'ils pussent un jour reconnoitre dans la réalité & dans une sublime exécution, la même main qui leur en présenta le modèle. Les preuves de l'Évangile devoient être consignées dans les mains de ses ennemis, afin de rendre ces preuves encore plus respectables; & nous devions trouver de nos jours l'histoire de l'église dans les fastes antiques des Juifs. Il falloit encore que les plus grands évènemens du christianisme fussent prédits & annoncés durant une longue suite de siécles. L'esprit de Dieu reposoit sur des époques fameuses : l'établissement & la chûte des plus grands Empires se trouvoient annoncés & fixés par sa parole ; la voix des Prophètes devoit se faire entendre dans tous les

âges, pour annoncer aux Nations la venue du Meſſie, ſa Divinité; & pour développer de ſiécle en ſiécle les circonſtances de ſa naiſſance, de ſes travaux & de ſa mort.

Les vérités morales de la religion, ont, comme les vérités phyſiques, une marche qui leur eſt propre; elles ont les unes & les autres leurs dégrés, leurs progreſſions & leurs nuances. Cette loi intermédiaire qui devoit renfermer les preuves ſenſibles de tant de faits ſurnaturels, ſuppoſoit un Légiſlateur viſible & un Peuple choiſi par le Ciel. Moyſe parut à la tête du Peuple d'Iſrael. Pour prouver la miſſion de ce nouveau Légiſlateur & des Chefs qui lui ſuccéderent, ce Peuple devoit marcher ſans ceſſe au milieu des prodiges & des miracles. Cependant la conviction de ces premiers témoins ne ſuffiſoit pas; ils

devoient être chargés de transmettre tant de merveilles à tous les Peuples de la terre. Les monumens les plus authentiques dûrent être dressés au moment même des miracles. Des fêtes, des cérémonies publiques & religieuses, uniquement instituées à ce sujet, dûrent à jamais en consacrer la mémoire; & les autres générations de ce Peuple inconcevable, qui furent également environnées des prodiges du Ciel, dûrent aussi perpétuer de la même manière la vérité des évènemens dont elles furent témoins. C'est ainsi, en effet, que tout se trouve disposé dans l'histoire des Juifs, depuis Moyse jusqu'à Jesus-Christ; & l'on ne sauroit disconvenir que ce morceau d'histoire ne forme la plus grande & la plus belle partie des fastes du genre humain. Pourrions-nous douter que ce Peuple n'ait été choisi pour conserver à tous les

les peuples le culte d'un ſeul Dieu, le ſouvenir du paſſé, & le dépôt important des promeſſes de l'avenir? Ce peuple & ſes cérémonies, ſes héros, ſes ſages, ſa loi, tout eſt figure; tout annonce l'arrivée & la puiſſance de celui qui eſt l'attente des Nations. La loi de ce Peuple miraculeux, écrite ſur des tables de pierre, ſemble tenir une ſorte de milieu entre la loi des premiers hommes, & cette loi ſurnaturelle gravée dans les cœurs par l'Eſprit Saint; cette loi intermédiaire, ſurchargée d'obſervances & de cérémonies, ſervile enfin, étoit néanmoins l'emblême d'une loi libre & ſublime. Quelque foible que fût en elle-même cette loi emblêmatique, elle ſuffiſoit cependant à tous les eſprits: les ames généreuſes, qui ne pou-

voient s'arrêter à des promesses temporelles, y trouvoient le Dieu qu'elles cherchoient hors de la terre ; tandis que l'accomplissement journalier de ces mêmes promesses temporelles, prouvoit aux esprits les plus grossiers, que le Dieu de la nature étoit le véritable chef & le législateur de ce peuple extraordinaire.

Mais pour remplir les décrets du Tout-puissant, & ne laisser aucun doute sur sa révélation, il étoit encore nécessaire que ce peuple, déjà si merveilleux dans son existence, sa durée, & sa constitution politique, se survéquît à lui-même, pour être jusqu'à la fin du monde, un miracle subsistant & perpétuel, à l'abri de toute contradiction. Témoin constitué d'une religion éternelle, sans

doute il devoit être lui-même éternel ſur la terre; ſon ſang ne ſe mêlant jamais avec celui des Nations, ſés Écritures ſi anciennes devoient repouſſer les fables & les ſuperſtitions des peuples dont il étoit environné. Et comment ces livres divins auroient-ils pû éprouver la moindre altération? Ils ſervoient de baſe à leur gouvernement; ce tréſor ſacré renfermoit les promeſſes annoncées à leurs peres.

Effectivement, hors la loi, toutes les ſciences humaines, ſi cultivées chez les autres Nations, étoient à peine connues de ce peuple ſaint; ſes grands Prêtres, ſes Lévites, ſes Sages, ne veilloient qu'à la conſervation de ces auguſtes titres; chaque Roi, dans le cours de ſon règne, devoit tranſcrire, de ſa main, les livres de

la loi ; tout Hébreu qui auroit osé changer une seule parole, eût été puni de mort ; tous connoissoient le nombre des livres qui la contenoient, plusieurs d'entr'eux les savoient par cœur, & presqu'aucun d'eux n'ignoroit combien chaque livre contenoit de mots & de lettres ; & tandis que d'une part cette nation apportoit les soins les plus religieux pour la transcription de sa loi, d'une autre part, la mémoire de chaque Israélite devenoit un témoin toujours prêt à s'élever contre la plus légère altération du texte sacré. Ainsi se manifestoient les vues d'une Providence, attentive à la conservation des divines Écritures dans toute leur intégrité.

Oui, il faut être frappé d'aveuglement, pour ne pas appercevoir que la religion

chrétienne a été annoncée à notre raiſon pendant une longue ſuite de ſiécles, & que la religion Juive n'a exiſté que pour ſervir de preuve & de témoignage au Dieu des Chrétiens, & pour lui ſoumettre un jour tout l'Univers.

Plus je conſidère, dis-je à Méſophée, la ſageſſe de cette loi intermédiaire que vous m'avez fait remarquer, plus j'admire la grandeur de Dieu, qui ſans forcer les eſprits, les incline à croire à la révélation, & prépare les cœurs à recevoir les vérités inconcevables qui devoient un jour être annoncées ſur la terre ; mais encore une fois, pour révéler aux hommes une religion, quatre mille ans étoient-ils néceſſaires à la toute-puiſſance d'un Dieu, qui fit éclore le monde à ſa parole ?

Vous m'étonnez, me répondit Méſophée; quoi! vous diſputerez donc toujours avec Dieu ſur le plus ou le moins! Faites attention que créer des mondes ou convertir des cœurs, ſont deux opérations qui ne peuvent ſe comparer. Pour créer, Dieu veut, & il eſt obéi; pour convertir, Dieu parle, & ſouvent il n'eſt point écouté. Dans la création, je ne vois que la toute puiſſance; & dans la converſion, je vois la liberté de l'homme qui lutte avec la volonté de Dieu. Mais puiſque je cherche à vous convaincre par les lumieres de la raiſon, je dois vous obſerver, que Dieu, ſelon vous, n'ayant pas voulu ſuſpendre l'ordre établi, ni changer le caractère eſſentiel du genre humain, vous ne devez pas être étonné ſi ſa patiente bonté, ſecourant la na-

ture, ne détruit ni l'ordre de nos idées, ni la prodigieuſe variété de nos affections, ni leur marche commune & naturelle. Enfin, ſi vous croyez ce que vous voyez, non-ſeulement parce que cela devoit être, mais encore parce que cela eſt, ne trouvez-vous pas auſſi raiſonnable de prononcer ſur la ſageſſe des moyens de la providence, non d'après l'idée abſtraite d'un mieux inconnu, mais d'après le ſpectacle ſenſible & conſtant que nous offrent aujourd'hui l'hiſtoire, la ſociété, & j'oſe dire, la conſtitution du genre humain? D'ailleurs, il falloit parler à tous les caractères, & prouver à tous les ſiècles; & cela, en donnant à tous les eſprits des démonſtrations invincibles, qui réſultaſſent d'une foule immenſe d'évènemens & de faits, annoncés, & atten-

dus par des Nations entieres, & toujours accomplis, cependant la plus légère variation dans les circonstances, soit dans la volonté mobile des esprits, soit dans les procédés presqu'infinis de la nature, eût suffi pour brouiller & renverser mille & mille fois toutes les combinaisons d'où pouvoit sortir cet accomplissement. Que de siècles ne falloit-il donc pas pour présenter à la raison des hommes, ces preuves bien plus convaincantes pour l'esprit, que cette multitude innombrable de miracles même, dont la force pourtant est si impérieuse, qu'ils ont converti la plus grande partie de la terre ?

Ne demandez donc plus pourquoi cette longue attente d'un Messie. Dieu devoit à sa religion une preuve

au-deſſus de toutes les preuves ; & cette preuve victorieuſe eſt dans cette même attente ; elle eſt dans cette chaîne de prédictions qui rempliſſent tout l'intervalle entre le premier homme & le Meſſie. Eſt-il poſſible d'en imaginer une plus générale, plus forte & plus capable de réveiller & de convertir, juſqu'à la fin des tems, les eſprits forts & les eſprits foibles ? Oui, dans l'attente de ce chef, je vois la main de Dieu qui l'indique à tous les hommes, & j'entends ſa voix qui le prédit dans tous les âges ? Prédictions contenues dans un Livre qui appartient à toutes les Nations, & qui ne ſemble univerſel que parce qu'il renferme des oracles qui regardent le genre humain & toute la nature. Ce Livre eſt atteſté par un peuple plus ancien que tous

les autres. Doutera-t-on que l'attente de cet envoyé, ſon hiſtoire, les cérémonies de ce libérateur ſi viſiblement repréſenté, n'ayent été de tous les tems conſignées dans ce livre fameux ? Une preuve que les Juifs y ont toujours cru, qu'ils l'ont toujours attendu, c'eſt qu'ils l'attendent encore. Il eſt impoſſible qu'on ne reconnoiſſe pas le Dieu de vérité, & ſa parole éternelle, dans ces immuables témoignages qui parlent du même ton aux hommes de tous les tems. Si une preuve ſemblable ne perſuade pas les incrédules, elle doit du moins les étonner; tout ce qu'ils peuvent faire, c'eſt de l'écarter, de l'oublier, &, comme les Juifs, de fermer les yeux à la lumiere.

Cependant ces Juifs croyent du

moins à une révélation du Ciel ; ils garantiſſent à nos aveugles Philoſophes, l'antiquité & l'authenticité de leurs livres ; & ſi pour les critiquer, on eſſaye de les lire, on trouve partout le Prince de la paix qui doit régner ſur tous les peuples. Tous ces livres, dont la certitude a été ſi ſouvent & ſi bien conſtatée, proclament d'un bout à l'autre, ſéparément, & tous enſemble, ce Roi de paix & de juſtice, qui ne fera un jour qu'un peuple de tous les peuples du monde. Or ſi les oracles contenus dans ces livres, qui embraſſent les ſiécles précédens & ceux qui vont s'écouler, ſe vérifient chaque jour depuis dix-huit cens ans : ſi nous ſommes témoins d'une partie de cette grande révolution qui devoit changer la face de la terre, nous ſom-

mes donc dans le règne de cet envoyé des Nations.

Vos preuves, dis-je à Méſophée, ſubjuguent ma raiſon; mais je ſuis vrai, & je vous avoue que ſi mon eſprit eſt content, mon cœur n'eſt pas ſatisfait. Comment m'imaginer que le ſang de cet envoyé des Nations, répandu pour tous les hommes, coule envain pour le plus grand nombre? Quelle peut être la cauſe de cette inégale répartition des graces? Combien d'hommes bons & bienfaiſans vivent & meurent ſans s'élever juſqu'aux vertus chrétiennes? Et quelle immenſité d'ames enchaînées par les ſens, appeſanties ſur la terre, ſemblent ne pouvoir ſe relever?

Cette queſtion eſt fameuſe, me

répondit le Vieillard ; mais il me semble que son éclaircissement peut être renfermé dans peu de paroles. Il me suffira de vous dire, que le Sauveur du monde est mort pour tous les hommes : que celui qui n'a pu connoître la loi, ne sera pas jugé par la loi ; que tous les hommes reçoivent des graces surnaturelles, suffisantes pour se guider, & marcher dans la voie de la justice. Enfin, & ce qui tranche toutes difficultés, nous sommes tenus de croire, que de tous les hommes qui ont couvert la surface de la terre, il n'en est aucun qui ne soit jugé un jour par sa propre conscience ; ce sera l'aveu du coupable même, qui justifiera les jugemens d'un Dieu plein d'équité ; dès-lors sa justice est parfaitement accomplie, & le mystère doit être respecté.

Quant à cette foule innombrable d'ames qui se précipitent comme des flots, dans l'abîme, je vous redirai sans cesse, que notre Dieu, juste & bon, ne demande que le peu dont nous sommes capables : loin d'exiger de nous l'impossible, il n'exige pas même tout ce que nous pouvons (1). Mais soyez le juge de la difficulté qui vous arrête & vous surprend. Dites-moi si ce n'est pas abuser des termes & de la raison, que d'imaginer une intelligence libre qui, capable du bien & du mal, traverse tout l'espace du tems, & en sort sans être déterminément ou bonne ou mauvaise ? Ne faut-il pas nécessairement qu'elle ait fait ou le

(1) En effet, les conseils évangéliques, si sublimes en eux mêmes, ne nous sont point donnés pour des commandemens.

bien ou le mal dans un monde où les penchans & les volontés inconſtantes s'écoulent & renaiſſent avec les inſtans & les heures? Il faut donc que chaque individu puiſſe ſe corriger, ſe pervertir, ſe ſoutenir & ſe dégrader à chaque moment. L'union des ames avec les corps, le tems qui rend tout variable & mobile, exigent des variétés indéfinies, une ſucceſſion de biens & de maux, des alternatives continuelles, des cataſtrophes ſubites, des changemens inſenſibles ; voilà comme je conçois cette grande machine que l'on appelle le monde phyſique & moral ; & c'eſt ainſi qu'elle s'avance tous les jours vers le but que Dieu lui a marqué, ſans gêner la liberté des créatures intelligentes ; elles doivent toutes enſemble, & chacune en particulier, accomplir enfin ſes dé-

crets éternels : les paſſions , la raiſon & la liberté ſont à l'eſprit & aux ames , ce que le mouvement eſt à l'inertie de la matière : les ames ont leurs affections , leurs nuances & leurs variétés ; les vices & les vertus , les penchans , bons ou mauvais , amenent les évènemens divers dont nous ſommes témoins.

Ces vérités une fois admiſes , je ne vois , j'oſe le dire , aucune difficulté à réſoudre. Les objections même nous offrent une réponſe invincible à cette queſtion ſi rebatue : pourquoi Dieu a-t-il fait à l'homme le funeſte préſent d'une liberté , dont il prévoyoit l'abus de toute éternité ? En effet, non-ſeulement nous devons concevoir que ſans liberté, nos actions forcées, bonnes ou mauvaiſes, n'euſſent été

été que les vertus ou les crimes du Ciel; mais nous devons auſſi conclure, d'après nos principes, que notre liberté impliqueroit contradiction, ſi nous ne pouvions faire le mal; que la juſtice de Dieu impliqueroit également, ſi les méchans n'étoient point punis; que ſa bonté infinie ſeroit un mot ſans idée, s'il ne faiſoit pas miſéricorde; & que ſa juſtice enfin détruiroit ſa bonté, ſi pour nous rendre meilleurs, afin de nous pardonner, il ne ſecouroit pas en même-tems, par un moyen ſurnaturel, la nature impuiſſante & corrompue.

Mais je m'apperçois, dit le Vieillard, que de trop longues diſcuſſions nous détournent de notre objet; reprenons le fil de nos idées:

Vous avez vu l'homme ſorti des

mains de ſon Créateur ; vous l'avez vu libre, coupable, malheureux & ſujet à la mort ; l'humanité dégradée exigeoit un Dieu réparateur ; une loi naturelle, devenue inſuffiſante, réclamoit une loi ſurnaturelle ; pour annoncer de ſi grandes merveilles, une révélation fut donnée ; une religion intermédiaire entre la loi des premiers hommes & celle que Dieu devoit apporter un jour, parut ſur la terre ; cette loi fut annoncée au milieu des prodiges, & le Ciel, pour conſtater la révélation & la venue du Meſſie, n'a ceſſé d'éclairer les Nations par ſes Prophètes & ſes miracles.

Tels ſont les faits que nous venons de vous préſenter ; ce ſeroit ſans doute le moment de faire paroître le deſiré des Nations, & d'expoſer à vos yeux les preuves de ſa divinité, la vé-

rité de ſa religion & la ſublimité de ſa morale ; mais repoſons notre eſprit ; demain nous acheverons le grand tableau que nous avons commencé ; nous avons pris l'homme dès l'ouverture des ſiécles, & nous le conduirons juſqu'à ce moment éternel qui doit ſurvivre à tous les ſiécles.

LE REGNE DU CHRIST,

Suite de la Religion du Vieillard.

DIEU devoit defcendre fur la terre; les Nations avoient les yeux ouverts fur ce grand fpectacle; enfin il parut dans le tems, dans le lieu, & environné de tous les fignes que les Prophètes avoient annoncés pendant une longue fuite de fiécles. Sera-t-on furpris de voir le Dominateur des Nations naître au milieu de tous les attributs de la pauvreté? Son royaume n'étoit pas fur la terre; le dénuement qui l'accompagne dans ce monde, n'eft-il pas analogue au deffein qui l'y amene, à fa loi, à fa morale? D'ailleurs, un Dieu caché fous les voiles de l'humilité, & de la mifère

humaine, n'étoit-il pas annoncé par les Prophètes ? Cependant il devoit deſcendre d'Abraham & de Jacob ; iſſu du ſang des Rois, il devoit être le fils de David; les Juifs ont-ils jamais pû conteſter ſon origine ?

Dira-t-on qu'une époque ſi merveilleuſe a dû être marquée naturellement par des ſignes éclatans ? Auſſi le Ciel & la terre annoncent-ils ſa naiſſance ; des hommes extraordinaires & puiſſans, ſortent de l'Orient, & viennent ſe proſterner & l'adorer ; & le Ciel, pour les conduire dans le ſéjour de l'indigence, fait paroître à leurs yeux une clarté nouvelle. Quelques-uns de nos Écrivains ont bien pû, dix-huit ſiécles après les évènemens, les conteſter & les ranger au nombre des fables religieuſes ; mais il ſuffit à ma raiſon de concevoir que l'apparition d'un Dieu

ſur la terre dut entraîner les miracles du Ciel, & que les Juifs, dans le moment des faits, ayent été forcés de les reconnoître.

Je regarde les tems qui ont précédé l'arrivée de Dieu ſur la terre, comme des tems de ténèbres; à cette époque, fixons nos yeux ſur deux objets, la Judée, & le reſte du monde; la Judée ſeule offroit des adorateurs au vrai Dieu du Ciel & de la terre; le reſte de l'Univers ne connoiſſoit que la loi naturelle.

Cependant le peuple Juif fut moins éclairé par la lumiere de l'eſprit, que frappé par des objets ſenſibles & des prodiges fréquens, qui étoient néceſſaires pour conſtater la révélation. La loi de Moyſe ſe préſentoit comme la figure ſenſible & paſſagère d'une loi

ſpirituelle, que Dieu même devoit un jour proclamer ſur la terre; alors, tous ces types & toutes ces repréſentations groſſières devoient s'effacer. A ce moment un règne tout ſpirituel commença; tout fut changé; les évènemens des ſiécles écoulés, intimement liés à l'arrivée du Meſſie, ſe fixerent & ſe réunirent ſur lui ſeul: la Judée ne fut plus qu'un point dans l'Univers. Dieu habitoit la terre; toute la terre devoit un jour l'adorer. Ce grand Légiſlateur nous annonce qu'il ne vient point changer la loi, mais l'accomplir; il employa trois années à développer des vérités inconnues juſqu'alors, & cependant anciennes comme le monde; & fixa pour toujours tous les articles de la foi. Un changement ſi ſubit, & la converſion univerſelle des hommes, exigeoient néceſſairement une lumiere nouvelle

& une puissance toute surnaturelle; lumiere invisible à nos sens, mais sensible à nos cœurs. Tous les prodiges & les miracles particuliers ne suffisoient pas; il n'étoit plus question de parler aux Israélites seuls, mais à tous les hommes : il falloit donc un miracle universel. Sans cette puissance surnaturelle qui nous environne sans cesse, pourrions-nous, je ne dis pas pratiquer la morale parfaite du christianisme, mais même concevoir qu'il eût pu s'établir, se maintenir & s'accroître ? C'est ici qu'il faut s'écrier avec un grand Docteur de l'Église (1), *le christianisme a été établi par des miracles, ou sans miracles; dans le premier cas, Dieu a parlé; dans le second, il a parlé & il parle encore, car c'est alors le plus grand de tous*

(1) Saint-Augustin.

les miracles que le christianisme se soit établi & qu'il subsiste.

En effet, qui pourroit sans démence refuser de reconnoître la main de Dieu dans l'établissement d'une semblable religion? Cette main puissante se montre de toutes parts; l'institution & la marche de cette religion diffèrent visiblement de la conduite humaine. Un imposteur parle pour être crû; il veut même séduire; mais pour y parvenir, chercha-t-il jamais à contrarier les préjugés des peuples, leurs passions, leurs intérêts les plus sensibles & les plus chers? Me dira-t-on que c'est ainsi qu'il faut traiter des esprits fanatiques? Mais je réponds qu'un imposteur adroit offre à des peuples sensuels, la volupté; à des peuples grossiers, une doctrine grossière; à de faux Philosophes, l'orgueil & l'indépendance. Il n'est pas

ici queſtion de ſéduire quelques hommes ſuperſtitieux, ni de travailler ſur une centaine de cerveaux, plus ou moins exaltés par le fanatiſme ; il s'agit de ſoumettre toutes les Nations ; & pour y parvenir, quel impoſteur dit jamais à ſes Diſciples : *mon nom vous rendra odieux à tout l'Univers ; vous ſouffrirez pour moi le mépris, les tourmens & la mort ?* Eſt-ce par d'effrayantes menaces qu'il appartient à l'homme de former des Diſciples, & de les conſerver, en ne leur promettant que la haine du genre humain ? Sans une puiſſance ſurnaturelle, l'Égliſe eût-elle jamais pû ſubjuguer les peuples, leurs paſſions & leurs cœurs ? Les miracles ſenſibles ne ſuffiſent pas pour contenir l'eſprit des hommes : témoin ce peuple groſſier, qui frappé par les merveilles du Ciel, adoroit le Dieu d'Iſrael, & bientôt en-

cenſoit les Idoles des Nations : les prodiges s'oublient, le Ciel ne parle pas toujours, & les paſſions ne ſe taiſent jamais. Quelle eſt donc cette force ſi victorieuſe ? Les Chrétiens l'appellent la grace ; & cette grace, c'eſt Dieu même, c'eſt ſon eſprit, communication la plus précieuſe que le Ciel puiſſe accorder aux hommes !

Cependant Dieu veut la faire dépendre du cœur de l'homme ; ſa volonté l'attire ; & par une eſpèce de ſympathie qui ſe trouve entre l'eſprit créé & l'eſprit créateur, cette grace ſi ſurnaturelle ſe confond avec notre être ; elle ſeconde toujours les purs mouvemens qui s'élévent de l'ame, & que la volonté fait naître. Cette lumiere divine traverſe les ames, comme l'éclair fend les nuages ; & ſi je puis m'exprimer ainſi, l'homme peut, par

ſa volonté, l'arrêter en ſon cœur ; comme nous pouvons par les traits de la plume, fixer l'éclair de la penſée.

Nous avons ſouvent obſervé que les hommes étant compoſés d'eſprit & de corps, leur religion doit être ſpirituelle & ſenſible. Auſſi appercevons-nous deux règnes dans la Divinité; par l'un, elle ſubjugue les ſens de ſa créature : ce règne de puiſſance ſe manifeſte par la création & les miracles. Par l'autre, elle embrâſe les eſprits & les cœurs ; ce règne de l'eſprit & de l'amour ſe manifeſte par les preuves purement ſpirituelles du chriſtianiſme. Oui, cette grande religion préſente à nos eſprits autant de preuves intellectuelles pour démontrer l'exiſtence du Dieu des Chrétiens, que le ſpectacle & l'harmonie de l'Univers offrent des preuves à nos ſens, pour nous démontrer l'exiſtence du Dieu de la nature.

Mais tandis qu'un Dieu defcendu fur la terre parle à l'efprit de la créature, il étonne & renverfe fes fens par des prodiges inouis, afin qu'il n'y ait rien dans la nature de l'homme qui puiffe contefter fa préfence. La Judée retentit du bruit de fes miracles; les Juifs ne peuvent en douter, ils les avouent, & pour en méconnoître l'auteur, ils les attribuent à la puiffance du Démon : J. C. les confond par la fublimité de fa réponfe.

Je vous avoue, dis je à Méfophée, que je n'ai jamais pû comprendre l'obftination des Juifs à la vue de tant de merveilles.

Vous connoiffez peu les hommes, me répondit le Vieillard : voici le moment de fixer votre efprit ; car c'eft toujours dans les grands évènemens qui intéreffent le cœur & les penchans

naturels, que l'homme ſe developpe & ſe montre tel qu'il eſt. Comme l'évènement eſt général & univerſel, c'eſt l'inſtant qu'il faut ſaiſir pour apprendre à connoitre les hommes de tous les ſiécles.

Le Chriſt s'annonçoit pour être la vérité même : point de milieu, il falloit le ſuivre ou le condamner. L'homme droit & ſincère peut connoître la vérité & la chérir ; mais les ames de cette trempe ſont bien rares. Auſſi ce ne fut pas le plus grand nombre des Juifs qui forma ces premiers Chrétiens, dignes de converſer avec leur maître. Les hommes pervers & corrompus chercherent le menſonge, ils diſcutèrent avec hardieſſe, calomnierent avec fureur. La lumiere étoit pure, la vérité ſe montroit à leurs yeux ; mais les paſſions obſcurcirent leur cœur &

aveuglerent leur esprit. Les Docteurs de la loi détesterent le juste; la Synagogue étoit en feu; des Prêtres intéressés animerent le peuple, ils lui montroient leurs sacrifices décriés, leur temple renversé, leur loi anéantie. Pourquoi tant de zèle? Étoit-ce pour conserver les loix de leurs peres? Le Messie étoit venu pour accomplir la loi & non pour la détruire. « Si vous
» ne croyez pas, leur disoit-il, à mes
» paroles, croyez à mes œuvres......
» Si je n'avois pas fait au milieu d'eux
» des merveilles qu'aucun autre n'a
» opérées, ils ne seroient point cou-
» pables ». Ne cherchons plus la cause de tant de fureurs & d'aveuglement. Pour devenir Chrétien, il falloit être vrai Juif, & ils ne l'étoient pas (1).

---

(1) Il y a autant de distance entre un circoncis &

Il falloit s'humilier, pardonner, renoncer aux honneurs, aux plaiſirs ; ils étoient orgueilleux, vindicatifs, ambitieux, ſenſuels.... Il falloit aimer Dieu & ſa loi ; leurs cœurs en étoient éloignés, ils ne virent que l'homme & méconnurent le Dieu. Quels durent être les excès de cruauté d'un peuple furieux qui vivoit dans le crime ? Le ſang de l'innocent fut répandu ; il retomba ſur la tête des enfans de ceux qui l'avoient verſé ; coupables eux-mêmes, puiſqu'ils ſe glorifient chaque jour du forfait de leurs pères.

Je viens de vous développer le grand tableau du chriſtianiſme ; préſentons maintenant au jugement de la raiſon, les dogmes les plus importans de la foi.

---

un bon Juif, qu'il s'en trouve entre un homme baptiſé & un vrai Chrétien.

I.

Nous croyons que Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts ; pour connoître les motifs qui nous déterminent à le croire, fixons deux époques ; le tems où il a vécu, & les évènemens qui sont arrivés après sa mort. Jetterons-nous les yeux sur les tems où il existoit ? Nous l'entendrons annoncer lui-même sa mort & sa résurrection, ainsi que ses Prophètes l'avoient déjà annoncé ; nous entendrons toute la Judée déposer sur la certitude de son supplice & de sa mort.

Considérerons-nous les évènemens qui ont suivi sa mort ? Nous entendrons plus de cinq cens témoins qui nous affirment sa résurrection : plusieurs de ces témoins ont mangé avec lui ; tous certifient l'avoir vu ressuscité, & avant

que de voir, ils ont tous douté. Si les Juifs euſſent fait périr J. C. dans le ſilence & l'obſcurité des priſons, & qu'au moment de ſa mort, les Chefs de la Synagogue euſſent fait courir le bruit qu'ils l'avoient chaſſé de Jéruſalem, ou fait tranſporter en d'autres climats; alors les incrédules, qui voudroient fermer les yeux aux autres preuves de ſa réſurrection, pourroient, peut être, conteſter la vérité des témoignages, même en reſpectant la véracité des témoins, puiſqu'ils auroient pu être trompés par le bruit d'une mort incertaine; mais l'illuſion ne put avoir lieu, tout Jéruſalem vit expirer le Roi des Juifs, il fut condamné par le jugement le plus ſolemnel, & les enfans de ſes bourreaux ſe glorifient encore du ſang qu'ils ont verſé.

Il ne nous reſte donc plus qu'une

question à éclaircir ; c'est de savoir, si les témoins de la résurrection sont croyables, & si leur déposition peut être contredite par une saine raison. Eh! comment pourrions-nous douter, en entendant les récits uniformes & constans de ces hommes qui ont scellé leur foi par l'effusion de leur sang, s'ils n'avoient pas vu J. C. ressuscité comme il l'avoit prédit ? Se seroient-ils voués à la mort, pour accréditer les impostures d'un homme qui les auroit trompé ? Mais ne perdez jamais de vue, m'ajouta Mésophée, que ces témoins ont expiré dans les supplices, pour soutenir, non pas seulement ce qu'ils croyoient, mais encore ce qu'ils avoient vu. C'est ici que j'en appelle à la conscience de tous les hommes ; je doute qu'il y en ait un seul qui soutienne de sens froid, qu'il puisse exister des hommes, capables de se dévouer aux plus cruelles tortures & à la mort, uniquement pour soutenir qu'ils

ont vu ce qu'ils n'ont pas vu ; qu'ils ont entendu ce qu'ils n'ont jamais oüi, qu'ils ont palpé ce qu'ils n'ont jamais touché. On nous répéte sans cesse que toutes les religions ont leurs martyrs ; je conçois que la force des préjugés de l'éducation peut inspirer un attachement presque invincible pour la religion de ses Pères ; que souvent le culte le plus absurde peut passer pour le véritable aux yeux d'un peuple stupide ; je conçois même, que dans des accès violens, le fanatisme peut jetter dans des cœurs ardens & dans des esprits voués à la superstition, une semence de manie & de férocité qui fait affronter la mort ; enfin, je conçois des martyrs de doctrine & d'opinion ; mais aucune fausse religion ne nous présente des hommes qui courent au supplice pour soutenir la vérité des faits dont ils se prétendent témoins. Ce caractère de témoignage distingue nos premiers Martyrs,

& donne à leur dépoſition une autorité qu'une ſaine raiſon ne ſauroit méconnoître. On ne peut trop le répéter, mourir, pour ſoutenir que l'on a vu ce que l'on n'a pas vu, c'eſt une idée qui révolte l'eſprit & la nature.

I I.

Nous croyons à toutes les prédictions de J. C. : avant de pouvoir en douter, ne ſommes-nous pas en droit d'exiger de ces grands Philoſophes, qui ne ceſſent de blâmer notre aveugle crédulité, qu'ils nous citent enfin, une ſeule prophétie qui doive être exécutée au moment où je parle, & qui ne ſoit pas encore accomplie ? Nous au contraire, ſommes-nous donc ſi crédules, quand nous leur en citons mille qui ſe ſont déjà vérifiées, mille qui ſe vérifient tous les jours à la face de tout l'Univers ? Eh! comment pour-

rions-nous douter de ce que nous voyons de nos propres yeux?

III.

Nous croyons aux maximes & à la morale de l'Évangile : avons nous tort? Les Philoſophes eux-mêmes trouvent cette morale ſi ſublime! Ils prétendent, il eſt vrai, qu'elle eſt contraire à la nature ; mais pourquoi n'ajoutent-ils pas, à une nature totalement dégradée & corrompue? Et puiſque le chriſtianiſme n'eſt inſtitué que pour corriger cette nature déréglée, ſa morale pouvoit-elle ſe montrer moins ſévère? Où il y a corps & eſprit, il y a néceſſairement oppoſition. C'eſt l'ombre qui combat la lumiere ; enfin, la morale ne pourroit être favorable à la nature de nos ſens, qu'autant qu'elle ſeroit contraire à la nature de notre eſprit.

Si les choſes ſont ainſi, la morale d'une religion purement ſpirituelle ne pouvoit être différente de celle de l'Évangile ; à moins que Dieu n'eût voulu contrarier la nature de l'eſprit, & par conſéquent, changer l'eſſence des choſes, ce qui ſeroit abſurde & impoſſible.

I V.

Nous croyons enfin à la réſurrection générale des morts, & au jugement univerſel des hommes : A l'égard du jugement, nous le croyons, parce que Dieu eſt juſte.

Quand à la réſurrection, c'eſt le dernier myſtère qui nous reſte à examiner.

L'homme étant par ſa nature un composé d'ame & de corps, n'eſt-il pas raiſonnable de croire qu'il ſera

éternellement ce qu'il eſt eſſentiellement ? D'ailleurs, n'eſt-il pas conforme à la ſageſſe & à la juſtice de Dieu, qu'ayant uni l'ame avec le corps, il puniſſe ou récompenſe, dans l'un comme dans l'autre, des actions qu'ils firent enſemble ? Indépendamment de la foi, j'entrevois donc une eſpèce de juſtice dans le dogme de la réſurrection des corps.

Mais ce qui vous ſurprendra, ſans doute, m'ajouta Méſophée; c'eſt qu'en ſuppoſant une autre vie, le myſtère de la réſurrection des corps, m'étonne beaucoup moins que la création de ces mêmes corps & que leur union avec nos ames. En effet, je ne puis nier, ſans folie, l'union de mon eſprit à mon corps; or, miracle pour miracle, celui qui unit l'ame à un corps qu'elle n'avoit pas encore habité, me paroît cent fois plus grand, que le mi-

racle qui la réunira un jour à un corps qu'elle a déjà occupé (1); auſſi mon exiſtence & l'apparition d'un ſeul enfant dans le monde, m'étonnent bien plus que la réſurrection de tous les morts; dans l'une, c'eſt un eſprit qui vient ſubitement s'emparer d'un corps

(1) Excepté les myſtères qui regardent la nature divine, l'exiſtence de preſque tous les autres nous eſt démontrée par les faits; ils nous environnent, nous les voyons, il ne nous eſt permis, ni d'en douter, ni de les comprendre; or, ceux-ci garantiſſent, pour ainſi dire, ceux que nous ne pouvons pas voir & qui forment l'objet de notre ſeule foi. A l'égard des merveilles & des prodiges incompréhenſibles qui ſont néceſſaires pour que ces myſtères ſenſibles exiſtent à nos yeux, cela doit bien peu nous arrèter; car lorſqu'il ne ſera plus queſtion que des miracles & de la puiſſance du Créateur de toutes choſes, quel embarras peut-il reſter à notre eſprit?

où il n'a jamais exiſté, & dans l'autre ; c'eſt un eſprit qui rentre dans un corps qu'il a déjà eu. Mon exiſtence ſuppoſe donc deux miracles, tandis que la réſurrection générale des morts n'en ſuppoſe qu'un ſeul.

— Cette réflexion me plut autant qu'elle me frappa. Le Vieillard ſuſpendit ſon diſcours, & un moment après il me dit :

Tel eſt le plan & l'idée que j'ai voulu vous tracer de ma religion ; ſi elle renferme des vérités ſublimes, qui ſuppoſent elles-mêmes des prodiges inconcevables, ne cherchez point d'autre cauſe que la cauſe même d'où ſort cette religion ; elle découle d'un Être infini & incompréhenſible ; ce que nous avons tenté de

prouver par la raiſon humaine, bientôt nous le prouverons par les faits. En attendant, nous avons pris le chriſtianiſme dès ſa ſource, nous l'avons ſuivi dans ſa marche & dans tous les tems; nous l'avons vu porter avec lui toutes les vérités qui l'ont précédé, & qui deviennent enſuite la ſource intariſſable de celles qu'il a fait naître; vérités eſſentielles qui s'identifient tellement avec les premieres, que rien ne peut en être iſolé ni déſuni. Une religion ſemblable ne peut être que l'ouvrage d'un Dieu.

Le Vieillard fit un mouvement pour ſe lever; mais nous le vîmes ſur le champ plus animé que jamais.

Je m'arrête, nous dit-il. ſur une penſée bien ſimple, mais frappante,

qui ſeule peut ſuffire pour démaſquer l'erreur & faire reconnoître toutes les fauſſes religions de l'Univers.

La vérité eſt émanée de Dieu ; elle eſt une, c'eſt ſon caractère eſſentiel ; par conſéquent, il ne peut y avoir qu'une ſeule religion véritable ; & c'eſt une erreur déplorable ; de chercher la religion des hommes ailleurs que dans l'unité. Ce principe poſé, il faut conclure avec un homme célebre (1), « que toutes les » diverſes religions, prétendues révé- » lées, qui différent entr'elles, ſont » toutes néceſſairement fauſſes, hormis » une ſeule ». Tout ſe réduit donc à reconnoître la véritable, d'une maniere ſi ſenſible, qu'il ne ſoit pas permis de s'y méprendre.

(1) Paſcal.

Selon les règles de la raiſon, cette unique religion n'a pu être inſtituée que pour l'homme ; elle a donc dû paroître & commencer avec l'homme : ſon origine doit tenir néceſſairement au principe dont elle eſt émanée, & au ſujet pour lequel elle a été inſtituée. Le principe, c'eſt Dieu ; le ſujet, c'eſt l'homme. Une idée auſſi raiſonnable une fois admiſe, jettons les yeux ſur les faſtes du monde : nous verrons d'une part l'hiſtoire des Nations varier ſur l'époque & l'origine de toutes les religions, & de l'autre, nons verrons le chriſtianiſme ſeul nous préſenter une révélation qui remonte au premier homme ; elle ſeule eſt donc la religion que le Ciel deſtinoit à l'homme : & toute autre qui ne vient point à l'appui de cette primitive révélation ne peut être qu'une inſtitution purement humaine, & par ce ſigne ſeul, une religion manifeſtement fauſſe.

A peine le Vieillard avoit-il fini de parler, Arſenne me propoſa de nous retirer dans mon appartement, pour continuer l'ouvrage que nous avions entrepris; Méſophée fut curieux de ſavoir quel pouvoit être l'objet de nos travaux; Arſenne lui apprit que nous étions dans l'uſage de fixer tous les jours ſur le papier, les objets eſſentiels de nos conférences, & que nous eſpérions nous ſervir de tous ſes différens matériaux pour rédiger un jour des mémoires utiles à la religion; le Vieillard fut enchanté, il applaudit à notre projet, & nous dit qu'il eſpéroit enrichir encore notre rédaction de nouvelles preuves intéreſſantes.

TRADITION,

OU

PREMIERE RÉVÉLATION.

JE retraçois à ma mémoire les grands principes contenus dans la religion du Vieillard, quand je l'apperçus. Je ſuis porté à croire, lui dis-je, en l'abordant, que votre religion eſt la véritable ; il eſt certain qu'en conſidérant l'état des choſes, le ſpectacle que le chriſtianiſme nous préſente, eſt un prodige toujours ſubſiſtant, qui publie ſans ceſſe ſon authenticité dans tous les ſiécles. Mais tous les hommes uſent-ils des forces de leur raiſon, & quand ils s'en ſerviroient, la multitude peut-elle jamais atteindre à des preuves ſi relevées, & vous conviendrez avec moi

que le ſalut n'eſt point la récompenſe d'un raiſonnement ſubtil & profond.

Vous avez bien raiſon, me répondit le Vieillard ; auſſi la foi tient elle beaucoup plus au cœur qu'à l'eſprit ; mais Dieu ne permet point que nous ſoyons tourmentés malgré nous par des doutes inſuportables Les preuves qu'il nous donne de ſa religion, ſont auſſi variées que les eſprits, & répondent à la différence des caractères, & comme les preuves de fait ſont plus à la portée du commun des hommes, jamais hiſtoire ne fut mieux prouvée que celle d'une création, d'un premier crime & des promeſſes d'un Rédempteur.

Mais avant de vous développer ces preuves, je veux ſuppoſer que vous n'admettez

n'admettez encore qu'un Dieu créateur du monde & de l'ame humaine ; quand votre raiſon ne vous auroit malheureuſement appris que cette vérité que l'on croit preſque en naiſſant ; feriez-vous éloigné de penſer que le premier homme, en recevant l'intelligence avec la vie, dût connoître ſon bienfaiteur, lui obéir & l'adorer ? Croiriez-vous qu'il oublia de raconter à ſes enfans les merveilles dont il fut l'objet & le témoin ?

Les premieres générations touchoient à leur origine. Ces évènemens une fois gravés dans la mémoire des premiers hommes, ſans doute ils furent long-tems ſans vouloir & même ſans pouvoir les traveſtir & les altérer ; à meſure qu'ils s'avançoient ſur la terre, leur tradition s'étendoit avec eux, & jamais on ne croira que le

monde ait pu, dans la ſuite oublier totalement ſon hiſtoire.

Vous ſavez que ſelon la tradition la plus conſtante, Noé repeupla la terre ; la chaîne qui le lioit au premier homme, n'étoit pas immenſe, il en voyoit pour ainſi dire les deux extrémités ; mais s'il dut, comme vous n'en doutez pas, raconter ſans ceſſe à ſes enfans ce qu'il avoit appris de ſes peres ; vous ſentez bien que leurs ſucceſſeurs ont dû, par la même raiſon, tranſmettre juſqu'à nous, le ſouvenir des malheurs qui commencerent avec le genre humain.

Il eſt vrai que cette premiere hiſtoire dût s'altérer à meſure que les peuples ſe diſperſoient dans des climats différens ; mais parmi les fables & les erreurs des traditions humaines, ce qu'elles embrouillent & défigurent

ne doit-il pas conſerver un certain caractère de vétuſté & de vérité qu'un jugement ſain ne pourra jamais méconnoître ?

Au ſurplus, ſi l'on excepte quelques nations ſauvages, ſur la créance deſquelles nous ne pouvons rien affirmer, vous ſavez que les peuples ont toujours adoré un Dieu ou des Dieux. Cette réflexion doit affliger une certaine claſſe de vos Philoſophes, car ils ne peuvent éviter ou d'admettre une révélation ou de s'arrêter à la nature ; s'ils s'arrêtent à la nature, ce ſeroit convenir encore d'une religion naturelle qui faiſant partie de nous mêmes ſeroit toujours ancienne comme l'Univers.

Mais tandis que la droite raiſon nous montre un culte naturel, les opinions & les monumens publient & conſtatent l'exiſtence d'une loi révélée : nous

retrouvons les premiers objets de notre foi dans les fables des Poètes, dans les ſyſtêmes des Philoſophes, dans les annales de tous les peuples. Objecteriez-vous qu'un ſyſtême de révélation fut une de ces chimères produites dans l'ignorance & l'enfance du monde; mais faites attention que cette loi révélée, ſortie, ſelon vous, des ténèbres & de la ſtupidité, nous préſente des notions ſublimes de la nature divine; il faudroit donc que vous cruſſiez en même-tems que la ſimple & noble idée d'un Être juſte & Créateur, peut nous paroître tout à la fois, la perfection de la ſageſſe & le comble de la démence.

Au reſte, permettez moi de ſuppoſer pour un moment la vérité des faits rapportés dans les livres de Moyſe. Dans le fond, feriez-vous révolté d'y trouver la créance d'un Dieu qui pour-

ſuit le crime & l'injuſtice ? Seriez-vous fâché d'apprendre en même-tems que le Souverain des eſprits qui nous forma à ſon image, daigna ſe révéler ſenſiblement à des créatures qui tenoient de ſa bonté un eſprit & des ſens ? Et ſi par hazard, vous étiez ſurpris de trouver auſſi dans ces antiques annales la déſobéiſſance & l'ingratitude des Peres du genre humain ; pour rendre à vos yeux cette chûte plus que vraiſemblable, écoutez alors votre conſcience, regardez vos actions & celles de vos ſemblables ; & après avoir apperçu le crime qui nous perd, n'êtes-vous pas heureux d'entrevoir l'eſpérance qui nous reſte ?

Mais revenons à notre hypothèſe, & ſuppoſons pour un moment la vérité de nos livres ſacrés. Examinons dans cette ſuppoſition ce qui dût arriver (les hommes étant ce qu'ils ſont),

nous verrons enſuite ce qui a certainement été.

Ne trouvez-vous pas qu'on ne peut conſidérer les choſes dans l'état où je viens de les ſuppoſer ſans voir ſortir d'une même tige deux religions ſemblables & différentes, l'une grande & vraie dans tous ſes points ; l'autre, raiſonnable & inſenſée, vraiſemblable & révoltante, parce que le vrai ſe mêle ſouvent avec le faux; la premiere commence avec le monde; la ſeconde, auſſi ancienne que la corruption du cœur de l'homme, ſe diviſe en une infinité de branches; elle ſe complique & s'avilit à meſure qu'elle ſe répand. La religion du Ciel paroît ſimple, majeſtueuſe, immuable, mais progreſſive comme nos beſoins & nos lumieres; elle ſe développe & ſe perfectionne ſans plier ſous le poids des

paſſions & des circonſtances, au lieu que la religion des hommes ſe conforme ſans ceſſe aux intérêts & aux caprices des Peuples & de leurs conducteurs. Delà, tant de religions & de ſyſtêmes ; cependant comme toutes les religions ont une ſource qui leur eſt commune, elles doivent néceſſairement conſerver des liens & des rapports qui montreront toujours ce qui les ſépare & ce qui les réunit.

Eh bien! ce qu'une ſimple & droite raiſon nous fait néceſſairement prévoir, n'eſt-il pas arrivé de point en point? Les détracteurs de la raiſon & de la foi; vos Philoſophes, ne conviennent-ils pas qu'on trouve par-tout les triſtes veſtiges d'une prétendue révélation, qui ſelon eux, paſſe pour être au moins très-ancienne; vous avez dû lire ſouvent dans leurs ouvrages, que cent

religions qui commencent les unes après les autres, répandirent toujours un déluge de ſuperſtitions puériles & pernicieuſes, dont la ſource ſe perd dans la plus haute antiquité. Ils écrivent même qu'elles ont avec celle qui dût les précéder, des rapports marqués qui ſont plus ou moins ſenſibles à meſure que leur établiſſement ſe rapproche ou s'éloigne d'avantage de ce qu'ils appellent ordinairement les premieres erreurs & la premiere démence du genre humain.

Mais indépendamment de ce qu'ils croyent & de ce qu'ils nient, s'il eſt vrai qu'en ſuppoſant la divinité de nos livres, on voye néceſſairement que les choſes ont dû ſe paſſer enſuite, comme elles ſe ſont effectivement paſſées; je ſoutiens alors qu'en voyant la ſuite inévitable des faits ad-

mis par ſimple hypothèſe, l'hypothèſe devient elle-même un fait inconteſtable.

Hélas! que nous ſommes habiles à éloigner tout ce qui peut éclaircir les doutes qui nous ſéduiſent. Par exemple, comment pourriez-vous oublier que vous liſiez tous les jours dans les écrits de nos penſeurs modernes que les débris de l'hiſtoire des Nations, les fables des Poètes, les mémoires des voyageurs, la croyance des peuples ſauvages & policés, tout annonce un premier culte plus ſimple & plus unanime.

— Je voulus pour lors objecter que ces écrivains nous oppoſent pourtant la variété des traditions ſorties d'une même ſource.

Il y a long-tems que je ſais, répondit

le Vieillard, que nos adverſaires ſe contrediſent ſouvent ; ils ne ſentent pas qu'en donnant à toutes les religions une même origine, les variétés qu'ils nous reprochent enſuite, nous plaiſent infiniment ; car elles ajoutent la force prodigieuſe des témoignages les plus variés à celle qui réſulte déjà de la nature de nos livres & de l'enchaînement des principes & des faits qu'ils renferment. Je ſais auſſi qu'après avoir calomnié les Philoſophes eſtimables, les Hiſtoriens accrédités, & je dirois preſque le genre humain, ils préfèrent tous les jours des rêveurs obſcurs à des légiſlateurs authentiques; car ils oppoſent froidement une chronologie ſans vraiſemblance à celle qui les guide ſouvent eux-mêmes, quand ils écrivent l'hiſtoire des premiers tems. Il eſt vrai qu'ils ſe démentent adroitement devant des lecteurs prévenus

& peu inſtruits ; ils affectent l'étalage le plus faſtueux d'une ſcience profonde ; leurs diſciples publient en même-tems qu'ils ſavent toutes les langues ; quelquefois on ſe perſuade que l'opiniâtreté de leur travail leur a fait découvrir ce qu'ils ont paiſiblement compilé dans *Varburton*, *Marſham*, *Jacquelot*, dans le pauvre *Pluche* lui-même, qu'ils ne décrient ſi cruellement, que parce qu'il l'ont copié ſervilement; voilà leur art, car leur véritable ſcience n'eſt que la notre qu'ils obſcurciſſent ou qu'ils corrompent. Ils ſavent, ſuivant les circonſtances, la prendre, la quitter ou la traveſtir. S'agit-il d'affoiblir la vénération que nous inſpire un récit qui ſemble remonter à l'origine des choſes, ils nous oppoſent alors l'antiquité de quelques fragmens, toutesfois moins anciens que

nos livres ; ils ſemblent triompher de n'y trouver qu'en partie, ce qui a pourtant dans la bible un autre accord & une autre ſuite ; c'eſt ainſi qu'ils confirment, ſans y penſer, ce que Moyſe nous apprend des ſacrifices de reconnoiſſance & d'expiations ; ils daignent ſouvent nous avertir qu'on offrit de tous les tems aux Dieux irrités contre les hommes, les fruits de la terre & le ſang des victimes : ils nous répétent auſſi qu'après le ſacrifice, on faiſoit un repas en commun, pour faire tous les jours ſouvenir les habitans d'un même univers, de leur origine commune & de leur premiere égalité. Ils aſſurent que tous les peuples ont célébré de tous les tems le ſeptieme jour de la ſemaine, en mémoire ſans doute d'un grand évènement ; ils ſavent très-bien que les plus anciens Auteurs ont

regardé cet antique uſage comme un mémorial de la création ; ils ne peuvent ignorer que cette explication eſt preſque univerſellement reçue des Philoſophes & de tous les peuples.

Il y a plus, ils conviennent aujourd'hui avec un célèbre défenſeur de leur malheureux ſyſtême (1), de l'ancienneté des fêtes inſtituées en commémoration du déluge : tant ils ſont perſuadés (je ne puis aſſez le répéter) de l'unité d'un premier culte & d'une premiere tradition qui remonte à l'origine des choſes ; & ce même Écrivain que nous venons de citer, obſerve, d'après Plutarque : « Que la » ſimplicité & la grandeur de cette » premiere croyance ſe manifeſtoient » encore dans les myſtères de la bonne

(1) Boulanger.

» Déesse, lorsque Plutarque écrivoit
» son histoire ».

Pourquoi enfin ce repas en commun? D'où peut venir cette pratique attendrissante qui nous rappelle que nous sommes freres, & que celui qui nous a donné l'être, nous ordonne, dès le commencement des choses, de nous secourir & de nous aimer? Pourquoi célèbre-t-on le dernier jour de la semaine dans tout le monde connu? Pourquoi enfin les Nations les plus ignorantes voyent-elles depuis si longtems que cette fête fut destinée à rappeller aux hommes le repos sublime des Dieux?

Le savant Écrivain dont nous venons de parler, pouvoit ajouter aux curieuses recherches dont son livre est

rempli, que les Hiſtoriens qu'on nous oppoſe, ſont pour la plûpart les témoins que nous reclamons ; par exemple, Beroſe, Sanchoniaton, Manethon, Diodore de Sicile, &c. ; Beroſe ſurtout à qui l'on attribue une hiſtoire informe des Peuples de Chaldée, s'accorde, comme on le ſait, en beaucoup de choſes avec Moyſe, car il parle comme l'Hiſtorien ſacré de la longue vie des premiers hommes, de leur perverſité, d'un déluge qui engloutit une race impie & ſacrilége ; il prétend même que l'arche s'arrêta ſur une montagne d'Armenie, & qu'on en voyoit encore les débris, lorſqu'il écrivoit ſon hiſtoire. Enfin, Abdiénus, Appollodore, les Mages de Chaldée, & tant d'autres Hiſtoriens, la plûpart ſéparés par des mers ; tous ont dit, ſans pouvoir ſe copier, que la Chaldée, l'Égypte, & les pays circonvoiſins, fu-

rent d'abord ſucceſſivement gouvernés par des Rois qui vécurent pluſieurs ſiécles. Ils prétendent tous que le déluge arriva ſous le règne de Xiturus, que l'on cita toujours (quelque nom qu'on lui prête) pour le dixieme Roi, comme Noé, ſelon nos livres ſaints, étoit le chef de la dixieme génération depuis le premier homme. Mais ce qui vous ſurprendra davantage de la part de nos adverſaires, c'eſt qu'ils répétent comme nous, pour conclure contre nous « Que dès le » commencement on adoroit la Di» vinité dans un ſanctuaire ſéparé, » que les premiers Peuples qui vi» voient comme des voyageurs, » avoient un coffre portatif, où l'on » renfermoit les inſtrumens conſacrés » au ſervice divin ». Comment donc oſent-ils reprocher à Moyſe d'avoir adopté cet uſage univerſel? Et ne craignent-

craignent-ils pas ſurtout, qu'on leur demande comment des Peuples ſéparés par des mers & des contrées inhabitables, ont toujours fait à peu près les mêmes rêves ?

Mais ſans attendre leur réponſe, je ſuis bien sûr que vous dites en vous-même, l'unité d'une premiere religion explique celle des obſervances, & l'ancienneté d'un culte dont les débris ſe retrouvent partout, prouve rigoureuſement une premiere religion, un premier peuple, une premiere famille & un premier légiſlateur.

Au reſte, quand vous n'auriez ſimplement devant vos yeux que les faits dont vous n'avez jamais pu douter, je ſuis certain qu'en les réuniſſant, vous en verrez encore ſortir quatre vérités frappantes & déciſives.

La premiere, c'eſt qu'il eſt impoſſible que tous les Peuples n'ayent pas puiſés à la même ſource, leurs loix, leurs religions, leurs ſyſtêmes & notre premiere tradition.

2°. C'eſt qu'on ne peut ſoupçonner un concert d'impoſture parmi ces Peuples, puiſqu'ils ont altéré ſucceſſivement & diverſement, le fond d'une même croyance, laquelle ſuppoſe un moment où elle fut plus ſimple & plus unanime.

3°. C'eſt que la différence des climats, des circonſtances, la corruption & le délire des eſprits & des cœurs ont dû néceſſairement obſcurcir & défigurer le fond d'une premiere tradition (1).

(1) Je ſoutiendrois même, qu'à moins d'un miracle

Enfin, la quatrieme vérité, aussi frappante que les trois premieres, c'est que s'il existe un Peuple qui ait seul conservé ce qui s'accorde le mieux avec l'antiquité & la saine raison, si malgré le fanatisme & la grossierté de ce Peuple extraordinaire, il nous garantit la Divinité d'un culte que malgré ses infidélités multipliées, il regarda toujours comme une loi donnée

---

toujours subsistant, notre tradition ne pouvoit se conserver partout pure & sans altération; il suffit qu'elle nous annonce elle-même ce progrès des erreurs & de la demence d'une race perverse & insensée. Eh! comment l'ignorance, le tems & les passions humaines n'auroient-elles pas amenés ces memes changemens dans la religion comme dans les mœurs, dans l'histoire & dans les loix politiques; il faudroit donc que les hommes fussent d'une autre trempe, pour ne pas violer & corrompre en même-tems la vérité des faits & des principes, car en restant tels qu'ils sont, le contraire de ce qu'ils ont fait seroit en vérité contradictoire à leur nature.

par Dieu même : Si ce culte plus ſimple & plus grand que tous les autres, proclame un Dieu moteur & créateur des choſes, qu'il faut aimer plus que ſoi-même ; ſi cette étrange Nation conſerve un livre qui condamne ce qui nous révolte le plus dans les coutumes & les opinions de tous les Peuples du monde, s'il raſſemble en même-tems ce que leur croyance & leur hiſtoire nous offrent ſéparément de plus noble & de plus raiſonnable ; s'il remplit les vuides qu'on y trouve ; s'il explique les contradictions qu'on y rencontre, s'il réunit & complette ces membres épars & mutilés, n'eſt-il pas évident que ce livre fameux nous conſerve l'hiſtoire & la religion des hommes dans ſa premiere intégrité?

Pour moi je regarde ces livres dictés par Dieu même, comme un or

pur & ſans mêlange; partout ailleurs j'entrevois ce même or altéré & preſque recouvert par des métaux impurs & groſſiers ; pour parvenir à en faire le dépouillement & la ſéparation, imaginons un procédé bien ſimple, (car la raiſon à ſes procédés comme la chimie). Raſſemblez les parties éparſes & défigurées, ſéparez-les de l'alliage qui les dénature, rejettez tout ce qui n'a pas la même conſiſtance, les mêmes caractères de vraiſemblance, & vous retrouverez cet or pur que vous cherchez.

Suis-je capable, lui répondis-je, des recherches & de la préciſion qu'exige un procédé de cette eſpèce ; je me figure pourtant que je pourrois (avec votre ſecours) rapprocher aiſément ce qui paroît le plus ancien & le plus raiſonnable, ou plutôt le moins inſenſé,

en retranchant les contradictions palpables qui rompent l'unité de l'ensemble, peut être qu'on verroit.....

Vous m'avez deviné, s'écria le Vieillard ; essayez de faire un jour vous-même ce que vous me demandez à présent, car il me semble que l'on n'oublie point les leçons qu'on se donne soi-même, comme on oublie celles que l'on reçoit. Parcourez seulement l'histoire des premiers siécles, lisez quelques Auteurs anciens, consultez les fables des Poètes, les annales des Peuples, les opinions des Philosophes ; ne vous contentez pas de rassembler sous le même point de vue des faits célebres & importans; choisissez encore parmi leurs circonstances celles qui semblent avoir le plus de vraisemblance & d'authenticité ; vous ne sauriez avoir trop d'égards pour les

opinions qui s'expliquent les unes par les autres, vous retrancherez ces absurdités frappantes & isolées qui choquent également la tradition la plus commune & le bon sens le plus grossier ; vous conserverez ce que vous verrez toujours reparoître sous des traits différens. Par exemple, mettez à part, si je puis parler ainsi, l'opinion commune d'un monde créé, tant de fois rappellée dans les livres anciens ; mais il faut encore extraire, parmi les circonstances de cette étrange création, ce qu'en ont pensé les Historiens & les Philosophes anciens & respectés. Combien de fois vous allez trouver la chûte d'Adam & d'Eve, plus ou moins défigurée & souvent toute entiere, surtout dans les vers orphiques dont on connoît l'antiquité ; vous verrez bientôt que la séduction du serpent précéda la boëte de Pandore, & vous re-

connoîtrez dans des fragmens plus anciens qu'Homère, l'hiſtoire du déluge avec certains détails qu'on trouve auſſi dans la Genèſe. Certainement vous préférez un monde, renouvellé par voie de génération, à la fable des hommes produits par le limon du Nil, & à l'hiſtoire de Deucalion & de Pyrrha. Quant à la date des évènemens qui touchent au commencement des choſes, vous choiſirez cette ancienne chronologie que le ſavant Varon oppoſoit autrefois avec tant de ſuccès aux Diſciples hardis de Socrate & de Zenon. D'ailleurs, vous en croiriez aux marbres de Paros, tant eſtimés de vos Philoſophes, plutôt qu'aux calculs Chinois qu'ils nous oppoſent à chaque inſtant (quoique le peuple dont ils s'étayent, raconte, ainſi que nous, un déluge univerſel); vous trouverez auſſi dans des Auteurs pro-

fanes, la naïve & touchante peinture d'un premier état d'innocence, tel que Moyse nous le décrit de ce ton simple & majestueux qui persuade : & je ne crains point que vous adoptiez de préférence ces peintures molles & puériles, qui n'ont point d'ailleurs la même antiquité. Je crois vous voir encore comparer la fable des Géans avec l'histoire de la tour de Babel, & de la dispersion des Peuples, vous dites : il fut un tems où les hommes ne formoient qu'une immense nation, réunis par les mêmes loix, gouvernés par les mêmes chefs ; le jour de leur premiere séparation est une époque mémorable, il doit avoir laissé dans leur souvenir des traces que le tems n'a point effacées ; eh ! comment pourroit-on oublier la cause & les circonstances d'un évènement de cette nature ? Il est vrai qu'on en parle di-

verſement; mais la premiere verſion, quoiqu'altérée, eſt moins ridicule que la ſeconde, & la ſeconde qui défigure le même fond, ajoute encore à l'authenticité de la premiere. Combien de fois vous allez dire : que de grandeur & de petiteſſe ! quels rapports ! quelles contrariétés ! quel déſordre ! quelle interruption dans la chaîne des faits & des perſonnages ! quel déſert de chronologie ! .... Au reſte vous aviez prévu ce déſordre & cette harmonie en voyant ſortir d'une même tige toutes les religions qui devoient remplir le monde entier ; mais en faiſant ces réflexions, vous voyez inſenſiblement reparoître l'ordre & la vraiſemblance ; car ces matériaux diſperſés ne demandent qu'à ſe réunir. Eh ! comment ne joindriez-vous pas aux fautes & aux malheurs du monde

naiſſant, la promeſſe d'un Rédempteur que vous trouvez avec un des plus célébres défenſeurs de l'incrédulité (1), dans les hiſtoires & les obſervances des Peuples anciens & nouveaux. Je dis plus, vous reconnoiſſez en quelque ſorte la vive lumiere & les ſaintes obſcurités des oracles de nos Prophètes, dans l'idée générale & confuſe d'un évènement conſidérable, car vous trouverez partout « la crainte du grand » Juge, la promeſſe d'un Sauveur du » monde, un règne de paix & de » juſtice, & l'attente univerſelle d'un » homme puiſſant & ſingulier ».

A meſure que vous avancerez, les nuages diſparoîtront, vous verrez plus diſtinctement les premiers pas du genre

(1) Avec ce même Boulanger.

humain ; vous trouverez l'origine des empires fondés par les enfans de Noé (car on les reconnoît toujours quelque nom qu'on leur donne (1). Que dis-je, vous retrouverez jusqu'aux premiers ancêtres du peuple Juif, dans ces hommes d'un cœur pur, qui vivoient comme des voyageurs sur la terre; car il est peu d'anciens Auteurs qui n'aient parlé de ces premiers justes & des prodiges que le Ciel opéroit en leur faveur. Peut-on ne pas admirer l'éclat de leurs simples vertus en voyant les Payens après quatre mille ans, jurer encore devant leurs Césars,

---

(1) D'ailleurs ne seroit-il pas du dernier ridicule de prétendre qu'ils doivent conserver leurs propres noms dans les différens pays ; la diversité des langues a dû nécessairement produire des changemens de noms.

par le Dieu d'Abraham & de Jacob (1)?

Je me contente de marquer à grands traits ce que vous pourrez exécuter avec une précision qui pourtant n'est pas nécessaire; car pour peu que vous suiviez cette méthode que vous avez si bien saisie, le résultat sera toujours le même; enfin, je veux encore que par un effort d'esprit, vous ayez presque oublié Moyse & son histoire; que résultera-t-il? C'est qu'en lisant la votre, vous verrez reparoître la sienne toute entiere, ce sera son ensemble, ses détails, & presque son style; je finis par une comparaison sensible; imaginez que ce chef d'œuvre de la Grece, la statue d'Appollon que l'on voit à Rome, fut brisée en mille morceaux, & que tous ces membres épars ne

(1) Les Payens dans leurs exercices, juroient par le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob.

présentassent plus à nos yeux qu'un corps informe & mutilé, dont cependant des ouvriers ignorans & barbares auroient formé un tout, en y joignant des membres monstrueux & grossiers, & que par un hasard heureux on découvrit dans le sein de la terre, une tête pleine de graces & de majesté, des jambes, des bras & une quantité de morceaux du même marbre; que penseriez-vous, si en faisant disparoître tout ce qui seroit étranger à cette célébre statue, tous les membres divers que l'on auroient trouvés, s'adaptoient merveilleusement à ce corps informe, & que par un accord & une harmonie parfaite, il en résultat un ensemble admirable qui offrit à nos regards un des plus beaux ouvrages des hommes? Pourriez-vous douter que cette statue, si finie & si admirable dans ses proportions & dans son ensemble, ne

fut ainſi ſortie des mains de ſon auteur?

Telle eſt la tradition de Moyſe; tel eſt cet or pur & ſans mêlange, une partie de ce métail précieux s'eſt toujours conſervé chez tous les Peuples diſperſés ſur la terre, quoique méconnoiſſable & recouvert par des métaux impurs & groſſiers. C'eſt ainſi que l'on peut réparer cette eſpèce de coloſſe informe que chaque Nation a conſtruit, ſuivant ſon caractère & ſon climat, d'après un fond qui eſt partout le même. Chacun de ces aſſemblages monſtrueux diffère plus ou moins de tous les autres, & reſſemble plus ou moins à chacun d'eux.

En effet, m'écriai-je, il eſt ſingulier qu'un peuple explique auſſi raiſonnablement les pratiques & les opinions aujourd'hui répandues dans le

monde entier ; il nous préſente un genre de théodicée, dont les parties faites les unes pour les autres, ont une harmonie incompréhenſible.

Ce n'eſt pas tout encore, me dit Méſophée ; comment les premiers légiſlateurs ont-ils ſi bien profité de tant de loix & de cérémonies utiles ou pernicieuſes ? Il eſt étonnant qu'ils ne ſe ſoient approprié que des pratiques non ſeulement eſſentielles à l'économie moſaïque, mais encore (comme le remarque très-bien le fameux Boulanger) évidemment figuratives de quelque choſe de plus noble & de plus important ; en effet, on ne peut diſconvenir que dans quelque eſprit qu'on les ait inventées, elles figurent très diſtinctement une religion qui reſſemble beaucoup à celle de J. C. Cet accord eſt d'autant plus étonnant, que

que ces obſervances conſidérées ſépa-rément, ſemblent d'abord inutiles & arbitraires. Pourquoi d'ailleurs cette Nation ſeule, entre toutes les autres, a-t-elle cru de tous les tems un Dieu unique & créateur, & ſi l'on refuſe d'en convenir, pourquoi ſes inſtituteurs n'ont-ils choiſis que des obſervances qui proſcrivent ou préviennent l'idolatrie & ſes crimes?

Obſervez, me dit le Vieillard, ce Peuple iſolé : ſon étonnante conſtitution, ſa conſtante opiniâtreté empêchent que ſon ſang ne ſe mêle avec celui des Nations. Il méconnut & dédaigna toujours leurs loix & leurs cérémonies, cependant, s'il n'eût pas été le ſeul dépoſitaire de cette loi divine, il eût fallu alors les étudier & les approfondir, pour choiſir le culte le plus noble & le plus ſage en apparence, pour y

adapter une morale ſi capable d'expliquer & de guérir la corruption du cœur de l'homme; il falloit ſe concilier à pluſieurs égards, avec la foule des Nations, en différer à propos; il falloit même pour élever ſa religion au-deſſus de toutes les autres; il falloit, en remontant aux premiers jours du monde, nous offrir un tableau dont l'aſpect nous préſenta ce qui fut, ce qui eſt & ce qui doit être.

Je conviens, dis-je au Vieillard, qu'on ne peut offrir à la raiſon des conſéquences plus vraiſemblables; cependant nos Philoſophes prétendent expliquer ces fâcheuſes uniformités ſans admettre une premiere révélation, ils diſent « que les Prêtres de l'Égypte » & de la Paleſtine purent infecter » l'Univers de leurs chimères & de » leurs menſonges, attendu que ces

» Peuples, plus anciennement policés,
» devoient néceſſairement les inſtruire
» ou les égarer ». J'avoue néanmoins que cette raiſon n'eſt qu'une pure aſſertion de leur part, & je ne conçois pas qu'avec tant de ſavoir, nos Philoſophes....

Demandez-leur, reprit le Vieillard, en m'interrompant, s'ils ſuppoſent les Nations déjà diſperſées quand elles reçurent un culte & une religion.

— Certainement ils ne ſeront point embaraſſés : ils vous répondront, que de fréquentes émigrations avoient déjà fait éclore un eſſaim de Peuples & de gouvernemens qui différoient les uns des autres à raiſon des circonſtances & des climats.

— Eh ! bien, ce ſeroit donc immédiatement après la formation de ces

nouveaux empires que le genre humain pût adopter les fables des Juifs? Mais vous sentez bien que les Nations qui touchoient encore à leur premiere origine, ne purent mutuellement se tromper ni s'instruire, parce qu'elles devoient conserver à peu près le même culte, les mêmes témoins & les mêmes preuves.

Osera-t-on affirmer que tous les hommes avoient eu le tems de perdre entièrement de vue leur histoire, quand les Nations recoururent aux traditions du peuple Juif? Mais s'il est évident d'une part que chaque peuple a travaillé diversement, il n'est pas moins certain qu'ils ont tous choisi le fond des livres de Moyse, & si cette premiere tradition divine n'avoit été celle de leurs Peres, imaginera-t-on qu'ils l'eussent préférée à leur propre créance

& à celle de leurs ancêtres ? car il eſt indubitable que les hommes de tous les tems ont toujours cru quelque choſe.

— J'imaginai cependant pouvoir tenter encore d'expliquer ce phénomène, en ſuppoſant que les traditions de tous les Peuples reſſembloient aſſez à celle des Juifs, au moins à quelques égards, pour s'y accommoder à pluſieurs autres; mais le Vieillard me dit en s'impatientant, vous ne voyez donc pas qu'en avouant que les religions & les hiſtoires ont toujours eu des rapports ſenſibles avec celles du peuple Juif, vous avouez pour la troiſieme fois l'unité & la vérité des faits que l'on conteſte.... Il n'y a point de milieu; comme on ne peut expliquer dans aucun ſyſtême les reſſemblances & l'uniformité dont vous convenez, il faut nous croire, ou pouſſer l'extra-

vagance, jusqu'à affirmer qu'il fut des siécles pendant lesquels des hommes qui n'avoient aucun point de ralliement, imaginerent par hasard, & chacun de leurs côtés, les mêmes rêves, que, dans la suite, ils déguiserent diversement, ce qui en vérité n'exige aucune réponse.

Je me vis forcé d'avouer enfin qu'il falloit rejetter une histoire & une Philosophie qui renverse l'histoire & la raison, surtout en convenant, comme nos Philosophes en conviennent, de l'antiquité d'une premiere tradition. D'ailleurs, ces critiques n'ignorent pas (puisqu'ils l'observent eux-mêmes dans leurs écrits) que les Peuples ne pouvoient, ni se tromper, ni s'instruire avant que les sciences & les arts eussent fait un certain progrès, & le moyen, en effet, d'aller mentir dans

tous les coins de la terre, avant qu'on ſçut écrire ſur l'écorce d'un hêtre & qu'on fut en état de naviguer ſur un lac.

C'eſt envain, repliqua le Vieillard, que nous voyons des ſophiſtes hardis ſe débattre & repouſſer la vérité; ils appercevront toujours les redoutables traits d'un ſimulacre antique, défiguré, coloré d'âge en âge par des Rhéteurs & par des Poètes, qui comme ceux de nos jours, écrivoient à leur gré l'hiſtoire du monde & celle de leur tems.

Au reſte, tout ce que nous dirions encore ſur cet objet important, n'ajouteroit rien à la force des preuves, car l'évidence eſt incapable du plus ou du moins.

Mais n'êtes-vous pas étonné des écarts d'une raiſon qui éteint ſa propre

lumiere pour échapper à celle de la foi? Par quelle fureur d'extravagance ces raisonneurs, si sévères avec nous, sont-ils entr'eux assez faciles pour admettre à la fois tant d'hypothèses contradictoires? J'ai toujours soupçonné qu'ils ne croyent pas à leurs livres; mais il faut que leurs prosélytes soient doués d'un esprit bien docile, pour être de leur avis; car il faut qu'ils croyent que des hommes déjà éclairés jusqu'à un certain point, (puisqu'ils vivoient en corps de nation quand ils furent en état de comprendre les fables qu'on racontoit,) reçurent pourtant alors une fausse histoire de leurs ancêtres dont ils n'avoient jamais oui parler à leurs Peres.

Il faut qu'ils croyent que des Juifs partout haïs & méprisés, sont devenus en fait de morale & de religion, nos

légiſlateurs & nos maîtres ; il faut même convenir que ce peuple menteur & groſſier, a ſurpaſſé tous les autres dans la philoſophie religieuſe, malgré la profondeur & l'étendue des objets qu'on y traite.

Il faut qu'ils croyent qu'avant que les loix divines & humaines euſſent policé le genre humain, les hommes avoient conçu les plus hautes penſées du Souverain Être, de ce qu'il exige, de ce qu'on lui doit, & que néanmoins les premiers Peuples, ſimples & ſublimes dans leur foi, avoient beſoin d'être éclairés par les ſciences & les arts, pour s'abrutir enſuite ſur les objets de la religion.

Il faut qu'ils croyent que des chimères univerſelles ont réuni de tems immémorial des eſprits qui s'accordoient ſans ſe connoître.

Il faut qu'ils croyent que quelques-uns d'entr'eux formerent le dessein de se communiquer leurs doutes & leurs lumieres, lorsqu'encore plongés dans leur premier sommeil, ils manquoient de motifs & de moyens pour se chercher & se rencontrer.

Il faut qu'ils croyent enfin, que tandis que l'histoire des premiers hommes devoit ressembler, comme l'observent nos adversaires, à celle des ours & des léopards; leurs grossiers enfans entrevirent dans leurs Peres, une race de demi Dieux protégée par celui de la terre & du Ciel.

Voilà pourtant tout ce qu'il faut croire pour être un Philosophe moderne; convenez qu'une si grande foi n'est pas donnée à tout le monde.

Vous ne voyez cependant, continua le Vieillard, que la moindre partie des problêmes qu'il faut résoudre, avant de nous opposer une induction tant soit peu raisonnable ; jusques-là ces sublimes réformateurs ne feront que supposer gratuitement ; ils inventeront hardiment, ils substitueront constamment à des miracles qu'ils disent incroyables, des miracles impossibles ; mais par malheur, combien d'esprits foibles les croiront sur leur parole, sans concevoir leurs principes ? On suivra leurs conséquences, & peut être qu'à force de lire & d'écouter, sans penser à ce que l'on lit, & à ce que l'on entend ; nous retomberons à la fin, d'un siécle de lumiere, dans cet abîme d'obscurité d'où nous sortîmes à la voix des premiers Philosophes.

Je viens de vous prouver une révé-

lation mieux établie qu'aucun fait ; car il n'en eſt point qui ſoit entouré des mêmes preuves. Les hiſtoires les plus certaines ſuppoſent ſeulement quelques faits reconnus & avérés. Or, il faudroit ici qu'ils fuſſent tous faux, pour que la tradition de Moyſe ne fut pas inconteſtable ; cela poſé , vous ſentez qu'il faut d'abord devenir néceſſairement Juif ou idolatre, car il faut croire, ou la tradition de Moyſe, ou les mêmes faits publiés par tous les Poètes & les Hiſtoriens du paganiſme. Comme vous donnerez la préférence au Légiſlateur des Hébreux, vous ſerez bientôt Juif ou Chrétien ; mais je ſuis bien sûr que vous ne chercherez point chez les Rabbins cette lumiere qui éclaira vos premieres années ; car par malheur on peut reſter Juif, mais on ne le devient jamais ; j'oſe même avancer que tout Juif d'un cœur

ſimple qui cherche la vérité, la trouvera dans ſes livres & dans les nôtres.

Je vais maintenant vous montrer, que d'après les ſeuls aveux que nous font les Juifs, d'après leur croyance, leurs livres & l'interprétation même qu'ils donnent à quelques-unes de leurs prophéties, la vérité de notre religion reſtera démontrée, non-ſeulement aux Juifs, mais à leurs ennemis comme aux nôtres; & pour que mes points d'appuis reſtent inébranlables, je ne choiſirai que des vérités avouées & généralement reçues.

LES AVEUX

D'UN JUIF CONVERTI.

CHAQUE jour m'apportoit de nouvelles lumieres ; ma vénération pour le chriſtianiſme augmentoit ſans ceſſe ; une tradition conſtante & sûre me faiſoit voir toutes les fauſſes religions de la terre ſorties de cette ſource primitive ; je les voyois dans leur altération même, conſerver des marques certaines de leur ancienne origine, & préſenter à mon eſprit l'authentique révélation du Ciel.

Nous nous rendîmes auprès du Philoſophe : j'ai réſervé, me dit-il, juſqu'à ce moment le plaiſir de vous raconter l'évènement le plus agréable de ma vie. Je voyageois avec un de

mes amis dans les provinces d'Eſpagne & de Portugal. J'étois à Lisbonne depuis quelque tems; un Juif & ſon fils s'introduiſirent un jour dans mon appartement ; ils me proposèrent les étoffes les plus riches des Indes & de la Perſe. Je fus frappé de la phyſionomie du jeune Juif, elle me parut noble & ouverte , ſes regards étoient aſſurés & modeſtes ; en un mot , ſa figure ne reſſembloit point à celles de ſa Nation ; ſon pere loua beaucoup ſa ſagacité, il m'apprit qu'il étoit verſé dans la loi, & qu'il faiſoit une étude particulière des écritures ſacrées ; après une légère converſation, il me fit voir les plus belles toiles de l'Orient. Pendant que je les admirois, ſon fils propoſoit à mon compagnon de voyage des eſſences de roſes de Surate ; le marché ſe conclut, & l'on dit au jeune Juif de dépoſer les flacons achetés ſur une

grande table. Il exécuta ce qu'on lui demandoit; mais en les plaçant, il apperçut un manuſcrit ouvert que j'avois apporté dans mon voyage; ſon goût pour les livres l'engage à y porter les yeux; juſtement il tombe ſur des réflexions très-fortes ſur l'état préſent des Juifs; je m'apperçus de ſon attention & j'en fus enchanté. Les étoffes me parurent plus belles, je les examinois avec un ſoin particulier, & je tâchois de détourner l'attention du pere, pour fixer plus longtems celle du fils: après avoir tout vu je revoyois encore, je ſouſcrivois à tous les prix; mais enfin mes manœuvres épuiſées, le Juif s'apperçut que ſon fils n'étoit occupé que de ſa lecture; il s'approcha de lui; à ſon effroi, je préſumai que le nom de *Jéſus* frappa ſes yeux; il ferma le livre avec violence; j'eus l'air de ne m'en point appercevoir, bien réſolu de

de ne pas perdre de vue un jeune homme dont le premier abord m'avoit intéressé; je conçus les plus belles espérances; je m'informai du nom de ces Juifs; je prétextai des commissions à remplir, des achats à faire, & surtout un desir extrême de voir leur Synagogue, & de connoître un Rabin qui jouissoit parmi eux d'une grande réputation. Le rendez-vous fut donné pour le soir même; le chef des Rabins étoit prévenu de ma visite, & le marchand Juif chargea son fils de m'y conduire; vous devez bien juger quel étoit l'objet de mes vœux, & combien de fois mon cœur les portoit au Ciel. Nous entrons dans la Synagogue; Le Docteur de la loi parut, je me conciliai ses bonnes graces en lui parlant de l'antiquité de son peuple & des grandes merveilles que le Ciel avoit opéré

en ſa faveur. Je parlai de la ſublimité des Prophètes ; je me contentai ſeulement de ſoupirer & de m'écrier : quelle captivité ! quelle durée ! quel crime votre Nation a-t-elle commis ! Oui, ſans doute, répondit le Rabin, le crime eſt énorme : c'eſt votre Chriſt qui eſt la cauſe de nos cruelles calamités ; voilà le crime de la Nation ; il étoit Juif, & il a voulu ſe faire adorer comme le Dieu d'Iſrael, pour fixer ſur lui l'objet de nos plus importantes prophéties, qui nous annoncent que le Meſſie doit être fils de Dieu, il a oſé s'appeller ſon fils, il a perverti une partie de la Nation ; nous avons eu pluſieurs faux *Chriſts* ; aucun, avant lui, n'avoit oſé s'appeller le fils de Dieu ; il trouva moyen de ſe gliſſer furtivement juſques dans le Saint des Saints ; il enleva l'empreinte du nom de Dieu qui y étoit dépoſée ;

maître de ce monument ſacré que nul mortel n'oſoit approcher, la nature lui fut ſoumiſe ; il ſurprit la Judée par ſes miracles.

Quel fut mon étonnement, lorſque j'entendis le jeune Juif s'écrier : y penſez-vous, Rabin, d'attribuer à une pareille cauſe les déſaſtres de la Nation. Si le Meſſie des Chrétiens étoit un impoſteur, nous l'avons puni de mort; pouvions-nous mieux ſatisfaire à la loi, qui nous ordonne de faire périr les faux Prophètes? Il n'eſt aucun opprobre dont il n'ait été chargé par nos peres; pouvoient-ils lui faire ſubir un plus cruel ſupplice ? Ce zèle religieux devoit attirer ſur nous toutes les faveurs du Ciel, & cependant cet inſtant fatal eſt l'époque de nos malheurs & de nos calamités; il eſt tems que notre aveuglement finiſſe....

Le Rabin indigné lance ſur lui d'aſ-

freux regards & vomit des blaſphêmes.
Le jeune Juif ſe jette dans mes bras, & les larmes aux yeux, demande le Baptême.

Vous deſirez ſavoir, ſans doute; quel fut le ſort de ce jeune Juif : il devint mon ami, il ne me quitta plus, & au moment où je vous parle, il eſt devant vos yeux; & en diſant ces paroles, il tendit les bras pour embraſſer mon cher Arſenne.

Ici finit le diſcours du Vieillard; Arſenne prit la parole :

Pardonnez, me dit-il, ſi je vous ai célé mon aventure, j'ai cru devoir vous la diſſimuler; mais puiſque vous me connoiſſez, je dois vous développer les motifs de ma converſion, & vous apprendre par quels dégrés la raiſon m'a conduit à la foi. Souffrez que je paroiſſe encore Juif à vos yeux, je vous ferai

connoître mes premiers ſentimens, qui ſont, hélas! ceux de ma Nation. Notre opiniâtreté, toujours la même, eſt plus ou moins ſenſible, ſuivant l'ordre & le caractère des hommes qui la compoſent. L'eſprit de nos peres étoit autrefois élevé par le ſouvenir toujours préſent de leur auguſte origine; mais nous ſommes aujourd'hui tellement livrés à nous-mêmes, nos cœurs ſont ſi flétris par l'eſclavage, que ce ſentiment noble & ſi propre à élever l'ame, n'eſt plus parmi nous qu'un vice indomptable, & pour ainſi dire, le déſeſpoir de l'orgueil; voilà ce qui nous ſoutient contre les humiliations & les opprobres dont nous ſommes couverts; nous nous regardons, dans nos malheurs, comme les enfans du Ciel, diſperſés parmi les Nations; nous enviſageons dans nos fers les Princes de

la terre, & les maîtres qui nous commandent, comme des esclaves eux-mêmes, choisis pour nous châtier & nous punir ; nous croyons que ces heureux usurpateurs de nos biens ne doivent leur félicité qu'à l'exécution des décrets de Dieu contre son Peuple; notre unique espérance est donc dans le Libérateur qui nous est si souvent promis; nous cherchons notre sort dans nos livres, lisant sans cesse les oracles qui paroissent nous flatter ; notre respect pour les prophéties nous fait trouver inintelligibles, celles qui, contraires à nos desirs & à nos penchans, ne sont propres qu'à nous humilier La principale cause de notre ferme créance se trouve dans ces paroles de Dieu même.

» Voici ce que dit le Seigneur ;
» qui fait lever le soleil pour être la

» lumiere du jour, & qui agite la mer
» & qui fait retentir le bruit de ses
» flots, son nom est le Seigneur des
» armées ; si les loix qui régissent
» l'Univers peuvent cesser devant moi,
» alors la race d'Israel pourra cesser
» d'être mon peuple ». (*Jérem.*, *ch.* 31, *v.* 35).

Je voyois donc le peuple Juif immortel ; Dieu l'appelloit son peuple, & ce titre si glorieux ne pouvoit jamais lui être arraché. Le Chrétien me dira-t-il que nous sommes toujours son Peuple, mais que le crime le plus odieux nous tient encore dans les fers, & qu'un jour nous seront pardonnés ? Eh bien ! je suppose ce crime imaginaire ; cherchons dans ce principe même la preuve de notre innocence.

Ce Dieu de justice & de clémence nous annonce qu'il ne poursuivra ja-

mais dans les enfans le crime de leurs peres, & qu'il ne punira point dans les peres les crimes de leurs enfans.... A ces mots, je fermai mes livres & je me livrai à nos imprécations ordinaires; je maudis les Chrétiens, j'insultai leur Christ; le croiriez-vous? De mon blasphême sortit le premier trait de lumiere qui m'éclaira; j'entrevis sur le champ que si Jésus de Nazareth étoit le vrai Messie, ma haine & mes imprécations me rendoient coupable de sa mort, que mon cœur s'abreuvoit de son sang: je vis alors le crime se reproduire & se perpétuer dans la Nation, & chaque Juif me présentoit un nouveau déïcide.

Dans cette supposition (que j'étois cependant bien éloigné d'admettre) je n'étois plus étonné de l'énorme durée de notre supplice, puisque nous

reſtions toujours coupables du forfait le plus attroce. Dans ces cruelles agitations, toutes mes idées réunies me préſenterent deux tableaux frappans; l'un le plus déplorable, l'autre le plus conſolant; le premier fut l'état actuel des Juifs; je les vis dans toutes les parties du monde, courbés vers la terre, dans l'abjection & dans l'eſclavage. D'après cette image, je conclus que nous étions coupables de quelque grand délit, & que ce crime devoit être un crime national qui pouvoit m'être inconnu, mais qui n'étoit rien moins qu'expié.

Le ſecond tableau me préſentoit le peuple Juif éternel ſur la terre, & voyant diſparoître autour de lui juſqu'au nom des Nations; je le voyois réſervé pour être un jour comblé des faveurs de ſon Dieu. D'après deux

ſituations ſi oppoſées, je jugeai que je ne pouvois m'éclaircir du crime de la Nation, qu'en méditant nos Prophètes; c'étoit ſans doute recourir au grand Libérateur. J'allois retomber dans les ténèbres qui nous entourent, lorſque je fis réflexion que s'il exiſte des prophéties qui annoncent la fin totale de nos maux, il étoit auſſi dans l'ordre des choſes que ces mêmes prophéties déſignaſſent l'époque de la ceſſation de toutes nos calamités, ſoit au moment de l'arrivée du Meſſie, ſoit par notre retour à ce même Meſſie s'il étoit arrivé, & que par malheur nous l'euſſion méconnu. J'ouvris encore le livre de nos Prophètes, & je lus:

» Ne craignez point, ô Jacob! » parce que je ſuis avec vous, je » ferai revenir votre poſtérité de l'O- » rient, je la raſſemblerai du couchant;

» je dirai au ſeptentrion, rends-la » moi, & au midi, ne mets point » d'obſtacles à ſon retour; ſois le guide » de mes enfans, & le conducteur » de mes filles ». Voilà bien nos eſpérances, & qu'il eſt doux dans notre accablement, de penſer que nous ſommes toujours les enfans du Dieu d'Iſrael..... Mais continuons cette prophétie : « Sois le guide & le conducteur de mes filles qui reviennent à » moi; faites ſortir le peuple aveugle, » quoiqu'il eût des yeux, & qui étoit » ſourd, quoiqu'il eût des oreilles, » car je l'ai formé pour moi-même, » & il publiera mes louanges ». (*Iſaie, chap. 143, verſ. 68*).

Que ſignifie ce retour? cet aveuglement? Les Chrétiens ne ceſſent de nous annoncer que nous avons des yeux pour ne pas voir, & des oreilles

pour ne pas entendre, & que nous retournerons un jour à leur Meſſie, & que nous deviendrons ſes enfans chéris; le Prophète parle ſans doute de la captivité de Babylone & de notre idolatrie? Mais dans nos plus dures captivités, les tribus n'ont point été entierement diſperſées, la tranſmigration ne fut jamais univerſelle. Ici le Prophète nous appelle des quatre parties du monde & des extrémités de la terre, cependant je doute encore; rejettons cette prophétie, & conſultons en une autre.

» Je répandrai ſur la maiſon de
» David & ſur les habitans de Jéru-
» ſalem, un eſprit de graces & de
» prieres; ils auront les yeux attachés
» ſur moi, qu'ils ont percé de playes;
» ils pleureront avec de grands gé-
» miſſemens celui qu'ils ont bleſſé,

» comme on pleure un fils unique ;
» tout le pays ſera dans les pleurs ;
» une famille à part, & l'autre à part ».
Quel peut-être ce deuil général de la Nation ? Quel eſt l'objet lamentable qui doit cauſer une ſi vive douleur ? Nous aurons les yeux attachés ſur celui que nous avons percé de plaies. Voilà un évènement qui me paroît incroyable, *& ces larmes doivent ſe répandre à Jéruſalem*.... Dieu d'Iſrael ſi c'étoit-là le crime & le repentir de la Nation ! Je conviens que nous donnons à nos prophéties des interprétations différentes de celles des Chrétiens ; mais je ſuis ſtupéfait à la vue de cet enſemble de prophéties qui ſe réuniſſent toutes ſur leur Meſſie par une explication ſimple & facile, tandis que je ſuis obligé d'avouer que nous forçons & violentons les nôtres.

Cependant, consultons encore les Prophètes :

» Voici ce que dit votre Maître ;
» votre Seigneur, votre Dieu ; je
» vais vous ôter de la main cette coupe
» d'assoupissement, cette coupe où
» vous avez bu jusqu'à la lie mon in-
» dignation & ma fureur, vous n'en
» boirez plus à l'avenir ».

Assurément nous ne pouvons pas nous persuader que nous ayons vu l'accomplissement de cette prophétie. Selon l'oracle, nous ne devons plus souffrir, & nous sommes depuis près de dix-huit cent ans dans les fers ! Cette prophétie n'est donc point encore accomplie ? Quel crime avons nous pu commettre ? Notre idolatrie la plus honteuse n'a été punie que par soixante-dix ans de captivité & nous fut pardonnée ; depuis cette époque, qui

remonte à plus de deux mille ans, l'idolatrie a toujours été l'horreur de ma Nation.

Quel eſt donc ce crime ſi odieux; cette coupe d'aſſoupiſſement que nous devons boire juſqu'à la lie ? Vous croyez peut être que je vis la lumiere; hélas ! mes yeux étoient fermés, mais je doutai, & c'eſt beaucoup pour un Juif.

J'entrepris de nouvelles recherches; j'étois ſi révolté des ridicules interprétations de nos Rabins modernes, que je fis ſerment de ne plus puiſer dans ces ſources fangeuſes, j'exceptai néanmoins quelques anciens Docteurs pour leſquels nous conſervions la plus grande vénération. Quelle fut ma ſurpriſe, quand je lus dans les écrits d'un des plus célèbres, que les Juifs n'avoient pas plus d'intelligence dans

les divines écritures, que les bêtes de ſomme (1).

Je fus curieux de conſulter le Rabin Moſes, Égyptien, un de nos plus grands hommes; mon étonnement fût extrême, quand j'apperçus ces paroles: « Jéſus de Nazareth parut être » le Meſſie; il fut mis à mort par » ſentence, & fut cauſe qu'Iſrael fut » détruit par le glaive (2) ».

Où ſuis je! m'écriai-je; quel aveu dans notre bouche; mais quelle fut ma ſurpriſe, quand je lus dans les ouvrages des anciens Rabins les plus célèbres, une foule de paſſages qui expliquent, d'après nos Prophètes, les

(1) *In divinis ſcripturis minoris ſunt intelligentiæ quam aſini.*, *Rabbi Pinhas*, fils de Haïr.

(2) *Jeſus Nazarenus, viſus eſt eſſe Meſſias & interfectus eſt à domo judicii & fuit cauſa cur Iſrael deſtrueretur gladio.*

principaux

principaux dogmes du christianisme, & annoncent ses plus grands mystères. En effet, *Rabbi Siméon*, fils de *Johaï*, ainsi que le Rabin Jonathas, fils d'Aziel, croyent qu'Isaie a voulu, par ces paroles, *Sanctus, Sanctus, Sanctus*, désigner les trois personnes divines & le mystère de la Trinité. Je ne finirois pas si je vous rapportois tous les passages rabiniques qui traitent des mystères de la religion chrétienne.

Sans être encore convaincu, j'étois horriblement tourmenté; je rejettai tous mes livres, & je voulus chercher la vérité dans les Docteurs de la loi, qui vivoient un siécle avant la ruine de Jérusalem, & la derniere destruction du temple. Je me transportai dans une de nos plus célèbre Synagogues, qui conservoit le dépôt précieux de nos anciens auteurs.

Sans m'ouvrir à perſonne de mes deſſeins, je m'enferme dans une bibliothéque, & je vois que le Rabin *Néhémias*, fils d'Haccana, appliquoit au Meſſie toutes les prophéties que les Chrétiens appliquent à J. C.; il diſoit même que l'avènement du Meſſie n'étoit éloigné que d'environ cinquante années; il écrivoit une lettre à ſon fils Haccana, ſous le titre d'épitre ſecrette, dans laquelle il lui annonçoit qu'il auroit peut être le bonheur de jouir de la vue du Meſſie, & d'apprendre de lui même ſes grands myſtères.

Enfin, dans un livre intitulé *des Jours*, Rabin Salomon dit expreſſément que le fils de David ne paroîtra pas que l'empire Romain ne ſe ſoit rendu maître d'une grande partie de l'Univers.

L'enſemble de toutes ces décou-

vertes fit ſur mon eſprit la plus grande révolution ; je me retirai dans ma maiſon ; j'évitois l'approche des hommes, & je tombai dans la plus noire mélancolie ; agité le jour & la nuit, je rejettois ſans ceſſe une image ſanglante ; je n'étois pas encore convaincu, mais je touchois au moment où je devois l'être. Qu'il plaiſe au Ciel de faire rejaillir d'un pôle à l'autre la lumière qui me frappa. Je conçus à l'inſtant l'idée la plus extraordinaire ; je me dis à moi-même : les ſermens de Dieu en faveur de ſon peuple ont été faits à Abraham & Jacob. Le Dieu d'Iſrael ne voit que ces grands Patriarches entre ſon peuple & lui ; ne ſeroit-il pas conforme à la majeſté de Dieu que toute la religion des Juifs, ſon hiſtoire & les grands évènemens annoncés à la poſtérité de ces mêmes Patriarches

fuſſent contenus & renfermés dans les premieres paroles que Dieu leur fit entendre ?

Examinons cet oracle ſublime, & remarquons ſurtout que les Juifs & les Chrétiens ſont parfaitement d'accord ſur le ſens & les paroles de cette prophétie ; ainſi, point de diſpute ſur ſa véritable interpretation : réuniſſez ici toute votre attention.

Toutes les Nations ſeront bénies dans un de vos enfans ; je fus tout à coup environné de *lumiere*, & mon eſprit vit ſortir de ces paroles toutes nos prophéties ; en effet, quelle eſt la conſtitution religieuſe du peuple Juif ? C'eſt ſans doute d'être un peuple unique, ſéparé de toutes les Nations ; & comment toutes les Nations ſeroient-elles bénies dans un des enfans d'Abra-

ham & de Jacob, ſi cette conſtitution n'eſt pas détruite, en incorporant au peuple ſaint toutes les Nations de la terre? Si cette conſtitution primitive eſt détruite, l'alliance & la loi le ſont auſſi; le temple doit être renverſé; les ſacrifices, abolis; quelle foule de Prophéties qui annoncent ces évènemens fameux, & qui ſortent tous à la fois de ces paroles fécondes!

Mais comment toutes les Nations ſeront-elles bénies dans un des enfans d'Abraham & de Jacob, ſi tous les peuples un jour ne ſont pas ſoumis à la même loi (1)?

Ce conquérant, ce Dieu des armées, qui doit ſoumettre la terre, la ſubju-

(1) Réjouiſſez-vous, Nations, avec ſon peuple; & ailleurs, Nations, louez toutes le Seigneur; Peuples, glorifiez-le tous. Iſaie dit auſſi, il ſortira de la tige de Jeſſé un rejetton qui s'élevera pour commander aux Nations, & les Nations eſpéreront en lui.

guera-t-il, en faiſant marcher la mort devant lui ? Les Nations ſeront-elles bénies en lui, s'il les aſſervit en ſe baignant dans leur ſang ? Il faut donc néceſſairement que ce règne ſoit purement ſpirituel ; voilà ce Roi pacifique, ce Dieu fort & puiſſant, enfin ce Prince de la paix qui nous eſt ſi ſouvent annoncé ; quelle foule de prophéties nouvelles découle de ces paroles !

Ce n'eſt pas tout encore ; il faut que les eſprits & les cœurs ſoient changés ; car des hommes toujours pervers & méchans ne peuvent être bénis par un Dieu juſte ; à ces traits, peut-on méconnoître la ſublime morale de l'Évangile & les heureux changemens des cœurs qui nous ſont annoncés par les Prophètes ?

Qui pourra ne point appercevoir

cette église triomphante qui bénit sans cesse les Peuples & les Rois?

Enfin, j'apperçus dans ces premieres paroles, l'ancien & le nouveau Testament, & toutes nos prophéties ne me parurent qu'un développement des premières promesses que Dieu lui-même fit à Abraham. Alors je crus à l'Évangile, & j'étois Chrétien quand je vous vis.

Dès ce moment le voile qui couvre les yeux de ma Nation fut déchiré pour moi, je ne me reconnoissois plus; chaque jour nos Prophètes me donnoient des preuves nouvelles, & je trouvois que d'après nos principes mêmes & nos aveux, il étoit impossible que le Christ n'eût point paru. En effet, nous sommes toujours convenus de trois vérités essentielles : la premiere, est que la loi donnée à Moyse sur le

mont Sinaï, devoit finir à l'arrivée du Meſſie; la ſeconde, que Dieu avoit choiſi Jéruſalem pour le ſeul lieu du monde, où il vouloit que ſon temple fût élevé; la troiſieme, que la famille d'Aaron pouvoit ſeule former des ſacrificateurs légitimes. A côté de ces trois vérités avouées, plaçons trois faits exiſtans ſous nos yeux; le Temple eſt détruit depuis dix-ſept ſiécles; nous ſommes bannis de la Paleſtine; nos tribus ſont tellement diſperſées & confondues, que ſans recourir à des fables & à des menſonges groſſiers, ſans ceſſe renouvellés par nos Rabins, il eſt impoſſible de reconnoitre la moindre trace de la famille d'Aaron.

De ces trois vérités accordées, & de ces trois faits exiſtans, il s'enſuit évidemment que Dieu a rejetté l'ancienne loi, ſes obſervances & le peuple Juif;

& comme nous convenons que cette loi ne pouvoit être profcrite qu'à l'avènement du Meſſie, il réſulte donc de nos aveux, que le Meſſie a dû paroître.

Je vis encore une preuve plus forte, qui tranche toute difficulté. Que nous fixions nous-mêmes arbitrairement le terme & les époques que nous voudrons aſſigner aux ſoixante-dix ſemaines de Daniel; quelques différentes interprétations que nous puiſſions donner à cette prophétie, il en réſultera toujours deux vérités inconteſtables; la premiere, que le Chriſt doit être mis à mort; la ſeconde, que les ſoixante-dix ſemaines du Prophète doivent être écoulées & révolues avant la ruine de Jéruſalem, la deſtruction de ſon ſanctuaire & l'abolition des ſacrifices. Or le Temple

eſt détruit, les ſacrifices ſont abolis; les ſoixante-dix ſemaines ſont donc écoulées; le Chriſt a donc paru. Je ne pouvois concevoir comment une conſéquence auſſi ſimple, auſſi évidente & qui nous eſt ſans ceſſe préſentée, pouvoit échapper à nos yeux; jamais aucun Rabin n'a pu l'éluder, & l'aveuglement de ma Nation me paroîtra toujours ſurnaturel.

Le Vieillard fut enchanté que j'euſſe entendu ce récit. On vient de vous développer, me dit-il, le tableau des prophéties que je voulois expoſer à vos yeux; telle eſt la marche de la Divinité; telles ſont les preuves qu'elle nous donne de ſa révélation; Dieu ſeul peut faire marcher devant lui tous les évènemens, ils ſe précipitent & tendent au terme qu'il veut nous montrer; il offre à l'Univers une religion éter-

nelle & un peuple qui ne doit jamais finir.

Si l'on eût perdu l'hiſtoire des Nations, les livres des Prophètes pourroient ſervir de faſtes à l'Univers; ils nous apprendroient comment devoit un jour arriver la ſucceſſion des Monarchies, leur fondation & leur chûte. L'on connoîtroit ce qui a été, par des paroles qui ont annoncé ce qui devoit être; il eſt vrai qu'alors les prophéties exigeroient de la part des hommes une foi ſimple & univerſelle: mais par un évènement contraire, c'eſt l'hiſtoire profane qui conſtate elle-même la certitude des livres ſaints. Dieu n'a pas permis que la mémoire des fondations & des grandes révolutions des empires ſe ſoit effacée; elle ſe perpétue d'âge en âge, & l'hiſtoire toujours ſûre & fidelle dans les faits célèbres, les conſtate par des monumens authentiques,

& devient elle-même la preuve certaine de l'exécution littérale de la parole de Dieu : aussi, dès le commencement des choses, les tems, les lieux, les circonstances, la nature enfin fut tellement enchaînée, que tout devoit concourir à constater la véritable religion que le Ciel a donnée aux hommes; c'étoit la seule vérité qu'il leur importoit de connoître, & par conséquent le centre & le but où tous les évènemens devoient se rapporter. Je ne parlerai point des prédictions sur les victoires de Cirus, sur la prise de Babylone, ou des prophéties qui regardent les Rois de Perse, les conquêtes d'Alexandre, celles des Rois d'Égypte & de Syrie; ou des autres prophéties qui annoncent la succession des empires & leur destruction, avant qu'ils fussent fondés. Je ne m'étendrai pas même sur l'éta-

bliſſement ſurnaturel du chriſtianiſme; ce qui a été prédit dans tous les ſiécles s'exécute tous les jours ſous nos yeux. Cent volumes épars ont répété ſur ce ſûjet, ce qu'on voit écrit dans cent autres volumes.

Mais je ne puis paſſer ſous ſilence quelques prophéties formelles & préciſes dont l'accompliſſement littéral ne ſauroit être conteſté par l'incrédule le plus obſtiné. Dans le nombre des prophéties de ce genre, quelles ſeront celles que nous choiſirons ? Les prendrai-je dans l'ancien teſtament, à la naiſſance du Sauveur, pendant ſon ſéjour parmi les hommes, à ſa mort, à ſa réſurrection ? Non ; je choiſirai celles qui s'exécutent au moment où je parle ; à des hommes ſenſuels, il faut offrir des objets ſenſibles ; aux incrédules, l'inſtant même du miracle : je

préſente donc un temple détruit, qui jamais ne peut être rétabli, & d'une autre part, un peuple foible, errant en tous lieux, & qui ne peut jamais être détruit. Quel autre qu'un Dieu, eût fait dépendre ſa parole & la ruine entiere de ſa religion, de la reconſtruction facile d'un édifice (1).

S'il étoit permis de ſonder les ſecrets du Tout-puiſſant, je croirois volontiers qu'il a voulu, dans tous les ſiécles, & à chaque inſtant, étonner notre eſprit par deux preuves évidentes de ſa révélation; preuves ſenſibles, parfaitement différentes, & toutes deux extrêmes: l'une, en rendant impraticable & impoſſible la reconſtruction d'un Tem-

(1) Voyez à la fin de la converſion du Juif, la note au ſujet de la reconſtruction du Temple pag. 305.

ple, évènement le plus ſimple & le plus facile, ſelon l'ordre de la nature (1): l'autre, en rendant le peuple Juif éternel ſur la terre, évènement le plus contraire à l'ordre des choſes, & au cours ordinaire de la nature.

Je m'apperçus que nous étions près de nous ſéparer; j'eus le malheur d'entamer aſſez légèrement une queſtion très-déplacée; j'ignore ſi ce furent les expreſſions dont je me ſervis, ou le fond même de mon objection, qui déplurent à Méſophée; mais il me fut facile d'entrevoir qu'il ſoupçonnoit que je n'é-

(1) Les perſonnes qui voudront s'inſtruire parfaitement des diverſes tentatives qui ont été faites pour la reconſtruction du Temple, doivent lire le fameux ouvrage de Warburton, au ſujet du rétabliſſement du Temple, M. l'Abbé de Mazéas a ſupérieurement traduit en notre langue, cet ouvrage célèbre.

tois pas encore parfaitement revenu de mes doutes ; il diſſimula cependant, & ſe levant avec vivacité, il marcha vers le château. Nous étions près d'arriver, lorſque nous le vîmes chanceller & tomber dans les bras d'Arſenne. Nous cherchons à rappeller ſes ſens ; je ne puis peindre notre conſternation ni l'état violent de nos ames ; ce ne fut que dans la nuit qu'il revint à lui-même, un ſoupir profond ſort de ſon cœur, ſes yeux nous cherchent avec une tendre inquiétude, il s'efforce de nous raſſurer ſur ſon état, & il exige de ſes neveux & de moi, que nous nous retirions dans nos appartemens, pour y prendre le repos de la nuit.

NOTE.

L'ÉPOQUE mémorable de la chûte du Temple a été prédite par J. C. ; il nous a assuré qu'il n'en resteroit jamais pierre sur pierre ; cette prophetie est d'autant plus frappante, qu'elle a toujours repoussé la puissance des hommes qui ont osé tenté de l'anéantir, & particuliérement les efforts de l'Empereur Julien ; cet apostat artificieux & cruel, unit sa politique à la haine des Juifs, qu'il méprisoit souverainement ; ce Philosophe Empereur dissimule son naturel farouche, affecte de prêcher la tolérance, & suspend les supplices des Martyrs ; il entrevoit dans la reconstruction du Temple, un moyen sûr & facile de détruire le christianisme ; en effet, il ne restoit à cet ennemi puissant, que cet ouvrage à tenter, & sa haine plus que son orgueil le lui fit entreprendre.

Sans entrer dans la discussion des causes qui firent échouer son projet, je me contente de me renfermer dans le fait historique ; on n'a jamais contesté que les Juifs furent, par un édit

de ce Prince, convoqués & rassemblés de toutes les parties du monde, pour le rétablissement du Temple ; a-t-il été rebâti, en reste-t-il pierre sur pierre ? Ce fait est sous nos yeux ; l'activité d'un peuple innombrable, secondé par le Gouverneur de la Judée ; les richesses d'un Empereur Romain étoient sans doute des moyens plus que suffisans pour reconstruire un edifice, si l'on n'eût eu à combattre Dieu & sa parole. Pour se convaincre des prodiges inouis du Ciel qui s'opérerent dans cette fameuse entreprise, il suffit d'entendre le témoignage authentique *d'Appius Maximus*, payen, temoin occulaire & flatteur de Julien.

A l'égard de la durée surnaturelle du peuple Juif, si l'on objecte que toutes les puissances n'ont jamais tenté de le détruire, je demande pourquoi une multitude innombrable de Nations, infiniment moins anciennes que le peuple Juif, ont tellement disparu de la surface de la terre, que plusieurs ne nous ont pas même laissé le souvenir du nom qu'elles portoient autrefois : il faut convenir que l'éternité de ce peuple présente à l'incrédulité un grand problême à résoudre.

LE ZELE.

J'ÉTOIS toujours dans les plus cruelles alarmes ſur l'état de mon reſpectable Vieillard : j'avois conçu pour lui les ſentimens du fils le plus tendre ; il m'avoit procuré le bonheur & la foi; Je paſſai la nuit dans l'inquiétude, & j'écoutois à chaque inſtant ſi je n'entendois aucun bruit autour de moi; des idées funeſtes ſe préſentoient en foule, & dans les vapeurs d'un ſommeil agité, j'entrevoyois ſans ceſſe l'image de la mort; je me levai longtems avant le jour que j'appellois avec impatience. Je m'avançai ſur un balcon; mes yeux erroient de tous côtés. Quel fut mon étonnement d'appercevoir au clair de la lune, un homme

qui étoit aſſis ſur la terraſſe qui communiquoit à l'appartement du Vieillard : ſa tête étoit triſtement appuyée ſur ſes mains , ſa douleur & mon inquiétude ſur les jours de Méſophée me remplirent d'éffroi.

Je courus vers l'homme qui m'inſpiroit tant de frayeur, & ſans chercher à le reconnoître, je m'écriai de loin, avez-vous quelques nouvelles funeſtes à nous annoncer? Non, me répondit-on; & à la voix, je reconnus Arſenne.

J'ai des choſes bien ſérieuſes à vous communiquer, me dit-il; je craignois de troubler votre ſommeil, & j'attendois l'arrivée du jour pour me rendre auprès de vous; mais puiſque vous êtes ici, cauſons enſemble le reſte de la nuit. Que penſez-vous du triſte évè-

nement dont nous avons été témoins ? J'ai cru que ce grand homme alloit expirer dans nos bras, il paroît nous être rendu, & peut être que le Ciel prolongera ses jours ?

— Hélas ! il me semble que ma vie est attachée à la sienne, & si mes vœux peuvent être exaucés, je ne cesserai d'invoquer le Dieu qu'il m'a fait connoître.

— Qu'entend-je ! quoi ! seriez-vous converti ? Il me serra dans ses bras & je me sentis mouillé de ses larmes. Écoutez, m'ajouta-t-il avec vivacité, le moment presse ; à peine Mésophée vous eut-il prié de vous retirer avec ses neveux, qu'il me fit appeller & me parla ainsi : je suis enchanté, mon cher Arsenne, de vous revoir, mes

forces m'abandonnent, & tout m'annonce ma fin ; mais puiſque je reſpire encore, liſez pour la derniere fois dans un cœur qui vous a toujours aimé. J'ai cru ramener à la lumiere notre jeune Baron : j'ai peut être trop préſumé de mes forces ; depuis deux mois entiers je l'obſerve ; les progrès de ſon eſprit & de ſa raiſon ſembloient ne me laiſſer aucun doute qu'il ne fut un jour convaincu des grandes vérités du chriſtianiſme ; vous avez dû ſouvent vous appercevoir que ſes objections même partoient d'un eſprit qui ne cherchoit que la lumiére ; depuis quelques jours mes flatteuſes eſpérances ſe ſont preſque évanouies ; il me ſemble qu'il doute encore ; ne le quittez par mon cher Arſenne, un naturel ſi doux eſt fait pour que vous l'aimiez : ce que je n'ai pu

faire vous le ferez ; je ne méritois pas ſans doute, le bonheur de le convaincre. Notre Dieu vous en trouve plus digne que moi ; j'ai cru voir dans nos dernieres conférences, qu'il étoit encore attaché à ſon funeſte théïſme. J'ai tout diſſimulé, j'ai dévoré ma douleur, il eſt vrai qu'il n'a rien dit de bien poſitif. Ah ! ſi je pouvois me tromper ; hélas ! j'ai ſenti mon cœur ſe flétrir par la crainte ; mon ſang glacé par les ans circuloit avec peine, & cette triſte révolution m'a fait tomber dans l'état où vous m'avez vu. Pere des hommes ! bonté ſuprême ! s'écria-t-il, eſt-il donc ſi difficile à nos cœurs de vous connoître & de vous aimer? Quoi! mon cher Baron, une ame auſſi ſenſible, auſſi belle que la vôtre, ſera-t-elle condamnée toujours à errer dans les ténèbres ? Maître des cœurs, que

mes yeux se ferment à jamais, & que les siens puissent vous reconnoître. Allez, me dit-il, mon cher Arsenne; allez sonder son cœur, il n'échappera point à votre pénétration, c'est la sincérité même; le moindre trait, un rien vous le fera connoître; si vous démêlez dans son ame quelques traces de cette divine lumiere qui seule peut changer les cœurs, la victoire est à nous; peu d'hommes la distinguent, je le sais, mais vous la reconnoîtrez; si vous l'appercevez, revenez, courrez pour me l'apprendre.

Pendant tout ce discours, je ne pus proférer une seule parole, & je ne revins à moi même que par des torrens de larmes; vive image de notre divin Maître, m'écriai-je, qui ne respire que pour les hommes; respectable

Vieillard, ame ſenſible, qui pourra vous connoître ſans adorer votre Dieu & pratiquer ſa loi ? Un tel amour, un tel zèle, n'appartient point à l'homme; quoi ! Méſophée a failli périr, & je ſerois la cauſe d'un ſi fatal évènement ? Le Ciel qui m'a vu ſi coupable ne m'auroit-il conſervé, que pour un crime dont je ſuis innocent ? Courrez, mon cher Arſenne, lui annoncer que depuis long-tems mes yeux ſont deſſillés; dites-lui que depuis long-tems il m'a rendu Chrétien; qu'il juge par ſon bienfait de ma reconnoiſſance, & de mon cœur, par le ſien; allez, ou plutôt courrons enſemble vers lui, que je puiſſe moi-même....

— Non.... le ſpectacle ſeroit trop vif & trop touchant; une joie ſi rapide pourroit dans ſa ſituation, lui être auſſi

funeſte qu'une vive douleur; il me quitta ſur le champ, & promit de me rejoindre bientôt.

Je me promenois ſur la terraſſe à pas précipités, & j'avois toujours la vue ſur l'appartement du Vieillard; enfin je vis paroître Arſenne, je me précipitai vers lui; il m'embraſſa avec tranſport, & m'apprit que Méſophée ſe portoit infiniment mieux; que la certitude qu'il lui avoit donnée de mes nouveaux ſentimens, lui cauſoit une joie inexprimable; je l'ai vu, me dit-il, ſe lever ſans peine, il deſire vous voir un moment à l'inſçu de ſes neveux; le jour va bientôt paroitre, profitons du moment, reſtez peu auprès de lui. Nous entrons dans ſon appartement, je me jettai dans ſes bras, il m'y retint longtems, la parole expi-

roit ſur mes levres, lui-même reſtoit dans le ſilence, il le rompit enfin.

Que vous me rendez heureux, mon cher Baron; mes vœux ſont remplis, & c'eſt vous qui m'apprenez que je ſuis exaucé; le plaiſir que j'éprouve eſt bien au-deſſus des maux que j'ai ſouffert; je ferai connoître à mes neveux celui qui m'a rendu la vie; qu'ils ignorent à jamais la cauſe de ma douleur paſſée; ils vous chériroient toujours; mais ils vous aimeront davantage. J'ai beſoin de paſſer cinq ou ſix jours dans une ſolitude profonde; mon ame aſpire au ſilence, & le plaiſir que j'aurois de vous voir ſera ſon ſacrifice; mes neveux ſeront empreſſés à vous plaire; je vais les faire venir, pour qu'ils ne ſoient point inquiets ſur ma ſituation.

Je n'avois plus la crainte de le perdre & je me consolois d'une légère absence; je stipulai pourtant pour mon cœur & pour ses neveux, & j'obtins que nous aurions le plaisir de l'embrasser tous les jours.

LA CONVALESCENCE
DU VIEILLARD.

Il n'eſt point de joie plus vive que celle que l'on goûte après de grandes allarmes ; nous jouiſſions tous les jours du plaiſir d'embraſſer notre Philoſophe ; ſes aimables neveux me regardoient comme leur frere, & tandis que tout ſur la terre m'invitoit au bonheur, le Ciel me prodiguoit ſes bienfaits. Méſophée m'étoit rendu, mes doutes évanouis, & ma foi diſſipoit tous les nuages ; je n'entendois plus ſi ſouvent les paroles de Méſophée ; mais ſes actions me parloient ſans ceſſe ; ſa retraite prolongée de quelques jours, m'inſpira le goût le plus vif pour la

ſolitude ; environné de menſonges & d'erreurs , les lieux trop retirés m'inſpiroient autrefois le dégout & la triſteſſe ; depuis que la vérité habitoit avec moi , j'eus trouvé dans les déſerts la plus belle nature, & les plaiſirs les plus propres à mon ame ; je ne voyois cependant encore qu'en perſpective ces paiſibles retraites , où le ſage qui deſcend en lui-même ſait trouver tous les hommes. Le Château étoit rempli par une affluence de monde ; la nouvelle de l'accident arrivé à Méſophée s'étoit déjà répandue; tous les lieux d'alentour ne s'occupoient que de ce triſte évènement ; mais bientôt ſon rétabliſſement certain répandit une joie univerſelle. Le moment où il devoit paroître étoit arrivé ; ſes forces lui étoit revenues, il exerçoit les fonctions les plus ſu-

blimes du ſacerdoce, & chaque jour il offroit le ſacrifice de cette grande victime, qui étonne ſans ceſſe les Cieux. Ses deux neveux étoient tranſportés de joie, & je ne peindrois jamais celle de tous ſes vaſſaux : il ne leur manquoit que le plaiſir de revoir leur aimable maître.

Les jardins furent remplis par les habitans des campagnes voiſines ; tous ſes vaſſaux bordoient la terraſſe; chaque famille étoit diſtinguée par des rubans de différentes couleurs ; les vieillards étoient à leur tête ; Méſophée parut, ce ne furent point des cris qui ſe firent entendre ; le premier mouvement de leur cœur fut de verſer des larmes de joie, puis ſe livrant à leurs tranſports ; chaque famille entoura ſucceſſivement Méſophée. Ces bonnes gens

craignoient qu'il ne fut fatigué de rester trop long-tems debout ; ils avoient donné ordre à deux de leurs enfans de le soutenir. En effet, ils s'avancerent auprès du Vieillard qui se prêta à leurs desirs, & avec une adresse & des graces infinies, ils entrelasserent mutuellement leurs mains & l'éleverent ainsi à la vue de tout le monde ; ses bras reposoient sur deux chefs de famille, qui comptoient près d'un siécle de vie. Jamais spectacle ne fut si touchant ; le bruit des instrumens se fit entendre, & ils conduisirent ainsi Mésophée dans ses appartemens ; ils se disperserent dans les jardins où l'on avoit fait préparer une fête qui dura jusqu'à la fin du jour ; une grande partie des Gentilhommes des environs étoient restés depuis plusieurs jours au Château, pour attendre le

le moment où Méſophée paroîtroit ; ils le complimenterent ſur ſon rétabliſſement, & pour le laiſſer plus tranquille, ils ſe retirerent dans leurs terres ; parmi les Gentilshommes des campagnes voiſines qui s'étoient rendus au château, j'apperçus un vieux Militaire que Méſophée prévenoit par les marques de la plus tendre amitié ; ce fut le ſeul qu'il pria avec inſtance de faire quelque ſéjour dans ſa terre ; des préférences auſſi diſtinguées me firent concevoir la plus haute opinion de ſa perſonne ; mais j'étois bien loin de pénétrer les vües de la ſageſſe du Vieillard.

Tandis que tous les vaſſaux de Méſophée témoignoient le plaiſir le plus vif de revoir leur bien-

faiteur ; nous étions, Arſenne & moi, auprès du Vieillard ; le lieu de cette fête champêtre étoit diſpoſé de manière, qu'il pouvoit de ſon fauteuil, jouir de la joie qu'il faiſoit naître. Je ſuis moins ſenſible, nous dit-il, aux preuves de tendreſſe que je reçois, que je ne ſuis affligé des regrets que ma mort prépare à ces ames reconnoiſſantes : mais abandonnant auſſi-tôt une idée qui ne nous offroit que des objets ſiniſtres : eh bien ! mon cher Baron, m'ajouta-t-il, il y a long-tems que nous n'avons parlé de religion ; mais vous croyez ; cela ſuffit, & je n'ai plus rien à vous apprendre.

— Continuez de m'inſtruire, je veux connoître ma religion pour la faire adorer ; je ſens que l'on ne peut être

véritablement heureux, qu'autant que l'on eſt Chrétien, & vous m'apprenez qu'on ne peut l'être, qu'en communiquant ſon bonheur à tous les hommes.

— J'ai pû, il eſt vrai, vous ramener à la vérité, mais le Ciel peut ſeul donner des vertus; ce zèle héroïque que vous venez de faire paroître, eſt le ſublime du chriſtianiſme; mais je voudrois ſavoir quelles ſont les réflexions que vous avez faites ſur tout ce que nous avons dit depuis pluſieurs mois, & quelles ſont les conſéquences que votre raiſon en a tirées.

— J'y conſens bien volontiers; c'eſt vous décerner les honneurs du triomphe. Vos raiſonnemens m'ont paru juſtes, ſolides; mais ce qui m'a le plus frappé,

c'eſt leur harmonie, leur enſemble ; le menſonge & l'erreur n'ont point cet accord & cette unité, je ne puis voir aucun détail que je n'apperçoive auſſi-tôt une maſſe de preuves réunies, contre laquelle viennent échouer toutes les ſubtilités, qui ne tenant d'ailleurs à aucun principe, s'évanouiſſent à meſure qu'elles paroiſſent ; il n'en eſt pas de même des vérités que vous affirmez ; je ne puis rien iſoler pour les attaquer ſéparément ; en un mot, mon eſprit eſt convaincu ; je crois à votre Dieu par raiſon ; je l'aime parce qu'il eſt bon, & je le crains parce qu'il eſt juſte ; il ne reſte plus à mon cœur que de chercher à lui plaire par des actions nobles & dignes de l'homme.

Grand Dieu ! qui l'entendez, s'é-

cria le Vieillard, faites defcendre fur lui cet efprit de force & de fageffe que vous feul pouvez donner ; fon cœur étoit fait pour vous ; tôt ou tard il devoit vous aimer; & m'adreffant auffi-tôt la parole : avez-vous remarqué cet Officier que j'ai prié de refter quelques jours ici? C'eft un Militaire de la première diftinction & d'une valeur brillante ; né dans le défordre & le tumulte des armes, il n'a pas la première idée du culte de fes pères, & il avoue, fans rougir, que depuis qu'il fe connoît, il n'a jamais fait un feul acte de religion ; fon ame indolente, engourdie, fans force, fans mouvement, eft comme enfevelie dans un fommeil d'anéantiffement. Malgré cet affreux état de corruption, fon caractère eft doux, fon ame eft vraie ; il pratique toutes les

maximes du monde ; il en a même toutes les vertus. Voilà, mon cher Baron, une ame qu'il faut éveiller, il faut lui rendre ſa vie & ſon activité. Ce n'eſt point ſon eſprit que nous avons à convaincre ; c'eſt ſon cœur; ce ſont ſes paſſions qu'il faut combattre : cet ouvrage ne nous eſt pas réſervé, il n'appartient qu'au Ciel; mais nous pouvons l'implorer ; que vos premiers vœux ſoient pour lui ; ils doivent être plus puiſſans que les miens; ſon cœur eſt bon; il eſt plein d'eſprit : pour oſer tout eſpérer, en faut-il davantage ?

A peine avoit-il fini de parler ; que toute la compagnie arriva ; Méſophée fit placer le Militaire à ſes côtés; tous ſes ſoins & ſes attentions ſe fixoient ſur lui; il l'en-

tretenoit de ſes heureuſes campagnes ; ce vieux Militaire nous apprit la tendre amitié qui régnoit entre ſon grand pere & Turenne ; il racontoit la mort de ce grand homme, tandis que Méſophée, avec adreſſe, repréſentoit comme le plus beau triomphe du grand Condé, ce Héros expirant dans les bras de la religion.

Je n'entends rien à votre religion, lui répondit le Militaire ; mais quand je ſerai ſur le point de terminer ma vie, j'aimerois bien mieux mourir comme Turenne d'un coup de canon, que de ſoupirer & languir comme Condé ; pour moi, ajouta-t-il, j'ai toujours vécu loyalement, je ſuis entier dans mon honneur ; j'ai bien ſervi mes Rois ; à l'égard de la religion, je ſuis franc, & je vous avoue que je ne me mêle

pas de ces choſes-là ; je n'y entends rien ; auſſi je ne conteſte pas ; mais je ne crois rien ; dès l'âge de treize ans, j'ai porté les armes ; j'ai vécu dans les camps & dans le plus grand monde, & depuis ſoixante-dix ans, je ne connois de votre religion, que le baptême que mes parens, dit-on, m'ont fait donner ; j'ai pris mon parti ſur tout cela, je ſuis trop vieux pour être corrigé, & ſans doute trop coupable, pour être pardonné.

Non, lui dit le Vieillard avec vivacité, vous ne mourrez pas comme vous avez vécu ; je vous comprends, vous déſireriez que Dieu vous pardonnât ; eh ! bien, recourez à lui avec ſincérité, il vous pardonnera ; il n'eſt aucun crime qu'un repentir n'efface ; l'homme qui renonce à l'unique ob-

jet pour lequel il eſt né, s'arrache une vie immortelle, & de tous les crimes, commet le plus odieux: hélas! combien d'hommes inſenſés meurent dans ces cruels ſentimens! Quelle affreuſe démence de ſe former une idée de la bonté du Créateur ſur des opinions humaines! Sachez qu'un ſoupir d'un cœur qui retourne à lui, nous rend maîtres des Cieux; heureux & mille fois heureux ceux qui peuvent avoir ce retour ſincère; mais il eſt un aveuglement déplorable & bien plus général, qui nous endort dans nos paſſions & dans nos vices; on laiſſe accumuler ſes crimes, dans le fol eſpoir de reculer le terme & de trouver ſon pardon au déclin de ſes jours; hélas! les charmes de la volupté & les attraits du monde peuvent bien, pour

un moment, demeurer ſans empire ſur des ſens affoiblis par les maux, ou par les années, mais preſque toujours leurs funeſtes impreſſions reſtent dans le cœur ; au moment de la mort, tout en nous ſemble changer, & rien ne change ; le ſerment eſt ſur les lèvres, tandis que le parjure eſt dans l'ame, & cependant c'eſt l'ame qui doit être jugée .... Mais je me rappelle de vous avoir entendu dire, que vous avez vécu très-intimement avec le célèbre Monteſquieu ; votre admiration pour lui ne peut être plus grande. Eh bien ! écoutez ce qu'il dit lui-même ſur l'expiation des crimes & la ſuprême bonté de Dieu ; Méſophée prit alors le livre de l'eſprit des loix qui ſe trouvoit ſur ſon bureau, & nous lût les paroles ſuivantes :

» Une religion qui enveloppe toutes
» les passions, qui n'est pas plus jalouse
» des actions, que des desirs & des
» pensées, qui ne nous tient point at-
» tachés par quelques chaînes, mais
» par un nombre innombrable de fils,
» qui laisse derriere elle la justice hu-
» maine, & commence une autre
» justice, qui est faite pour mener sans
» cesse du repentir à l'amour, & de
» l'amour au repentir; qui met entre
» le juge & le criminel, un grand
» médiateur, entre le juste & le mé-
» diateur, un grand juge; une telle
» religion ne doit point avoir de cri-
» mes inexpiables; mais quoiqu'elle
» donne des craintes & des espérances
» à tous, elle fait assez sentir que
» s'il n'y a point de crimes qui, par
» sa nature, soit inexpiable, toute une
» vie peut l'être; qu'il seroit très-dan-

» gereux de tourmenter ſans ceſſe la
» miſericorde par de nouveaux crimes
» & de nouvelles expiations; qu'in-
» quiets ſur les anciennes dettes, ja-
» mais quittes envers le Seigneur,
» nous devons craindre d'en contracter
» de nouvelles, de combler la me-
» ſure, d'aller juſqu'au terme où la
» la bonté paternelle finit». (*Eſprit des Loix*, *liv. XXIV.*, *ch. XIV.*, *deuxieme ver.*, *édit. in-4°*).

Pour vous, généreux guerrier, dont le cœur noble eſt incapable d'irriter ſans ceſſe la juſtice d'un Dieu, uniquement parce que ſa bonté eſt extrême, livrez votre cœur à l'eſperance; & comptez ſur ſa clémence infinie; elle éclate, elle vous environne de toutes parts; votre Dieu vous invite ſans ceſſe; pour voler vers

vous, il n'attend qu'un effort de votre part ; il cherche un de vos regards.

Ce que vous me dites, répondit le vieux Militaire, eſt bien conſolant; mais comment pouvez-vous allier une ſi grande bonté avec des ſupplices & des tourmens affreux qui ne doivent jamais finir ; car ſi je ne me trompe, telle eſt la peinture de l'Enfer des Chrétiens, dont l'image ſeule fait frémir la nature ; je ſens bien qu'un ſcélérat chargé de crimes, & qui a vécu dans l'opulence aux dépens de la veuve & de l'orphelin, doit être puni; mais un honnête homme qui n'a jamais manqué à ſa parole, qui n'a jamais fait de tort à perſonne, éprouvera t-il des douleurs éternelles, pour s'être livré aux penchans de la

nature & à des plaiſirs autoriſés par l'uſage des plus grands de la Cour, & des hommes les plus eſtimés dans nos villes? J'avoue véritablement que je n'ai jamais pû concevoir des choſes auſſi étranges.

Le Vieillard, ſans s'émouvoir, entendit ce diſcours; mais bientôt nous le vîmes animé d'une chaleur nouvelle, ſes yeux étinceloient d'une douce lumiere, & en m'adreſſant la parole, il me dit: ce que vous venez d'entendre eſt répété ſans ceſſe par la plûpart des hommes; c'eſt le propos du ſiécle; je ſuis enchanté qu'on faſſe naître une ſi belle occaſion de vous entretenir, en préſence de notre guerrier, d'un des objets les plus importans de la religion.

Premierement, ce qui vous paroît

étrange & même injuſte, dit le Vieillard au militaire, le ſera-t-il aux yeux d'une raiſon inſtruite des vrais principes de la religion ? Quoi ! vous meſurez les crimes ſur l'opinion des hommes & ſur l'extrême corruption de leurs cœurs ? Le monde ſera-t-il un jour le juge du monde ? L'habitude de voir les vices en vogue, préconiſés, encenſés, changera-t-elle la nature du vice ? Une race de prévaricateurs & d'adultères ſera-t-elle juſtifiée par ſa multitude immenſe & même par ſa puiſſance ſur la terre ? A l'exception de quelques juſtes, tous les habitans d'un Univers coupable, n'ont-ils pas déjà péri ſous les eaux du déluge, effrayante image de ce qui doit arriver un jour, une ſeconde fois ? Mais ne perdons pas de vüe la grande queſtion de l'é-

ternité des peines; c'eſt ſans doute un de nos myſtères, le ſeul terrible; tâchons d'entrevoir ſa vraiſemblance.

Vous conviendrez facilement qu'il eſt impoſſible d'avoir une idée de Dieu, ſans ſe repréſenter un Être qui réunit toutes les perfections; le faire agir d'une maniere contraire à ſes divins attributs, c'eſt ſe former un Dieu & l'anéantir. Ce principe poſé, je puis concevoir un Dieu plein de bonté dont la miſéricorde eſt ſans borne, & devant lequel diſparoiſſent tous les crimes enſemble; je conçois encore qu'il peut, ſans contrarier ſon eſſence & ſes attributs, exercer ſa clémence dans le tems.

Mais ſi après la mort, ce Dieu ſi clément

clément, si misericordieux ne peut pardonner, sans blesser ses divins attributs, c'est-à-dire, sans cesser d'être Dieu, il faut convenir alors que les peines des méchans doivent être éternelles, & qu'elles le sont par la nature de Dieu même; or examinons si les choses ne doivent pas être ainsi après la mort. Sans doute l'amour de Dieu pour ses créatures est immense, il est si grand, que je ne doute pas que si le Démon pouvoit aimer & se repentir, il fléchiroit son maître (1). Mais il est indubitable que l'ame pure ou souillée reste immobile dans l'état où l'a placée le dernier acte de sa volonté; l'ame arrachée du corps, est semblable

(1) Le malheureux, s'écria Sainte-Thérèse, il ne peut plus aimer.

à un arbre déraciné de la terre ; il reste où il tombe.... Pour que l'ame criminelle pût être pardonnée, il faudroit donc qu'elle pût se repentir & aimer ; mais pour l'ame coupable, plus d'amour & de repentir. Pourquoi ? C'est que ces deux sentimens naissent de la liberté ; il faut pouvoir choisir entre le bien & le mal, & se déterminer volontairement à suivre l'un ou l'autre. Au moment de la dissolution & de la séparation de l'esprit & du corps, toute illusion cesse ; plus de combat entre le vice & la vertu ; nul triomphe, nul mérite, plus de graces du Ciel ; l'esprit rentre dans un ordre de choses immuable : fixée dans le bien, ou dans le mal, l'ame immortelle vit avec son dernier sentiment, qui s'éternise avec elle ; le réparateur fut pour le tems, la justice, pour

l'éternité.... Dans l'ordre des esprits, il ne regne plus que l'esprit suprême qui absorbe en lui toutes les ames justes & pures, & qui rejette toutes celles qui sont souillées & criminelles. Un Dieu parfait ne peut s'unir au crime ; ce Dieu est éternel ; il faut donc que la séparation soit éternelle : mais si l'ame du méchant reste toujours coupable, il faut aussi que les peines soient éternelles; car si elles cessoient un instant, cet instant seroit un moment dans l'éternité où le crime cesseroit d'être puni, & dès-lors Dieu cesseroit d'être juste. Telle est, nous ajouta Mésophée, cette terrible vérité, que le Ciel ne cesse d'annoncer pour contenir & ramener l'esprit des hommes.

Le Militaire parut interdit de ce

qu'il venoit d'entendre ; il tomba dans une rêverie profonde ; le Vieillard lisoit sans doute dans les replis de son cœur ; ses yeux se fixerent sur lui, avec complaisance, & il changea l'objet de ses discours. Nous sçumes, quelque tems après, que les paroles du Vieillard avoient eû le plus grand succès, & nous apprimes que ce brave Militaire s'étoit rendu célèbre par la conversion la plus éclatante.

L'heure du repas étoit arrivée, Mésophée voulut se mettre à table avec nous ; jamais nous ne le vîmes si enjoué, il nous instruisoit par des anecdotes curieuses & intéressantes ; ses paroles se gravoient dans nos esprits, & toutes ses idées laissoient après elles des traces de lumière ; dans ses récits les plus simples, on apper-

cevoit la profondeur de ſes connoiſſances ; il nous expliqua pluſieurs phénoménes de la nature, qui nous étoient inconnus. Le plaiſir que nous éprouvions, nous fit oublier trop tôt l'état de foibleſſe d'où il ſortoit ; nos queſtions redoublées furent très-indiſcrettes, & pour y ſatisfaire, il nous parloit encore des premieres colonies de la terre, formées par les Égyptiens & & par les Peuples de Phénicie : dans la chaleur de ſon diſcours, il s'arrêta ſubitement ; nous crûmes appercevoir en lui une certaine révolution, notre premier mouvement fut de nous lever ; le Vieillard qui s'apperçut de notre émotion, diſſimula ſans doute ce qu'il éprouvoit, & ranimant ſes forces, il nous dit : ne ſoyez pas inquiets, je cherchois une époque qui échappe à ma mémoire ; je

veux vous raconter un trait remarquable.

Nous lui obéîmes, pour ne pas l'allarmer ; mais ſans nous l'être communiqué, nous formâmes, chacun en particulier, le projet de rompre totalement nos entretiens ; en effet, dès qu'il eût fini de parler, nous le ſuivîmes dans ſes appartemens. Arſenne lui annonça ſon départ pour Paris, où il étoit appellé pour des affaires urgentes ; ſes Neveux, de leur côté, lui dirent qu'ils ne pouvoient ſe diſpenſer de rouvrir leurs cours de phyſique, trop négligé, & de faire de nouvelles expériences importantes. Pour moi, qui n'avois rien moins que le deſſein de quitter Méſophée, je me plaignis de ma ſanté & j'attribuai ſon dérangement à l'interruption de mes exercices de chaſſe ; je m'infor-

mai de la poſition des forêts voiſines, & j'acceptai avec plaiſir la propoſition que me fit le Militaire, de me conduire le jour même chez un grand Seigneur de la Province qui jouiſſoit de la chaſſe la plus étendue. Le Vieillard nous écoutoit attentivement, & je crus entrevoir, par ſon ſourire, qu'il pénétroit le motif de tous nos projets; il feignit de ne rien appercevoir, il parut ſenſible à nos attentions, & ſe rendit à nos craintes. Nous étions près de nous ſéparer, il ſe leva, & me tira à l'écart. Adieu donc mon cher Baron, me dit-il en m'embraſſant; je prévois que déſormais nous nous parlerons bien rarement; aimez mes Neveux, je les crois dignes de votre cœur; mais ſurtout chériſſez tendrement celui qui m'a donné le plaiſir de vous con-

noître ; c'eſt un homme fort inſtruit & très-aimable ; il joint aux ſolides vertus, l'eſprit & le ſavoir ; ſon caractère vous paroîtra un peu froid ; mais ſon ame eſt pleine de chaleur ; il réfléchit beaucoup, il ne dit que ce qu'il veut, & il penſe tout ce qu'on voudroit dire.

LA MORT

DE MÉSOPHÉE.

LE départ d'Arſenne n'étoit qu'un prétexte ; nous l'engageâmes facilement à reſter avec nous ; depuis près de deux mois, nous ne quittions plus l'ombre des forêts ; les circonſtances ſembloient avoir changé tous nos caractères : les Neveux de Méſophée, Arſenne & moi, nous paſſions nos jours dans le tumulte & les exercices les plus variés ; nous deſcendions cependant chaque jour au château pour embraſſer notre ſage, nos viſites étoient courtes, & nous nous arrachions avec violence d'un objet qui nous étoit ſi cher : Méſophéé ſe plaiſoit à nous faire raconter le détail de nos plaiſirs ;

ſa ſanté, qui paroiſſoit ſe rétablir, étoit le plus doux que nous puſſions goûter.

Mais quel affreux nuage commençoit à couvrir les lieux que nous habitions ; un jour venant de nous promener ſur un lac, à peine deſcendus de notre gondole, nous apperçumes des hommes qui couroient hors d'haleine ; ils nous appelloient par des cris effrayans & des ſignes ſiniſtres : le Vieillard avoit perdu une ſeconde fois l'uſage de ſes ſens ; nous apprîmes qu'au moment qu'il étoit revenu à lui-même, il s'étoit fait adminiſtrer ſur le champ tous les ſacremens de l'égliſe ; l'allarme ſe répandit partout, les Médecins accoururent avec précipitation, nous les vîmes arriver, mais nous n'eûmes pas la force d'entrer avec eux ; nous attendîmes leur déciſion dans le ſilence, ils parurent, & nous vîmes

par leur triſteſſe, que tout eſpoir nous étoit ôté; nous étions dans les premiers momens de la plus vive douleur, lorſque Méſophée nous fit prier de nous approcher & de conduire vers lui ſes Neveux; à peine les vit-il, qu'il leur parla ainſi :

Je juge à votre conſternation que ma mort eſt très prochaine; vos premiers ſoupirs ſont dûs à la nature & à ma tendreſſe pour vous; mais calmez votre douleur, conſidérez les longues années que j'ai paſſées ſur la terre : venez, mes chers Neveux, leur dit le Vieillard, en leur tendant les bras, venez recevoir mes derniers embraſſemens. Malgré leurs efforts, des torrens de larmes s'échapperent; ils voulurent ſe détourner. Quoi! leur dit-il en ſoupirant, je n'ai plus qu'un moment pour vous voir, & vos yeux ſe

dérobent encore à mes regards ? Trop ſenſible à votre triſteſſe, c'eſt elle ſeule qui rend mon état douloureux ; ſoyez moins conſternés, je ſerai plus content : le ſpectacle que je vous offre, vos pères me l'ont offert ; je les ai vu entrer dans le tombeau, & m'inſtruiſant juſqu'au dernier ſoupir, ils m'ont appris à ne pas redouter la mort ; c'eſt dans ce terrible moment qu'ils jouiſſoient de toute leur vie ; leurs actions vertueuſes ſe préſentoient à eux ſous les images les plus conſolantes, & ils liſoient dans leur cœur le jugement qu'alloit prononcer le Légiſlateur des hommes : ſéchez vos larmes, mes chers Neveux, je ſens que notre Dieu ſoutient mon ame & la conſole ; l'eſpérance m'ouvre les Cieux.

A peine avoit-il fini ces paroles ;

qu'il tomba dans une foibleſſe mortelle ; ſes yeux n'entrevirent plus la lumière ; une froide pâleur parut ſur ce front vénérable, & nous le vîmes expirer dans nos bras ; à ſon dernier ſoupir nous reſtâmes preſque immobiles ; il ſembloit que nos eſprits ne pouvoient ſe détacher de ſa grande ame, & nous levâmes les yeux vers le Ciel.

Cette affreuſe nouvelle ſe répandit ſur le champ dans toute ſa terre : aux cris aigus ſuccéda le ſilence de la douleur, il ſembloit que la mort s'étoit introduite dans toutes les familles ; bientôt toutes les fermes furent déſertes ; les hommes, les femmes, les enfans, les vieillards, ſe ſuivoient en déſordre, & ſans ſe parler, vinrent fondre en larmes dans toutes les avenues du château ; là, fixant triſte-

ment leurs regards ſur le lieu où re-poſoit leur maître, ils n'oſoient s'approcher de ces ſombres demeures où ils entroient autrefois avec tant d'allegreſſe ; trois jours entiers la terre fut ſans culture; le temple où il fut porté fut leur unique aſyle ; leurs larmes & leurs gémiſſemens, leur ſeule conſolation : après un deuil de pluſieurs jours, ils demanderent tous la ſatisfaction de voir les Neveux de ce grand homme; leurs cœurs avoient beſoin de ſon image ; dès qu'ils parurent, un ſentiment plus doux leur fit verſer des larmes ; ils ſe ſentirent émus par une reſſemblance frappante ; même abord, mêmes graces, même douceur, tout ſembloit fermer les plaies de ces hommes vertueux, & le calme commençoit à renaître dans le cœur de ces ames ſenſibles.

Arſenne & moi, nous reſtâmes

quelques jours auprès des Neveux de Méſophée, & pour diſtraire leur vive douleur & la nôtre, nous partîmes tous pour Paris; nous nous quittons rarement, chaque jour nous parlons de notre reſpectable Vieillard; le ſouvenir de ſes vertus eſt néceſſaire à nos cœurs, & le bonheur dont je jouis le rappelle ſans ceſſe à ma mémoire.

Fin du deuxieme volume.

ERRATA.

Page 92, Quelque ſoit la cauſe, *liſez*, quelle que ſoit la cauſe.

P. 112, à la note, fort éloquemment, *liſ.*, fort ſenſément.

P, 158, Cieu,x, *liſ.*, Cieux.

P. 180, Qui auroit oſer changer, *liſ.*, qui auroit oſer y changer.

P. 215, Quand, *liſ.*, quant.

P. 267, Parole. Sans concevoir leurs principes,

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce ſecond volume.

Le Monologue, Page 3
De l'immortalité, 20
Le Théïſme, 45
Le bien & le mal, phyſique & moral, 87
Les myſtères, 109
La Religion du Vieillard, 136
Le règne du Chriſt, 196
Tradition ou premiere révélation, 223
Les Aveux d'un Juif converti, 270
Le Zèle, 307
La convaleſcence du Vieillard. 317
La mort de Méſophée, 347

FIN.

a39003 009579433b